

Yves Navarre

L'Espérance de beaux Voyages<sup>1</sup>

hiver/printemps

*Roman*

---

<sup>1</sup> Ce roman a été publié chez Flammarion pour la première fois en 1985. Il constitue le second tome de L'Espérance de beaux Voyages. Le premier tome a été publié en 1984. Il contient les saisons été/automne. Voir <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Espérance.htm> .

L'hiver

Jeudi 22 décembre. Un amoureux-amoureux, en face de soi. qui vous gobe du regard et qui vous fait baisser les yeux, c'est insupportable. Ou bien cela veut peut-être tout simplement dire qu'on, ou que je, n'aime plus personne. Je crois que j'ai dit à Gunther « si tu me regardes encore comme ça un dixième de seconde, je quitte la table et nous ne nous reverrons plus ». C'était au café *Le Drapeau* près de la Bastille. Nous venions de voir un film chinois, un film de 1939. Une histoire d'amour dans les bas-fonds de Shanghai en 1935. Un film tout aussi plein de fantaisie que de désespoir, le film d'un amour perdu d'avance, un film sous la ville, au fond de la ville. Et l'héroïne chantait *L'amour ne peut naître que du malheur*. Deux fois elle chanta cette chanson dans le film. Une première fois quand les héros s'aimaient, mais s'aimaient-ils déjà, ou bien vraiment s'aimaient-ils, et on, ou je, ne pouvait ni ne pouvais pas croire à ce malheur-là de la chanson. Puis une seconde fois quand les héros pourchassés se savaient piégés par les tenanciers et les délateurs, par l'argent de leurs poches à eux, alors ce malheur-là, on, ou je, pouvait ou pouvais y croire. *L'amour ne peut naître que du malheur*. Dehors, à la sortie du cinéma, il faisait froid, Ce froid coupant qui annonça la neige. Et nous sommes entrés dans le premier café pour boire quelque chose de chaud. Le serveur avait un beau sourire, un pantalon moulant, plein le cul dedans, et, manches retroussées, un tatouage en partie effacé à l'avant-bras gauche. Une peau imberbe et laiteuse. Un mec à peau de fille. Et son sourire embarquait. Demain, peut-être, à la même heure, irai-je le revoir, seul, au café *Le Drapeau*. Cette invitation à une histoire sans suite me plaît. Gunther, lui, amoureux-amoureux, face à moi, les coudes sur la table le visage dans les mains, me fixait intensément, l'intensité des films d'amour quand ils se veulent d'amour, tout sauf le film que nous venions de voir, et, parce que j'étais obligé de baisser les yeux, je l'ai violemment menacé de le quitter dans l'instant. Il a vingt et un ans de moins que moi. Son père travaille dans une usine Bayer, et sa mère, d'origine souabe, n'a jamais été acceptée dans sa famille. Gunther veut vivre en France. Il suit des cours à la Sorbonne et donne des leçons d'allemand. Il vit pauvrement. Mais rien de ce que je lui donne n'est considéré comme un don. Ce n'est jamais ça et jamais assez. C'est l'amoureux. Il est l'amoureux-amoureux qui n'aura jamais ce qu'il veut parce qu'il ne sait pas ce, qu'il veut et que moi vieux cheval, un peu pourri de partout. J'ai du poil qui me pousse sur le nez et les sourcils commencent à faire broussaille. J'ai trop voulu, je n'aime plus. C'est l'hiver. L'hiver de fer. Ça sent les armes un peu partout ici et dans le monde. La petite monnaie ne vaut plus rien. Je donne aux chanteurs, dans le métro, deux francs, cinq francs, parce qu'à ce moment-là, dans la foule de la rame, j'ai vraiment besoin d'une chanson, et les affiches, au-dessus des banquettes, clament *Ne leur donnez pas, il ne faut pas les encourager*. Le temps des bas-fonds est revenu. L'argent, la fraîche, va faire la loi. Gunther s'est ressaisi. Il m'a raconté sa vie. On va l'opérer d'une cheville. Une fracture non décelée avec désormais un kyste. On va l'opérer en Allemagne. Il reviendra avec un plâtre de marche. Il habite un sixième sans ascenseur près de la tour Eiffel. Je ne suis jamais allé chez lui. Je ne connais que son prénom et son numéro de téléphone. Je n'ai ni son nom ni son adresse exacte, « parce que tu ne me les as pas demandés » m'a-t-il dit – « parce que tu ne me les as pas donnés » ai-je répondu. Je n'aime plus. L'amoureux-amoureux rend tout compliqué. Je l'aime cependant. J'ai besoin de me sentir avec lui dans la ville, si je sors. Je l'aime un peu. Mais cette main qui se glisse dans l'obscurité de la salle de projection pour se poser sur mon genou, non. Cela ne me touche pas. Cela me rend fou, ou flou, le flou de la foule qui a peur d'être emporté par tous et qui redoute d'être deux. Demain, j'irai au

café *Le Drapeau*. Je m'épilerai les poils du nez et je donnerai quelques coups de ciseaux dans les broussailles des sourcils. Un petit air de jeunesse, pour le serveur rieur. Tu voulais des nouvelles de moi chaque jour. Voici donc les nouvelles de ce jour. Je t'embrasse. A demain. P.S. Le 23 XII. Je ne suis pas allé au café *Le Drapeau*. Mais je suis allé revoir le film, seul. Et j'ai noté les paroles exactes de la chanson *Longtemps je t'ai cherché, ô mon amour. Les larmes me montent aux yeux. Je n'ai jamais cessé de penser à toi. L'amour né dans le malheur est éternel. Je suis le fil cousu sur tes vêtements. Toi et moi ne faisons qu'un. Je te suivrai toujours.* Et moi, j'avais retenu *L'amour ne peut naître que du malheur. Pourquoi?*

Vendredi. Chère Jo. Tu sais ce que c'est, ici, tard, quand on a comme un bourdon et qu'on veut aller dans un bar pour voir des autres, des autres gens, des autres soi. Des bars, il n'y en a d'ouverts que près de la gare, à cette heure-là. C'est comme ça que je t'ai rencontrée il y a un bon paquet d'années. Cette ville, ce n'est plus un bourg et ce ne sera jamais une ville. Il n'y aura jamais un bar ouvert la nuit au centre-ville. Les policiers ont des chiens maintenant. Les rues piétonnières sont dangereuses. Le moindre passant est suspect de méfait. Un coup de mistral et les alarmes des magasins se déclenchent pour rien. Il ne faut surtout pas toucher les vitrines. Même dans la nuit, tu es photographié. Alors je vais à la gare, en faisant le tour par les remparts. Ç'était bien, il y a un paquet d'années, quand nous avons passé un temps ensemble. Nous avons décidé de revenir dans le bar, près de la gare, *Le Touriste*, celui où nous nous étions rencontrés, au pluriel de deux le masculin l'emporte sur le féminin, et ce chaque soir, et nous faisons, chaque soir, comme si nous nous rencontrions pour la première fois, sans émerveillement, pour le simple recours à l'autre, boire ensemble. Et rentrer. Et revenir le lendemain. Nous étions devenus des habitués de nous deux et des habitués du bar. Il se passait enfin quelque chose dans ce bourg qui ne sera jamais une ville. Puis ta mère est tombée malade. Elle avait besoin de toi à Nancy. Tu es partie. Elle est morte un mois plus tard. J'ai reçu le faire-part. Il est sur la table depuis des années comme s'il était arrivé le matin même. Tu vis désormais dans la maison de ta mère, à Nancy. Et moi, je suis toujours ici. Je t'écris du bar *Le Touriste*. Les vitrines et les miroirs derrière le comptoir ont été décorés de maisons sous la neige et de sapins à boules rouges. Pour les vitres qui donnent sur le trottoir c'est drôle de lire *joyeux Noël* à l'envers, *lëoN xueyoJ*. Demain, ici, il y aura réveillon-cotillons. Une pancarte annonce *Ambiance assurée*. Quelle belle assurance pour de l'ambiance. Les autres années je t'envoyais une carte avec des calèches et des paillettes dorées. Cette année je t'écris. Réponds-moi pour me dire si tu vis avec quelqu'un ou si tu as changé d'adresse. Demain soir j'irai voir Elsa et mes enfants. L'aîné a eu vingt ans le mois dernier. Pour eux, je suis nul. Le nouveau mari d'Elsa va lui aussi voir sa première femme et ses enfants. Je prends sa place, un soir. Et on entendra le bruit des couverts dans les assiettes. Demain après-midi, j'irai acheter les cadeaux. Au dernier moment, je n'ai plus d'idées et je me trompe moins. J'ai touché le treizième mois ce soir. Et j'ai dit merci au patron qui me tendait l'enveloppe. C'est la tradition. J'ai beaucoup aimé nos nuits quand nous les passions ensemble. Nous faisons des efforts désespérés pour nous plaire au point de jouir l'un de l'autre. Et c'était bon. Nous luttions. Pour ce souvenir, je t'adresse mes vœux les plus sincères et affectueux. Elie.

Samedi 24 décembre. Roger ne pourra pas répondre à ta lettre de voeux. Il ne lit plus son courrier et je préviens petit à petit ses amis. Quand une écriture m'est familière ou quand l'adresse au verso de l'enveloppe me renseigne, j'ouvre, je réponds ou je ne réponds pas, c'est selon. Cela peut te paraître compliqué mais le temps actuel l'est également et je n'ai pas trouvé la formule qui me permettrait de rédiger une lettre valable pour tous et de la faire photocopier pour la distribuer sans même la personnaliser. Depuis que Roger ne travaille plus, compression de personnel, retraite anticipée, il était heureux, au début. Il avait toujours rêvé de peindre. D'abord, et je crois qu'il te l'a écrit l'an dernier, il s'était installé un atelier, dans le grenier. Un chevalet tout neuf, des boîtes de tubes de peinture à l'huile, des pinceaux, des couteaux, une palette et des toiles vierges de belle qualité. Il n'en a jamais commencé aucune. «Je n'ose pas» disait-il « j'ai trop peur d'être déçu. » Puis il a acheté une bombe de peinture laquée noire. Et chaque soir, après le dîner, il s'est mis à sortir. Il partait avec sa bombe. Il revenait sans. Les premiers temps, je ne l'ai pas interrogé mais un soir je l'ai suivi. Dans la ville basse. Sur les bords du fleuve. Il cherche des coins peu éclairés dans des rues sombres, et dans des angles de murs, quand les maisons font un décrochement, il peint des silhouettes noires, comme des ombres portées d'hommes qui sortiraient des murs pour entrer dans la rue. Il fait cela très vite. Ses personnages ont taille humaine et donnent l'impression de guetter le passant, comme un début de mouvement d'attaque. Roger peuple ainsi la ville depuis bientôt dix mois. Il lui faut beaucoup de temps avant de choisir son coin et, à l'heure tardive de son oeuvre, tout le monde dort. Il peint une ombre, chaque soir, comme un devoir du jour. Son travail achevé, il ne m'a jamais remarquée, je rentre vite et je ne peux même pas lui dire que je n'ai jamais été aussi fière de lui. La fierté, c'est de la peur. Les silhouettes sont trop noires pour être vues de jour. A la nuit, seulement, elles inquiètent, elles inquiètent, qui sait? Roger choisit bien les coins. Il y a toujours un lampadaire non loin de là. Et personne ne touche à ce qu'il fait. Depuis des mois, jusqu'aux faubourgs et aux usines, Roger peuple la ville. Il lui fallait des murs et du soir. Si tu viens nous voir, arrive le soir, promène-toi d'abord, et seulement après tu pourras nous rendre visite en connaissance d'oeuvre. J'ai un beau souvenir de nos vacances de neige à Zermatt. L'éblouissement des pistes, et le soir quand tu inventais des histoires. J'étais éprise de toi mais j'aimais justement Roger. Merci pour tes voeux. Sur son carnet de rendez-vous de l'année dernière, abandonné, et qui ne lui servait plus, Roger, en date de sa mise à la retraite, a noté *Nécessité d'être un passant hors de tout soupçon*. Mais c'est une trop belle indication. J'ai lu aussi dans le journal qu'il y avait des peintres de silhouettes dans toutes les villes d'Europe et que ces ombres sorties des murs figuraient l'impression des humains surpris dans la rue par une attaque nucléaire. Mais c'est une trop belle explication. Roger peint. C'est tout. Merci encore pour tes voeux. Catherine.

Dimanche 25 décembre. Chère Nanny. Il y eut d'abord un cri au quatrième étage, bâtiment D, « faites attention aux poupées! Il y a des scorpions! Il y a des scorpions! » Puis les gens se sont mis aux fenêtres. Ce qui est rare. Mais un cri un soir de Noël et les gens ont moins peur. Ils ouvrent, ils se penchent, ils sortent sur les balcons. Même s'il y a du vent froid et là, hier soir, c'était un vent un peu n'importe comment, un de ces vents qui ne sait pas d'où il vient ni où il veut aller. Donc hier, comme vous le disiez à Raoul quand il était enfant, c'était « vent chien fou » et les gens ont été alertés. D'un bâtiment à l'autre, d'un étage à l'autre, de famille réunie en famille réunie, et dans le

quartier les familles sont nombreuses et les jouets ont été pour la plupart achetés dans le même hypermarché, la nouvelle a circulé comme le vent trépidant : une petite du bâtiment D, quatrième étage, comment savoir laquelle, c'est le bâtiment le plus proliférant, venait d'être piquée par un scorpion en déballant, en cachette, avant le dîner, la poupée qui lui était destinée, made in Hong Kong. Elle voulait l'avoir et la voir sa poupée. « Le scorpion était dans la robe! Il a piqué! Il a piqué! Déjà d'un bâtiment à l'autre la nouvelle circulait que la petite fille était morte foudroyée. Le voisin du second, un ancien para, cria « c'était un noir, ou un blanc? » Les gens répondaient que « c'était un noir ». Et l'ancien para rigola « alors, c'est rien, moi j'ai été piqué cent fois! » Ses gosses rigolaient, agrippés à la fenêtre, à côté de lui. Pour une fois on voyait l'intérieur des appartements, les buffets et les tables mises, les sapins avec leurs lumières clignotantes. Il y eut de la solidarité, brève. Même pas émouvante. Pas vraie. Ce n'était que de la stupeur. Puis une femme plus âgée, au quatrième, bâtiment D, pas celle qui avait donné l'alerte, une autre, plus vieille, se mit à hurler « c'était un scorpion blanc! Les poupées viennent de Hong Kong, mais elles sont habillées et emballées en Algérie! » Sur le nom d'Algérie, sa voix fit chandelle à l'aigu. Une ambulance arriva. Ce fut la panique. Le silence à chaque fenêtre. Et le vent plus agacé que jamais. La femme du voisin de gauche a gueulé « ferme. On va geler! C'est chez eux. Pas chez nous ». Une petite fille pleurait « arrête. Je sais où je l'ai achetée, ta poupée. J'achète pas dans ces magasins-là. Je l'ai payée cher. Tu verras ». La petite fille disait « je n'en veux plus ». Ils ont emporté la gosse du bâtiment D. La famille s'est entassée dans une vieille 404 et le cortège est parti en trombe. Les fenêtres se sont refermées. Il y eut quelques gifles sur les terrasses « mais je t'ai dit de rentrer ». Quelqu'un cria « joyeux Noël! » comme un éclat de rire. C'était l'heure des informations à la télévision. Mais je sais que toutes les poupées du voisinage ont été sorties de leurs emballages par des pères plus ou moins courageux, qui les ont secouées, battues, presque déglinguées avant même de les donner, et que chacun dans chaque famille, à chaque étage, dans chaque bâtiment cherchait le scorpion blanc. Il y eut des cris, des rires. Et même de grands bruits de poubelles « à ce prix-là, autant la jeter, on ne va pas élever des scorpions! Tu marches toujours pieds nus. De toutes les façons, la petite n'en veut plus. Et des poupées, des vraies, elle en attrapera assez vite. Pousse ton ventre ». Raoul ne regardait pas la télévision. François est en mer depuis cent onze jours. Nous attendions le coup de téléphone de Florence. Nous ne fêtons plus Noël depuis qu'ils sont partis. Nous avons voulu vous appeler, mais vous aviez décroché votre téléphone. Combien de fois ai-je pu vous dire de ne pas le faire. Et si un jour vous avez un malaise? Aujourd'hui vous êtes chez Jacqueline. Donc je vous écris. La petite du bâtiment D est rentrée de l'hôpital ce matin. Elle n'a rien. Ce n'était rien. Une agrafe dans le doigt. Et une vulgaire mite.<sup>2</sup> Seulement, il y a de tout dans le quartier, des Algériens, des pieds-noirs, des Espagnols et même des Chinois qui travaillent à l'usine de poulets. Ils sont les seuls, au toucher et au soupeser, à savoir le sexe de l'oeuf, poule ou poulet, et ils font le tri. Ils ont les plus belles voitures. Et nous ne voulons plus quitter cet appartement parce qu'il est enfin

---

<sup>2</sup> Il s'agit en effet d'une légende urbaine rapportée à plusieurs reprises. Voir par exemple <http://www.unites.ugam.ca/religiologiques/no10/renar.pdf> « À la mi-décembre 1983, une dépêche AFP de Marseille informait qu'un enfant était mort dans un hypermarché d'Aubagne, piqué par un serpent dissimulé dans un ours en peluche fabriqué à Taiwan. Une histoire semblable courait à Nice, où c'est un scorpion qui était caché dans le jouet en peluche. » Yves Navarre, grand lecteur de journaux, n'a pu voir échapper cette nouvelle, démentie par la suite.

devenu grand. Raoul et moi faisons chambre à part. Je dors dans le lit de jeune fille de Florence. Raoul lit ses livres d'histoire de la marine sur le bureau de François. Je posterai cette lettre en allant au restaurant. Les lendemains de réveillon on peut déjeuner calmement, il n'y a personne et on peut prendre son temps. Le vent est tombé. Nous irons jusqu'à Saint-Vérien après, pour le retour, nous ferons de l'auto-stop. A notre âge, ça marche très bien. La canne de Raoul fait de l'effet. Votre belle-fille vous embrasse. Ce fut le Noël des scorpions. Si vous avez des nouvelles de François avant nous, prévenez-nous. Merci. Florence n'a pas appelé. Elle appelle toujours quand on ne s'y attend plus. Je vous embrasse. Natacha.

Lundi 26 décembre. Cher Antoine. C'est le courrier d'une fois l'an. J'attends toujours le lundi de cette semaine de creux de vague, entre les fêtes de Noël et celles du Nouvel An. Je voudrais tant pouvoir n'être que prisonnier de ma vie, m'en tenir à cet être, et balayer le reste. Les années passent. Je me sens de plus en plus assailli par ce que les autres n'osent plus, par ce que l'on nous fait faire, par ce que l'on nous fait dire, par ce que l'on nous fait penser, par tout ce à quoi nous avons renoncé, risque, élan, ténacité, attention, générosité, humour, mobilité, réunion, repas, causes: n'importe quoi? Peux-tu me dire, toi, que je t'écris n'importe quoi? J'ai un robuste souvenir de toi. Qui nous sépare? Qui nous ramène à une absence de nous-mêmes? Qui nous fait oublier l'effort des toujours premières lignes et des toujours premières pages? Notre amitié fut rude, rare, chaque seconde comptait entre nous, et même le temps perdu, si nous avions envie de le perdre, avait un sens. Mais maintenant, que reste-t-il? Où est ce territoire des autres que nous avons foulé ensemble et d'où nous avons interrogé le monde, l'Histoire, et notre passage sur cette terre sans avoir peur l'un de l'autre, en nous portant, nous supportant, nous contestant, et ne cessant jamais d'être pour l'autre celui qui écoute? « C'est idéal donc suspect » dirait l'autre d'aujourd'hui, l'autre banalisé, conformisé, l'autre qui ne croit plus et qui a renoncé. Pour le concret de cette lettre annuelle, et pour garder le contact alors qu'en principe la vie nous a séparés, toi vers le sud, avec charge de famille, et moi vers l'est, avec ma conscience et mon chien Capitaine, je citerai cette affiche placardée aux vitrines des magasins de la ville, imprimée par l'ensemble des commerçants pour les commerçants, pour la décoration, sans doute. Elle représente un père Noël qui bondit en brandissant des paquets-cadeaux sur fond d'étoiles et de feuilles de houx. Le texte est celui-ci, en lettres capitales, *Parce qu'on ne meurt plus d'envie...* C'est tout. Les points de suspension sont d'autant plus importants qu'il n'y a pas d'autre texte, même pas la plus petite mention à un syndicat d'initiative, à une association ou à qui que ce soit. Et c'est la même affiche, partout, dans tous les magasins. Voilà pour me donner envie de t'écrire et me rappeler à l'ordre de ce courrier annuel, un défi à deux amis séparés par la vie. Du concret : quand je me confiais, à l'une, à l'autre, ces dernières années, toutes ces années qui sont devenues dernières depuis que ton mariage t'a heureusement ravi à notre amitié, et ce n'est pas un reproche, je fus le plus fier des témoins, je m'entendais répliquer « sois bref » ou « soyez bref ». Il fallait donner dans le « bref ». La confiance effrayait. Et je ne me suis pas douté du danger que je courais à continuer à être moi-même, sans toi, mon copain, l'ami de toutes les fringales de vie, le friand de vérités en tous genres, le frondeur. Nous faisons la fronde. Désormais, dans les rapports que je remets aux instances départementales en cas de conflit pour tel ou tel aménagement de site, donc de destruction des sites en question, aménagement = destruction sinon le dossier ne

viendrait pas jusqu'à moi, si je prends la liberté de dire mon avis, d'exprimer mon inquiétude ou, et j'en ai le droit, de refuser le projet, on me rétorque « mais vous n'y pensez pas », ce qui revient à dire que je n'ai plus le droit de penser c'est-à-dire de désirer, ou « Maillard, vous n'êtes qu'un rêveur socialisant pire qu'un stalinien de la grande époque » (paroles de préfet fâché, la semaine dernière). Donc on ne me demande même plus d'être bref. On me dit de me taire. Je t'écris. Du concret : père Noël bondissant et, pour tout texte, *Parce qu'on ne meurt plus d'envie...* Terribles points de suspension. Pis: si je prends la parole quand on me la donne, je suis « bavard », et « le problème n'est pas là ». Où est le problème, Antoine? Nous n'avons pas rêvé de refaire le monde. Nous avons simplement voulu l'aimer. Et toi? Où en es-tu? As-tu renoncé? Robuste et rude, as-tu encore la capacité de souffrir qui est celle de s'interroger, d'interroger, quand il le faut, et de rire, quand c'est nécessaire? Je souffre, une fois l'an, de me demander si, dans l'année, tu n'es pas devenu un autre comme les autres, actuellement. Nous ne voulions pas refaire le monde, oh, non, nous voulions vivre avec. Etre là. Seulement relever les traces de nos pas quand nous partions en balade ou en voyage. Du concret : voici ce que je m'entends dire « vous devriez arrêter. Il n'y a plus rien à faire » ou le lamentable « prenez la vie du bon côté, Maillard, cessez de vous tourmenter ». Je ne me lamente pas. Je porte plainte. La pire opposition à l'actualité et à l'histoire en cours est pratiquée par ceux-là qui devraient porter, supporter, accompagner, emporter, emmener, entraîner. Seulement voilà, l'idée même d'être au pouvoir, d'être en majorité, leur est insupportable, et il n'y a pas de pire frein que leur dénigrement, de pire affront que leur chagrin de rondouillards et de crevards de cette possibilité de dire systématiquement non qui leur est retirée et dont ils croient qu'il s'agit désormais d'une obligation de dire oui. Dans les coulisses de l'actuelle majorité, les intellectuels importants, ou qui croient l'être, croisent les bras, et une haine grandit qui ne s'annonce pas comme de la haine. La haine souveraine et meurtrière des contrariés du dire non. Pas celle, inoffensive, qui se nomme et qui s'oppose parce qu'un pouvoir lui a été raflé par un suffrage, mais celle mesquine, la nicheuse, la délatrice, l'ironique, la petite haine du « je ne m'engage plus. Je laisse la politique aux politiciens. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que... » Tu vois, moi aussi, je mets des points de suspension. Parce qu'il est dit *qu'on ne meurt plus d'envie...* Du concret : je cite *Pour régaler vos amis. Pour vos cadeaux de fin d'année. Pour vous faire plaisir. Venez choisir ou vous faire conseiller. 30 % de remise à la caisse sur TOUS nos prix et en tout petit, en bas de l'annonce, jusqu'à épuisement des stocks.* Jamais cet épuisement-là ne m'avait paru aussi inquiétant. Du concret : les fonctionnaires, eux, sont les mêmes. Ils sont irremplaçables. Comment pourrait-on remplacer un quart, et bientôt un tiers de la population? Tenu à l'écart, avant, je suis toujours tenu à l'écart, après, maintenant, pendant, trop affiché, trop suspect et finalement tellement désigné que c'en est marrant. J'ai bien choisi le mot « marrant ». Je n'ai jamais voulu changer le monde. J'ai voulu et je veux vivre avec. J'avais un ami, rude et robuste, qui partageait les mêmes sentiments. Des sentiments. Pas des idées. Que me répondras-tu, cette année? En fait, je suis toujours celui qui écrit le premier. Je t'oblige. Tu me réponds. Tu m'as toujours répondu et j'ai toujours été celui qui posait les questions en premier. Au nom de notre amitié, également, je porte plainte. Sans me plaindre. Pour la parole. Je t'écris. Du concret : mon chien est vieux. Il a l'âge de ton mariage. Un an de plus que ton aîné mon filleul. Capitaine ne passera pas l'hiver. Il est couché sur mes pieds alors que je t'écris. Il me tient chaud. Je suis obligé de le porter dans l'escalier quand je le sors. Du concret :



je t'écris. J'ai un beau souvenir de l'orage, le jour de ton mariage. Il y avait de la colère dans le ciel. Et la fête fut encore plus belle parce que le temps nous contrariait. Et si j'aménage cette lettre, je la détruis. Si je compose, si je figrole, si je modèle, je détruis notre site, s'il existe encore, s'il a existé. Je finis même (ou je commence, j'inaugure) par me demander si, à être de nous deux l'éternel et obstiné premier demandeur, notre rapport tout entier tissé d'actes, de dates, d'actions, d'échanges a effectivement eu lieu. Comme la guerre a lieu. Comme la paix a lieu. Du concret : j'ai revu Ninon, il y a trois semaines de cela. Elle vit à Berlin, désormais, et son bel architecte ne l'a toujours pas épousée. Ils sont voisins de palier. Elle vit de peu. Comme traductrice. Elle m'a expliqué que la télévision par câble allait bientôt fonctionner pour eux. Et qu'il faudrait l'avoir. Payer chaque mois. Ne serait-ce que pour obtenir les relevés de banque. Et, au lu des prospectus, que ceux qui la refuseront sont d'ores et déjà suspectés. Elle m'a dit « nous n'avons plus qu'un choix: être dépendant ou exclu ». Encore une fable. Voici mes vœux. Amicaux. Fidèles. Mes vœux dans des mots. Et Capitaine sur mes pieds. Dehors, il neige. J'entends ma mère me dire de ne pas oublier de mettre mes gants. C'était il y a longtemps. Si longtemps. La neige brûlait la laine des gants. J'ai toujours oublié mes gants. Je n'ai pas été bref. Je te salue. Mon adresse n'a pas changé. Maillard est le même. Tibi. H.

Mardi 27 décembre. Cher François. Je ne réponds plus à tes lettres depuis deux mois, déjà. Et tu continues à m'écrire, sans me faire aucun reproche, sans même t'inquiéter de mon silence. Je trouve cela satisfaisant pour nous deux. Tu t'adresses, en fait, les lettres que tu m'envoies. Tu les écris pour toi. Et je ne veux plus m'écrire en t'écrivant. L'écriture est une imposture. Chacun reste soi. Et c'est pourtant nécessaire. L'élémentaire repas. Un regard sur le fleuve où nous avons appris à nager bien avant qu'il ne charrie des poissons morts et des vases dangereuses, déchets et fanges. A l'estuaire l'écume est terreuse. Nous ne nagerons plus ensemble. Il n'y a pas de correspondance possible ou alors chacun devient l'acteur de l'autre et ce n'est plus qu'un jeu de répliques. A qui lancera le mieux et au meilleur moment. J'ai relu tes cinq dernières lettres avec l'impression obsédante de t'entendre parler seul et de ne rien pouvoir pour toi. Il y a bonheur à te le confier ici. Il ne s'agit plus d'une réponse. Je n'ai tout simplement plus envie de me parler en te répondant. Et je ne peux plus subir ta solitude quand elle me prend pour otage, quand elle persiste et me tient, même si je ne donne plus signe de vie. Je veux être. Et ne pas oublier. Tu ne feras pas de moi de la pâte à gomme, de la gomme à gommer. Je ne fus moi-même que dans un village, enfant, l'été. J'étais un enfant calme et secret, ponctuel pour les repas, et mes parents ne me posaient pas de questions. Jamais le monde ne fut aussi vaste et libre mon corps de se réjouir des découvertes les plus simples, un caillou, une haie, un nuage, une plume, un planeur, le bruit d'une péniche. J'avais seulement peur des reptiles. J'allais, loin dans les bois. Je ne m'y perdais jamais parce que je ne levais jamais les yeux. Je mesurais mon pas. J'apprenais les sentiers. Je savais qu'ainsi je ne perdrais jamais la direction. Et pour le retour, rarement, j'empruntais un autre chemin que celui de l'aller. Je mesurais les distances. Je fuyais pour revenir, et le retour était une autre et bien douce fuite puisqu'elle me rendait, ponctuellement, au rituel des repas pendant lesquels personne ne me demandait d'où je venais, ce que j'avais fait, et je voudrais bien retrouver le goût et l'appétit de ces repas-là, les potages de cresson, les soupes aux fèves, les poules au riz et les tartes aux pommes, sablées, croustillantes. Pendant les

repas, aussi, je baissais les yeux. Je prenais garde à chaque geste et je savais rompre le pain sans faire aucune miette. Parfois, après le dessert, nous mangions une pomme du jardin. Je la coupais en quatre et je la pelais si finement que jamais plus le père, pour ce détail, ne me gronderait. Je me souviens des nappes et des fleurs brodées. Je me souviens des serviettes avec les initiales de mes parents, en entrelacs, armes du père et de la mère, leurs prénoms portés à mes lèvres. C'était la fin du repas. Souvent, la nuit, je repartais. J'avais besoin, avant d'aller me coucher, de faire le tour du village, d'encercler, et de signaler par mon pas ma présence et le plaisir contenu de l'enfant, intact, qui n'a pas encore connu de ces autres jouissances qui lui feront oublier l'essentiel et n'arriveront jamais, plus jamais, après, à le satisfaire. Voici. Je ne te répondrai plus. Ne m'écris pas, je t'en prie. Il ne peut y avoir de correspondance qu'avec ce que nous avons perdu. Et la correspondance est permanente. Je me traîne derrière l'enfant que je ne suis plus. Je ne peux même plus le suivre. Et comme il me force, en pressant le pas, à lever la tête, je ne sais plus où il m'emmène ni où je suis. Reste ma vie de tous les jours. Le bureau, la lecture du journal, la famille, et cette fois je ne les ai pas accompagnés au ski; sur les pistes je ne peux même plus suivre mes enfants. Ici, seul, à Paris, pour neuf jours, la nuit, je suis redevenu le gosse qui marche pour encercler. Mais ce n'est plus un village. Et il y a des poubelles partout. Chacun écrit pour soi. Nul ne sera jamais l'autre. Chacune de tes lettres est une énigme. Je ne sais rien de ton discours. Je suis encore en culottes courtes et j'ai froid aux genoux. Il paraît qu'une nouvelle fatigue est née qui n'a rien à voir avec celle de la profession et de l'exercice d'un métier. C'est la fatigue de nos questions, de nos demandes, de notre vouloir être ce que nous fûmes et ce que nous serons. Tout juste pouvons-nous nous échanger les images de nos émois et dans la salle d'attente les gens s'invectivent. Ils feraient mieux de penser à la nature de l'attente désormais imposée, et au mode de survie dans la salle. Il y aura de nouveaux trains et de nouvelles solutions finales. Certains s'inventeront des forces nouvelles. Ils auront besoin pour cela d'un nouvel uniforme. Mais ne m'écris plus. Tu n'écris qu'à toi. Tu ne sauras jamais qui je suis. Tu n'as jamais eu mes culottes courtes et mes genoux nus. Tu ne t'es jamais régalé aux repas de ma famille. Tu ne peux pas savoir qui j'ai été. Même pas celui que je ne suis plus. Parfois, je me demande si mes enfants vivent, à leur manière, l'enfance que j'ai vécue. Et je ne le sais pas. Je ne le saurai jamais. Eux aussi baissent les yeux. Je te salue. Ne m'écris plus. Ou bien écris-moi et garde les lettres pour toi, car elles te sont destinées. Jean-Philippe.

Mercredi 28 décembre. Chère Lisa. Paul est de retour. Il est rentré de Bolivie il y a deux jours. Il a sonné à la porte. Je l'ai trouvé sur le palier avec ses bagages. J'ai dû dire en riant quelque chose comme « toi? mais tu es un revenant. D'où viens-tu encore? » Il en a profité pour entrer. Je lui ai servi à boire et je lui ai donné à manger. Il m'a posé de nombreuses questions. Un peu mécaniquement et sans véritable curiosité. Il m'empêchait, en fait, de lui demander de me raconter son voyage, son séjour. Après tout, il est parti pour Hong Kong, il y a trois ans. Et il me revient de Bolivie. Avec la même valise, le même sac, le même air de passager clandestin, et cette malice au fond du regard qui fait son charme et m'empêche de le prendre au sérieux quand il se dit sérieusement. C'est le voyageur du hasard. Il est revenu. Il est là. Il dort. Dans mon lit. Je passe mes nuits sur le canapé dans le bureau. Paul ronfle toujours aussi fort. Il déchire l'air des chambres. Il arrache les couvertures. Il prend toute la place. Parfois, en

rêvant, il donne des coups. Il ne plie pas ses vêtements avant de se coucher. Il laisse la lumière de chevet allumée, les journaux épars. Et des cendriers pleins de mégots. C'est la septième fois qu'il revient. Et il revient toujours un soir où j'ai décidé de rester seul, chez moi. J'ai lavé son linge à la main dans l'évier, avec plaisir. Il y avait de la crasse dans ses chemises et ses chaussettes. Je devrais lui offrir des sous-vêtements. Demain, il me faudra faire du repassage. Mes cours ne reprennent que le 9 janvier, il veut que nous partions pour Florence le matin, pour Londres à midi, et ce soir pour Prague. Il veut « revoir Prague sous la neige et les regards des gens, là-bas ». Mais il n'est jamais allé à Prague. Je fais tout ce qu'il me demande. Je suis son chien. Je t'écris de ma niche. Je l'entends ronfler et se battre avec sa nuit. J'ai rêvé que d'un coup de poing il crevait un oreiller et que, une à une, je ramassais toutes les plumes. Il me dit « tu m'amuses parce que je t'agace » ou bien « je te dérange et tu aimes ça ». Je lui ai déjà prêté de l'argent et donné mon nouveau blouson. « Je t'avais acheté quelque chose à Buenos Aires. Mais quelqu'un me l'a volé. Ou bien non, je l'ai donné à un ami de passage à Guatemala City. C'était un cahier blanc. Le cahier de ta vie. » Et moi je le prise, mon Paul, ton frère. Dialogue entre nous. Il se fâche. Il me pointe du doigt. « Ne dis surtout pas à Lisa que je suis revenu. Si je la revois, je n'aurai pas le courage de repartir. » « Mais qu'as-tu fait pendant trois ans? Dis-moi un peu, au moins. » « Rien. J'ai voyagé. Je ne savais plus rien de moi. Je regardais. J'ai menti à pas mal de gens. Le mensonge est l'argent du voyageur qui ne fera jamais fortune. Il n'y a plus que des misères, partout. Et ici, ça sent le moisi. Le moisi du pouvoir d'avant et du pouvoir présent. Plus personne ne se choie. Je l'ai senti tout de suite en arrivant. Des petites histoires, chaque jour, des petits scandales, des petits attentats, des petits couples princiers et des lettres de licenciement polycopiées, même pas cher monsieur Untel, mais Monsieur, Madame, et la suite, les problèmes économiques. De Hong Kong à La Paz, j'ai fait comme si. J'ai triché. Je peux te caresser? Tu me touches. Je me demande comment j'ai pu aimer un mec comme toi. Si rangé. Tout est rangé ici. Je peux dormir la fenêtre ouverte? » Il a déjà cassé la poignée du réfrigérateur et il a fait sauter l'appareil pour préparer le café « c'est dommage, je voulais t'apporter le petit déjeuner au lit. Pour une fois ». Là, je viens de fermer la fenêtre de la chambre et je l'ai recouvert d'un drap pour qu'il n'attrape pas froid. Il dormait en se frottant le front contre le matelas. Il est beau comme un matin de juin. J'ai toujours l'impression qu'il vient de tomber d'un ring, K.O., et qu'il faut lui porter secours. Je rêve ses voyages. Il me vole les miens. Quelle idée de m'avoir acheté un cahier blanc. Il a une belle montre en or massif et ne la quitte pas en dormant. Dans sa valise, il y a des bâtons d'encens et des paquets de bonbons acidulés. J'ai trouvé ses carnets, mais je n'ai pas osé les lire. Il dit qu'il va les jeter et repartir. C'est tout Paul. Et je suis son chien. Il a besoin de revenir et je ne peux pas me passer de lui. Le soir, à Paris, le 12045<sup>e</sup> jour depuis le matin de juin. C'est lui qui compte. Il me l'a dit ce matin « 12045 ». Mais combien de jours ensemble? Nous n'irons ni à Florence, ni à Londres, ni à Prague. Il repart après-demain pour Alger où il a rendez-vous avec un poète qui a reçu quinze coups de couteau, dans le dos, sur le port, et qui n'en est pas mort. « Je dois lui parler, et ensuite, j'irai à Aden. Pour rien. On m'y coupera peut-être les mains. » Je l'aime. Il repart. J'aime qu'il circule quand je ne bouge plus. Je range tout, en attendant. Il m'a laissé un chemisier brodé pour toi. « Je l'ai acheté à 4 000 mètres d'altitude, dans un village perdu. L'Indienne qui le portait m'a montré ses seins, en prime, et je les ai embrassés. » Donc, Lisa, si tu es libre vendredi à 19 heures, je te donne rendez-vous au café Baudelaire et je te remettrai le cadeau de

ton frère. Je vais le rejoindre. Sur le ring. A chaque fois je me dis qu'il ne reviendra jamais. Si au moins il me racontait ses voyages. Appelle-moi pour confirmer le rendez-vous. Nous irons voir un film à la séance de 20 heures. Je t'embrasse. Bruno. 0 h 30. C'est le début du 12046<sup>e</sup> jour. La France sent très mauvais à l'aurore de ce jour-là. Les querelles font oublier les urgences. Erreurs ou manipulations, nous ne savons plus. Je n'ai qu'un souvenir, un souvenir fixe, celui d'un matin de juin. Nous venions de nous aimer, une lutte, une insulte, et presque un accomplissement. Il me disait de partir avec lui et de renoncer à tout. Je disais « non, ce n'est pas possible ». « P'tit con », répétait-il, « p'tit con ». Il a les lèvres de tous les départs. A vendredi, 19 heures. C'est un chemisier à fleurs. Un peu voyant et très gai.

Le 29 décembre. Chère Monique. Je ne t'avais jamais vue belle ainsi. Et moi, tout empelonné, j'avais l'air d'un croque-mort, à côté de toi. Je fais toujours grise mine quand je vois la beauté. Je ne me tiens pas droit. Je baisse légèrement la tête. Je ne crois plus à la conquête. Mais je sais que si tu étais belle à ce point, c'était pour moi. Quand je t'ai raccompagnée, j'étais pressé de te quitter. Je voulais me retrouver seul avec le sentiment que tu es l'unique, et plus aucune autre. C'est ce que tu voulais. Et c'est ce que je veux. Je n'ai jamais manqué d'audace avec les filles, comme on dit, mais avec toi je suis conquis, donc battu, donc sans armes. Je suis rentré à pied, chez moi. J'ai regardé les façades des maisons, les étages supérieurs, les lumières aux fenestrons, et la lune par-dessus les toits. Jamais, dans le ciel, je n'avais aussi clairement vu les étoiles. Je me suis rendu sur l'esplanade et, couché sur un banc, je les ai gobées du regard jusqu'à ce que le froid m'engourdisse. Je t'avais au ventre. Mon cœur battait très fort. Et je me suis dit que j'allais t'écrire la lettre que je t'écris maintenant. Je t'ai vue si belle que je ne suis plus perdant. J'ai comme une certitude que le temps ne nous séparera pas et que nous pourrons vivre une histoire de deux sans aucune illusion avec le simple désir des confidences et des attentions, des confiances et des actions communes, pas si ordinaires que ça puisque nous veillerons l'un sur l'autre. Cette lettre est un peu flanchante. Mais je flanchais, ce soir, parce que fort heureusement vaincu. C'est toi. C'est sûr. Je te propose de nous marier sans prévenir grand monde. Nous avons assisté à tant de cérémonies au cours desquelles on nous mariait sans nous laisser le temps de nous connaître un peu que nous pouvons oser des épousailles sans le peuple de nos familles. Sans eux. Nous trouverons bien deux témoins anonymes et nous ferons un court voyage, sans prévenir personne. Nous avons la même semaine de congé en février. Nous serons donc les mariés de la cinquième semaine de congés payés. Et samedi, pour fêter le nouvel an, chez Berthy et Jean-Noël, je serai à ta hauteur. Nous aurons le secret de l'année à venir. A deux, le temps sera fécond. Si tu portes une robe blanche, c'est que tu acceptes. Si tu portes une robe d'une autre couleur, c'est que tu acceptes. Si tu refuses, c'est que tu acceptes. Tu ne m'as pas laissé le choix, tu n'as plus le choix, nous n'avons plus le choix. Ton empelonné de ce soir t'embrasse. Yannick.

Au milieu de la nuit, le vendredi 30 décembre. Mon toi. Mon moi. Mon émoi. Ma tribu. Mon brut. Mon inconnu. Mon singulier. Ma différente. Mon fatal. Ma passante. Mon inconnu. Toi, mon couple. Et il faudrait que je fasse des manières? Et il est dit que je devrais prendre des poses, me donner des airs, faire comme si, m'en tenir à notre histoire, une seule, avec un début, une fin, à suivre, et recommencer? Un sujet, s'il vous

plaît, mais pas de projet. Le projet est dangereux car nul ne peut le résumer, pas même l'artisan ou l'artiste qui le sent en lui comme un kyste. Si le sujet est nous, nous deux, nous tous, nous nous sommes rencontrés, notre histoire est achevée, elle ne sert qu'à nous distraire, rencontre qui a eu lieu, si elle a eu lieu vraiment, et qui n'a pas de suite. Si le projet, par contre, est nous, nous deux, nous tous, nous ne nous sommes pas encore rencontrés et ce sera, sans fin, l'infini prélude à cette rencontre qui n'aura pas lieu, ou qui a lieu vraiment si nous nous sentons capables de nous réjouir de l'allusion, renonçant ainsi aux illusions. Je ne peux pas expliquer la ligne précédente. Je ne peux pas expliquer toutes les lignes, de toutes les lettres, de tout ce que j'ai écrit pour toi, pour te redonner le sourire et la parole. Je ne peux même pas t'expliquer pourquoi tout cela est inexplicable. Je laisse les explications à ceux qui expliquent, dont c'est la discipline, le refuge, et aussi le risque. Elles et eux, parfois, ont le projet de redevenir l'artisan ou l'artiste qui ne sait pas pourquoi il va. Pourquoi il est. Et j'écris artisan pour ne pas écrire ouvrier. Les ouvriers de l'oeuvre. C'est pour tous le même projet de société. Un projet infini. Je ne peux que flairer la ligne à venir, me frayer un chemin, surmonter un effroi, me dire que se perdre est la seule et unique action d'être, d'être encore. Contre le bâti. Contre le façonné. Contre le distrayant. Contre le factice et la fabrique de plaisance, contre l'absence de rencontre réelle et cet effort de l'un, à la lettre, qui n'est rien sans l'effort de l'autre, à la lire seulement pour ce qu'elle est. Gabriella disait ce soir « en Argentine, ils ont faim. Ils volent. Ils entrent dans les maisons, mais c'est pour manger. Et l'argenterie, ils la laissent ». Grandiose, ce que disait Gabriella, dans sa maison toute neuve. Elle a fait installer un compacteur pour les ordures, dans sa cuisine, mais elle ne l'utilise pas. « C'est trop compliqué » a expliqué son époux en ouvrant l'appareil. A l'intérieur, ça rutilait. C'était inutile. Mais c'était là. Qui m'a raconté aujourd'hui être descendu, l'été dernier, de Pompéi, dans la baie de Naples, pour voir la mer, enfin la mer? Il y avait des tonnes et des montagnes d'ordures, des égouts qui se déversaient sur la plage et dans les rochers, des bouches de béton crachant de la boue, et la mer, avec ses vagues, incapable, toujours la même mer, allant, venant, léchant, impuissante devant l'impossible repas des rejets et des tas. Et le tout crevait d'odeurs au soleil. Un chiot hurlait sur un muret, presque étranglé par une corde qu'il avait sans doute mordue, grignotée au point de la rompre et de se retrouver là, libre, mais mort de faim et de soif, le ventre gonflé, prêt à crever. Prêt à l'odeur. Qui m'a raconté cette histoire? Toi? Vous? Vous aviez traversé trois pays pour voir Pompéi et pour voir la mer. Et vous avez trouvé ce chiot. Vous avez défait la corde qui l'étranglait. Vous lui avez donné à boire. Mais pas à manger. Si vous l'aviez nourri, de ce geste-là, vous l'adoptiez. Et un chien, m'as-tu dit, « c'est pour quinze ans ». Et vous l'avez fui, ce chiot. Tu as pleuré. C'est ainsi. Et c'est toujours la même histoire. Il faut continuer. Qui a posé, aujourd'hui, la question « quelle différence y a-t-il entre un accident et une catastrophe? » Comme chacun savait qu'il s'agissait d'une histoire pour faire rire, le poseur de question a donné la réponse « un accident, c'est un bateau qui quitte le port de Marseille bourré de travailleurs immigrés qui rentrent chez eux. Le bateau coule. Ça c'est l'accident. Une catastrophe, c'est le même bateau qui coule dans le port, mais les travailleurs immigrés savent nager ». Qui a ri? Qui a ri aujourd'hui? Qui rira demain? Celui qui annonce le fascisme le sert. Les savants observateurs et philosophes de l'histoire vivent dans des miradors sans le savoir. Ou alors, ils font comme si. Au moment du tri, ils n'auront qu'à pointer du doigt et dire « celui-ci. Je l'avais prévenu. Celle-là, elle le savait ». Je suis du troupeau de la ligne. C'est inexplicable.

Une femme âgée vit au troisième étage. Elle est presque aveugle. Elle a un chat. Son chat a huit assiettes toujours pleines. Il refuse la viande hachée si elle n'est pas du matin. Parfois, cette femme donne la viande refusée à sa voisine du rez-de-chaussée qui a un chien. Et ce chien accepte la viande hachée quand elle n'est pas du matin. La femme presque aveugle, son chat en laisse, va alors faire un tour dans la cour de l'immeuble. Il y a des buissons. Et des oiseaux qui se réfugient là, l'hiver, parce que les arbres des avenues n'ont plus de feuilles. Le chat guide la dame presque aveugle. Et il attrape les oiseaux. Il les mange. Elle ne le voit pas. Mais elle le sait. Pendant ce temps-là, le chien de la voisine du rez-de-chaussée mange la viande hachée qui n'est pas du matin. Il la trouve bonne. C'était aujourd'hui. Les histoires de mon aujourd'hui. Mon toi. Mon moi. Mon émoi. Tout sauf nous: le projet en cours. Il n'y a pas de sujet. Rien qu'un projet, allusivement. L'artiste s'est démaquillé. Il n'a plus le visage des parades qu'on lui a fait jouer. Il n'est plus illusionniste. Ne lui dis surtout plus « deux ». Il ne veut même plus compter jusque-là. Il va. Il avance. Il se dit que c'est trop tard pour renoncer et qu'à la fin de la quatrième saison il s'arrêtera là où il sera. Et il sera comme le chiot dans les ordures. Son chat mangera des oiseaux au bout d'une laisse. Il fera semblant de ne pas le voir. Il fera encore semblant. Alors que le projet était, en partie, si peu, un peu, de ne plus faire aucun projet. Mission impossible. Broussailles. Les lignes sont épineuses. La télé dégueule dans la mer. Je ne veux rien savoir du monde quand il s'annonce. Ah, les nouvelles officielles! Et les hommes politiques qui ont si peur de ne pas plaire. Mon toi, mon moi, mon émoi, mon brut, donne-moi encore quelques lignes pour me perdre et avancer un peu. Toutes mes nuits me conduisent dans des villes où plus personne ne se salue. Des villes pleines de restaurants, pleins de boustifailles. Tant que tu auras un billet de 500 F. J'ai vu le ciel au-dessus de la vallée. J'ai vu la vallée immense, d'est en ouest. Le ciel était glacé. Le soleil pâle nous faisait cligner des yeux. La montagne au sud barrait l'horizon. Tout était très distinct, au lointain. L'observatoire. Les forêts de cèdres, les ruines du château de Bezaure. Ni toi ni moi ni mon émoi ni nous, nous ne serons jamais deux, car à deux tu ne serais plus toi, je ne serais plus moi. J'abandonne le jeu. Je continue. Je ne joue plus. Je ne joue plus mon toi, mon moi, mon émoi, ma fatale, ma différence. J'ai pris ce qu'il faut pour dormir. C'est veille de seconde fête. Nous ferons un grand feu, dans la nuit, demain. Cette lettre du milieu de la nuit était à toi, pour toi, sans nom, sans prénom. Qui es-tu? Le projet est de ne jamais nous rencontrer. Ici, la nuit, il fait silence. Sur le plateau de La Louvière, j'ai trébuché dans les caillasses. Au bord de la falaise, j'avais peur du vide. Je voulais voir ma maison, en bas, mon toit. A demain.

Samedi 31 décembre. 23 heures. Cher Thierry. Pourquoi m'avoir demandé pourquoi je m'intéressais à toi? Pourquoi, pourquoi? Nous n'avons que ce mot-là dans la bouche: pourquoi. Il ne faut pas interroger le hasard. Les élans n'ont pas de raisons avançables. Les raisons avancées arrêtent les rencontres. Nul ne peut être fixement quelqu'un pour l'autre. Pourquoi vouloir savoir pourquoi? Nous nous reverrons sans doute, l'an prochain, à partir de demain. Et nous ne nous demanderons pas pourquoi. Je ne suis ni seul ni triste puisque je t'écris. Puisque je crois aussi peu en moi que toi en toi. Je te souhaite un bon séjour chez ta mère. Je te souhaite de trouver du travail. Je nous souhaite de nous revoir et va savoir pourquoi. Mon téléphone est le (97) 13.73.99. Je ne te l'avais pas donné par timidité et par peur. Appelle-moi lors de ton prochain passage. Nous irons au cinéma, comme on dit. A partir de demain. Pourquoi pas? Je vais vivre

minuit dans la rue. Je vais poster cette lettre pour l'an neuf. C'est mon repas de réveillon. Je t'embrasse. Jean-Philippe.

Le premier jour de janvier. Ce sera l'année-dimanche. Chère soeur. Je me tourne vers toi. Tu as toujours mené ta vie dans la bonne direction et tu as toujours donné des conseils aux autres. Je me tourne vers toi, la certaine, l'enthousiaste, la jugeante, la grande soeur, celle dont on finit par se demander si elle a souffert un jour ou si elle souffre tout le temps mais n'en parle pas, incapable d'en parler, même combat. Toi, la vérité. Toi qui assures, tranches, décides, rejettes, réunis, pardones, rappelles à l'ordre. Tu ironises, tu tamtames, tu subjugues, tu commandes. Toi la parfaite, la toute-droite, la courageuse. Et des épreuves tu en as eu, à commencer par moi, par Charles, par Antoinette, par Roland et les autres. Le groupe. La famille. Le clan. La grappe. Tu es la gardienne de ce musée, frères, soeurs, cousins, cousines, alliés! Les vieux, eux, ont disparu. Tu peux régner, doyenne d'une vague sans suite puisque aucun d'entre nous n'a d'héritiers, enfants, petits-enfants. Une dernière vague et après le calme plat. En l'an 2000, bientôt, le groupe Berthier, Delazy, Plégonde aura disparu de la carte des civilisés. Les vaisselles seront dispersées. Les couverts iront sur d'autres tables. Les fauteuils seront recouverts de tissus d'un autre genre dans des maisons d'une autre tradition, s'il en reste encore. Nous serons morts, entre nous. Nous aurons hérité entre nous, de nous. Et tu comptes bien être la dernière, l'héroïne, la magnifique, la toute-triomphante sur ton tas de meubles, d'albums et de titres de propriété. Or, j'ai rêvé de toi, la nuit dernière, cette nuit de seuil. Tu étais sur le bûcher de nos biens réunis et j'y mettais le feu. Oui, moi. Moi la flanchante, la dérivée, la bifurquée. Jamais quand il me fut donné de choisir je n'ai choisi le droit chemin, le chemin de tes regards et de tes ordres. Ce fut toujours l'erreur, ce qu'il ne fallait pas vivre, là où il ne fallait pas vivre, pas aller, qui il ne fallait pas aimer, fréquenter. Impasses et voies sans aucune issue, sentiers sans fin que l'on quitte pour le ravin. J'ai tout connu, tout tenté, envers et contre toi, j'ai essayé de m'échapper. Sans rien décider. Je suis l'étourdie. La désireuse. La souillon du troupeau. La perdue. La soeur qui rate tout. Qui a tout raté. Et tu m'as toujours rattrapée, récupérée au moment du pire. Tu m'as toujours reconduite dans le camp comme l'enfant prodigue pour donner aux autres l'exemple de la déchéance et la preuve de ta toute-puissance. Mais si à chaque fois vous me regardiez avec pitié, je vous considérais avec cynisme. De ce cynisme il faudrait parler enfin. Nous n'avons pas su renouveler nos droitures et nos rêves. Nous n'avons pas su vivre nos histoires respectives, livrés que nous étions aux modèles de vie qui ravissaient et ne ravissent plus, qui avaient cours et qui ne sont plus cotés. La nuit dernière, nuit de l'an neuf, j'ai rêvé que je mettais le feu au bûcher et que le feu ne prenait pas. Avec du papier journal et des ceps de vigne d'abord, avec des cubes allume-feu ensuite, avec de l'essence enfin. Mais jamais les flammes ne se mettaient à crépiter, à envahir le tas de nous, de nos meubles, titres de propriété, albums souvenirs. Rien ne t'inquiétait. Tu m'observais, toute droite, notre Jeanne, du haut du bûcher, surveillante des droits chemins et des alliances convenables, policière des sens obligatoires, et tu t'amusais encore de me voir incapable d'accomplir un acte sans ton secours. Alors, en aspergeant d'alcool, pour attiser, j'ai mouillé ma robe et, en me retournant, j'ai pris feu. D'abord j'ai fui. Le vent de la fuite n'a fait de moi qu'une flamme. Puis je suis revenue vers notre tas, et toi, en haut. Je me suis jetée dedans, le feu a pris d'un coup et j'ai vu, à notre dernier regard échangé, que tu avais enfin peur. Enfin. Et j'ai compris, on ne comprend donc qu'une

fois, quand tout est fini, que je ne pouvais te supprimer, nous supprimer, nous, la famille, le tas, qu'en me supprimant. Le cynisme des autres chemins, chemins courbes, chemins profonds, chemins non balisés, chemins de perte de soi, de l'idée fixe d'un autre, venu d'ailleurs, tous ces princes charmants que j'ai cru voir venir et que j'attends encore, qui sont venus, ni princes, ni charmants, et que tu ne m'as jamais laissé aimer pour ce qu'ils étaient. C'était mon affaire, ma vie, ma parole. Tu me rappelais à l'ordre. Mais si à chaque fois vous me regardiez avec pitié, je vous considérais avec cynisme. De ce cynisme il faudrait parler enfin. Nous ne sommes qu'un tas. Nous nous possédons. A cinquante-cinq ans, je te dis non. Et je t'adresse mes vœux. Avec ce rêve. Ce rêve de flammes et de braises. Tu peux dire à Charles, à Antoinette, à Roland que je t'ai encore envoyé une « terrible lettre ». Tu peux la montrer, la faire lire, la verser aux archives de je ne sais trop quel asile où tu voudrais tous nous enfermer. Je n'ai jamais pris la bonne direction. Je ne la prendrai jamais. Je gère le passé et compose l'avenir. Je suis. Aujourd'hui. Je fais des projets. Ça me reprend. C'est bon. Je me suis offert une valise neuve. Des chaussures neuves. Mon passeport est valide jusqu'en 1986. J'ai changé de banque. J'ai pris une carte de crédit internationale. Je pars. Je repars. Ça recommence. Les voyages organisés coûtent moins cher. Mais je préfère voyager sans savoir comment se déroulera le séjour. Il suffit simplement de choisir les points de chute, successivement. Autour de chez soi ou loin dans le monde. Je ne te laisserai rien. Bonne année. Emilie.

Lundi 2 janvier. Chère Madame. Vous pardonnerez la maladresse de style mais le désir de vous remercier de cette belle boîte de chocolats, en mon nom et au nom de mes enfants, l'emportera sur la manière des mots dont le secret est votre privilège. J'aime toujours qu'il y ait un rapport entre une chose et une autre qui émeuvent intensément. Je garde, de mon temps au service de votre famille, un souvenir présent, ému, et manquant dans la mesure où n'avoir plus aucune nouvelle ou si peu, et ce n'est guère un reproche, des vôtres me manque. Je regrette cependant peu ou pas l'obligation dans laquelle je me suis trouvée de choisir un autre emploi plus rémunérateur, à l'heure. Je quitte mes enfants après le dîner du soir et je profite pleinement d'eux jusqu'à cette heure-là. Je travaille donc de vingt-deux heures à cinq heures du matin dans le calme absolu des bureaux des laboratoires Antonin, non loin de chez moi. Je fais le trajet à pied. Je suis secondée par une jeune femme portugaise qui ne parle pas beaucoup le français. Je passe l'aspirateur dans les couloirs, je vide les papiers dans de grands sacs en plastique, je nettoie les cendriers, j'aère, je charge d'eau les distributeurs automatiques de café à chaque étage, et j'éteins les lumières. Pendant ce travail-là, je peux penser à ma vie. C'est bon. J'imagine aussi celles et ceux qui travaillent dans ces bureaux tout en sachant que je ne les rencontrerai jamais. Vers cinq heures je rentre chez moi, je dors une heure et je me lève la première pour préparer le petit déjeuner des miens. La journée alors m'appartient. Et j'ai l'impression de vivre normalement, comme vous. Et à mon tour je suis secondée. J'aime bien mon emploi actuel et mon emploi du temps. Je vous remercie pour la boîte de chocolats et vos pensées cordiales. Je ne vous rendrai pas visite comme vous me le suggérez car je préfère cette réponse écrite. Et je joins à cette lettre une carte de vœux trouvée dans la boîte. Vous pourrez ainsi répondre et remercier à votre tour. Mais les chocolats, nous, nous les avons mangés. Sans reproche et sans malice. J'ai tant et tant de fois lavé et repassé le linge de votre famille, et le vôtre, intime. En vous priant de croire au bon souvenir de : Rolande.



Le 3. Mardi. Je fais des rêves de villes vides. Mon Tilou. Comme tu me manques. Si je savais au moins quel sera le jour de ton retour. Je me planque. Je me raconte mille histoires. A chaque rêve, chaque ville, je te cherche et ne te retrouve pas. Au coin des rues, je me penche. Je pousse les portes. Je t'appelle. J'entre sous les porches. J'emprunte des ponts, des passerelles. Ce n'est ni le jour ni l'heure. Pas encore. Ne tarde pas trop. Je fais des rêves de villes vides. Sous les ponts, il n'y a plus de fleuve. Sous les passerelles, il n'y a plus de train. Les gares sont vides. Les bâtiments officiels sont vides. Les places et les avenues sont vides. Chaque soir, en me couchant je sais que je vais retrouver cette ville jamais la même, jamais une ville connue, figurée, vécue ou vue en photos. Ton absence me fait construire des villes. Et la nuit, je m'y perds en te cherchant, en te nommant: Tilou! C'est ton surnom. Mais ton petit nom, c'était quoi? J.-P., c'est quoi J.-P.? Jean-Paul, Jean-Pierre, Jean-Philippe? Et ton nom, Batel, d'où vient-il? J.-P. Batel, 15 rue des Lices à Dijon. Nous n'avons fait que nous parler dans le couloir d'un train. C'était il y a un an. Nous ne voulions pas que les gens du compartiment écoutent ce que nous avions à nous dire. Nous nous plaisions au point de vouloir tout nous dire. Et ce fut tout de suite après le départ de Paris. Le paysage de banlieue défilait, les grands ensembles, les beaux hôpitaux, les pavillons, puis la forêt de Fontainebleau. J'ai oublié de te parler de ma famille et tu ne m'as rien dit de la tienne. Nous brûlions de nous dire tout ce qui nous plaisait. Tout ce qui nous fâchait. Et nos petites passions. Nous étions accoudés à la vitre. J'en ai encore froid aux avant-bras. Puis nous nous sommes tenus par la main et nous tremblions un peu. Je t'ai parlé de mon emploi, à Marseille. Archiviste. A la Société de géographie dans les nouveaux bâtiments de la Charité. Tu m'as dit que tu étais maçon, menuisier, plombier, et que tu allais de maison en maison pour tout refaire. « Des résidences secondaires » disais-tu, que tu quittais quand tout était terminé. Tu avais vécu en Anjou, en Bretagne, dans les Landes. En quatre à six mois, tu refaisais une maison et tu changeais de lieu, de paysages, d'habitudes. Tu parlais bien des paysages. Cela me faisait chaud au ventre. Et pendant que tu me parlais, parce que tes doigts me plaisaient, parce que j'attendais de toi un baiser, j'imaginai toute une vie ensemble. Je quittais Marseille. Je te suivais dans toutes tes maisons. J'apprenais à faire les rideaux, à nettoyer les sols, et surtout je préparais les repas. Devant cette vitre, dans le couloir du train, nous étions un couple princier saluant le monde. Tu m'appelais déjà Tonia. Et moi je trouvais que Tilou t'allait très bien. Quand tu as retroussé les manches de ta chemise, j'ai vu ce tatouage sur ton avant-bras gauche, une lune et un serpent. J'ai un petit peu moins cru en toi, alors. A cause des prisons. Le plaisir de se rencontrer est une délinquance. Je me suis demandé si tu n'étais pas le voleur de toutes ces maisons. Tu n'es pas descendu à Dijon comme prévu, mais à Chalon-sur-Saône. Tu voulais rester un peu plus longtemps avec moi. Nous avons encore beaucoup à nous dire. Et c'est seulement au dernier moment que tu m'as embrassée. Ce baiser, je l'ai encore sur mes lèvres. Rien ne peut l'effacer. Tu étais sur le quai de la gare, et sur un bout de papier tu as vite inscrit ton nom et ton adresse *J.-P. Batel, 15 rue des Lices à Dijon* en me demandant de t'écrire vite et de te donner mon adresse pour la réponse. Ce que j'ai fait dans le train. J'ai posté la première lettre en arrivant à Marseille. Et depuis, tant et tant de lettres. Et tu ne me réponds pas. J'attends. Tilou! Le plus dur c'est de tout comprendre. Je me suis fait faire un tatouage comme le tien. Presque le même. Avec tes initiales. *J.-P.* Aussi, et pour cause, l'été dernier, je portais des chemisiers à manches longues et sur la plage j'allais là où

personne n'allait. Je fais des rêves de villes vides. Hier, dans la nouvelle ville, sur le quai n° 3 de la gare déserte, il y avait des piles de bagages, les tiens et les miens. Tant de bagages accumulés. Je t'attends. Je ne peux pas croire que cette adresse soit fausse. Ou bien un jour passeras-tu enfin recueillir toutes mes lettres. Le mari de la concierge de mon immeuble avait le hoquet depuis trois jours. On en meurt, paraît-il. Ce soir, elle a appelé l'hôpital. Elle a juste eu le temps de se coiffer et de se mettre du rouge à lèvres. Ils sont partis en ambulance. Au bout de deux heures ils sont revenus. Je suis descendue pour avoir des nouvelles. Ils dînaient tranquillement. Elle s'était décoiffée et avait retiré le rouge à lèvres. En franchissant la porte de l'hôpital, le concierge a trébuché. Il est tombé par terre. Plus de hoquet. Ils sont rentrés à pied. La concierge me disait « il ne faut surtout pas rire, sinon mon mari va recommencer ». Je fais des rêves de villes vides, tes mains me plaisaient, Tilou, et j'ai le goût du baiser furtif échangé en gare de Chalon-sur-Saône. J'affirme que tu me manques. J'ai le sentiment d'exister parce que tu me manques. C'est la première fois que je parlais à quelqu'un sans faire allusion à ma famille. J'étais coupée. J'étais libre. J'aurais dû descendre à Chalon-sur-Saône. Es-tu voleur? Vole-moi! Mon adresse est au dos de l'enveloppe. Ecris. Appelle. Viens. Je t'ai trop cherché dans mes villes vides. Je ne peux plus regarder personne. C'est très agréable. C'est très amer. A vite. Cette année. Oui, cette année. Tonia. (91) 77.97.89.

Le 4. Mercredi. Chère Anne. C'était un enclos pentu, très ombragé. Le terrain était divisé en trois terrasses reliées entre elles par des escaliers, de chaque côté des murs d'enceinte. La maison surplombait. On ne la voyait même pas de la première terrasse car les arbres avaient envahi le ciel. J'avais décidé que la terrasse du bas était mon royaume. Jamais personne n'y allait. Et dans les herbes hautes j'avais créé des sentiers, un carrefour, et contre une porte condamnée, celle qu'on appelait « la porte du fond » dans un rressac de ronces et d'orties, j'avais bâti une cabane. Là, des journées entières, je régnais. J'avais sept ans. Trente ans plus tard, la terrasse du bas m'occupe toujours ainsi que le silence de la cabane quand je m'y enfermais. Je n'ai pas changé. Ne te fâche pas comme tu l'as fait ce soir en me reprochant de ne jamais t'écouter. Je ne suis toujours pas remonté. C'était une maison de vacances au bord de la Loire. J'aimais particulièrement les jours de petite pluie fine. En haut, dans la maison, ils jouaient au Monopoly ou à la canasta. Pire que tout était le Nain jaune. Leurs jeux m'effrayaient. Parce que chacun voulait gagner. Moi pas. Et ne me fais pas dire que je voulais déjà perdre. Je ne jouais pas. Je ne jouais plus. Et je ne t'écoute pas, je ne t'écoute plus quand tu me parles pour gagner, avoir raison, plaire, séduire ou me convaincre. Je n'ai pas besoin de ces paroles-là pour être conquis par toi. D'où vient ta peur de me perdre pour ami? Du désir de me perdre une fois pour toutes? Si tu me cherches, je suis au fond du jardin. C'est mon royaume. Chez moi, dans ma cabane, on ne joue pas. A sept ans, j'ai vécu cela définitivement. Le reste, après, n'est qu'une petite histoire. J'étais si nombreux quand j'étais seul. J'étais le roi. Je rendais la justice. Tout seul. Après, je me suis mis à attendre les choses de la vie. Tout est devenu compliqué. Il fallait jouer. Pour gagner. J'ai souvent perdu. Non sans satisfaction: la mémoire du petit roi de la terrasse du bas est la seule respectable. Je me perds désormais dans les comptes que j'ai à rendre à vous tous et à toi particulièrement quand tu me reproches mon air égaré. N'allons plus au cinéma ensemble. Un film est fait pour être vu seul, au milieu de gens seuls qui ne viennent que pour le film et pas pour le souci d'un voisin ou

d'une voisine. Il n'y a qu'une production, qu'une action, qu'un scénario et qu'une projection par spectateur. Dans le royaume, dans le jardin du bas, je m'étais mis à peindre. Mon oncle m'avait offert un chevalet et des cartons toilés. Je m'installais et je peignais l'ombre des arbres. Et c'était toujours le même tableau. Les mêmes verts et les mêmes gris. Je n'ai pas grandi, Annie. Je changeais le chevalet de place. Je commençais un nouveau tableau et, de touche en touche, c'était toujours le même... Ce que je t'écris ce soir n'est autre que ce que je t'ai toujours dit. Je n'ai pas grandi, Annie. Je ne le souhaite pas. Ma grand-mère disait qu'elle entendait couler la Loire. Elle était sourde. Les joueurs de Monopoly et de canasta ont des enfants, neveux et nièces. Et les jours de pluie fine, ils jouent à de nouveaux jeux, pour gagner. J'ai passé Noël dans cette maison. J'ai voulu descendre chez moi. Les ronces ont envahi toute la terrasse. Il y a encore le toit de ma cabane. Mais je ne pouvais plus approcher. C'est très bien ainsi. Je suis coupé et protégé du monde. L'enfant attend là-bas, en bas, que j'achève le grand jeu de l'autre âge. Je te remercie pour la ceinture et l'eau de toilette. Attendons le printemps pour nous revoir. Je ne veux plus te fâcher. Je me suis retiré depuis longtemps. J'avais sept ans. Depuis, j'ai fait semblant de vivre et je ne ferai pas semblant de t'aimer. Ne te fâche pas. C'est ainsi que je t'aime. Nicolas.

Jeudi 5 janvier. Cher Kantor. Choral pour flûte, clavecin et cordes. L'ensemble sera dissonant, suite d'impressions sans ligne mélodique précise. Je suis désormais incapable de donner à ce que j'écris une structure, une allure, un fini, un smoking, un habit de lumière ou un costume de clochard. Choral pour flûte, clavecin et cordes. Pas de mouvements annoncés. Pas de distribution. Pas de déguisements. Et je vous laisse la liberté de me dire que j'ai tort. Je ne vous écris même plus pour vous demander conseil. Je vous informe. Vous êtes mon professeur. Je vous dois tout ce que je sais. Et je vous dois tout ce que je découvre: la peur de la représentation, l'effroi de l'oeuvre convenue, la joie de ce qui échappe aux enseignements, la surprise de ce qui renonce aux célébrations, l'exaltation des accords qui sont une mémoire en soi, la jubilation des rythmes s'ils sont ceux d'un être dans un groupe, et le groupe, autour de cet être, danse ou s'écarte, fête ou indifférence. C'est pour chacun de nous une bien curieuse célébration qui n'a jamais lieu au bon moment. Choral pour flûte, clavecin et cordes. Vous trouverez ci-joint le début. Je l'ai copié pour vous. Ce fut pour moi l'occasion de vérifier qu'il n'y a, malgré tout ce que je prétends, pas de véritable liberté et que l'oeuvre ébauchée est encore une fois composée. Elle crée sa propre structure. Elle enferme des sons. Elle a son ordonnance. Sa source. Elle est de moi. Le créateur n'est qu'un incapable qui ne peut qu'avoir le don de son obstination. Souvent vous m'avez reproché le mélange des genres, les références, le goût pour certaines tonalités et la manière des syncopes. Je n'aime que les énigmes. Le rapport avec Elena est rude et passionné. Les enfants nous ont quittés un à un. Ils vivent leur vie. Et nous voici, Elena et moi, face à face. Par moments, je ne peux plus vivre à la maison. Je sors. J'ai dormi hier au pied d'un chêne. Et je n'ai pas eu froid. Parce que j'avais besoin d'être dehors. Nous avons passé les soirées de fin d'année à nous dire des choses cruelles et crues sur nous que nous n'avions jamais dites. La force d'Elena vient de ce qu'elle n'a pas envie de pouvoir. De l'essentiel, je verse ici au particulier. Choral pour flûte, clavecin et cordes. C'est un appel aux jours nouveaux. La lumière qui revient. Je ne suis qu'un chasseur de nuit. Je guette le crépuscule comme si j'avais le pouvoir d'en retarder l'échéance. La saison d'hiver doit oeuvrer pour nous et nous inviter à une confiance dans les jours à venir.

Parce que les jours rallongent. Voici donc, cher Kantor, le choral en cours. J'ai besoin de vous. Vous pouvez l'écouter en le lisant. Jamais le mot de partition n'aura eu plus de sens entre nous. Cette lettre va franchir des frontières, avec son message de musique et son devoir d'élève. Je vous remercie. L'année sera bonne si nous nous écoutons encore. Bonne année. Laurent.

Vendredi 6 janvier. Cher Bob. Je ne veux plus le voir. Je ne le supporte plus. Il est là. Il est venu. Deux jours. En passant. Il va faire un stage. Il me fixe du regard. Il m'observe. Il me guette. Il attend que je parle. Ce qui me coupe la parole. Il veut des gestes tendres. Il les demande. Et je me sens paralysé. Il est là. Tout est possible. Mais je n'ai pas envie de la romance et de ses actes. J'ose à peine croiser son regard. J'ai peur de le frôler. Il est amoureux. Je ne veux pas de cette histoire. Il est enrhumé. Il se mouche tout le temps. A chaque fin de phrase, s'il parle, sa voix s'évanouit. Je lui fais peur. Nous nous terrorisons. En ce moment, il dort, dans l'autre chambre. Comme un enfant puni, au pain sec et à l'eau. Je n'ose même pas décrocher mon téléphone, t'appeler, et te parler. Il entendrait et il écouterait. La seule présence de quelqu'un d'épris, chez moi, et je ne peux plus respirer. Je baisse les yeux. Assis, je me tiens le front. Alerte, il y a quelqu'un sur mon territoire. Quelqu'un qui me veut. Et je ne veux plus de lui parce que son vouloir est absolu. Il fait du bruit, avec sa bouche, en mangeant. Il parle du nez. Notre conversation est extrêmement limitée. Ne plus tomber en aventure se décide. C'est décidé. Qu'il parte. Qu'il parte vite. Je ne peux lui offrir que mon refus. Et ma répulsion. L'idée de me voir embarqué pour des sourires qui ne viennent pas du ventre, pour des mots qui ne viennent pas du coeur, pour des gestes mis en scène pour être juste à la hauteur d'une situation que je ne désire plus, tout cela me calme. Qui tire les rênes? Je piaffe. Il m'étouffe. J'étouffe. Il a laissé son sac près du bureau. Une serviette de bain sur le radiateur. Tout cela m'irrite. Je suis allergique aux langoureux. Qu'il parte. Demain. Tant mieux. Il va faire halte chez toi pendant son stage. Te voilà prévenu. D'autant plus prévenu qu'il fut un temps où je t'ai pris de pareil assaut. Et ça te faisait rire. Et par dérision tu me faisais l'amour de plus belle. Alors, je me savais encore plus perdant. Donc, il arrive chez toi. Je te laisse. Soigne son rhume. Dis-lui de fermer sa bouche en mangeant et offre-lui une chemise unie. Celle qu'il porte, et il a toujours trop chaud, il retire son pull-over, l'horreur, lui donne un air de fermier américain, chanteur de folk. Je ne peux plus vivre que seul. Alors je respire. S'il te parle de moi, fais-lui le coup du traqueur traqué. Après son départ, je ferai un encore plus grand ménage de détails. Si tu as de moins en moins de nouvelles de moi, réjouis-toi. Je rentre dans ma coquille. Je barricade. L'inventaire des heureux moments du passé suffira. J'ai juste ce qu'il faut d'air. C.

Samedi 7 janvier. Cher Charles. Je te demande de me rendre, jeudi soir, lors de notre prochaine rencontre, toutes les lettres que j'ai pu t'envoyer depuis des années, et je sais que tu les as conservées. Mon intention n'est pas de les relire, de me relire donc, mais simplement de les détruire et d'être sûre de leur destruction. En effet, je me demande si ce courrier accumulé depuis tant de temps n'est pas de nature à nous séparer alors que chaque lettre avait pour but une meilleure connaissance de nous-mêmes et le rapprochement. Ainsi va le désir. La correspondance a un effet contraire. La confiance a piégé en moi l'amie, l'amoureuse, l'attentive, la désirante. Et je n'ai pas aimé que tu te sois moqué de moi, avant-hier, lorsque je t'ai parlé de cette restitution. J'ai alors acquis

la certitude que par ces lettres tu me tenais en propriété, de plus en plus loin de toi, et qu'ainsi, sans le vouloir, ou contrairement à ma volonté, je jouais le jeu de ce que tu appelles ta liberté, c'est-à-dire l'inattaquable et inaltérable idée que tu te fais de toi. Ainsi donc, j'ai osé t'écrire toutes ces lettres au fil du temps. Je ne devrais pas compter les années. Et pourtant. De janvier 1971 à janvier 1984, cela fait du temps, de l'acharnement, de l'étourdissement. Je ne regrette rien. J'y ai cru. Je n'y crois plus. Mon attachement a bien servi ton détachement. Et la formule est mièvre. La réalité est à la fois pire et tout à fait remarquable. Tu t'es servi de moi pour t'ériger. Et chaque fois que tu chancelais, si je commençais à douter, tu disais juste ce qu'il fallait pour que je me sente reçue et complice. Pour que je continue. Nous n'avons donc fait que nous distraire de toutes les possibles aventures ordinairement vécues par les autres, sous contrat ou pas, avec famille ou sans, moi en adressant, toi en recevant. J'ai fait un rêve, la nuit dernière. J'étais assise au bord d'une rivière. Il y avait de la brume. Je ne distinguais pas l'autre rive. L'eau coulait silencieusement. Une eau transparente sur le bord, et si vite opaque, habitée d'algues qui donnaient le sens du courant et cachaient le lit profond. Ce n'était ni une rivière de ma connaissance ni un lieu de mes souvenirs. C'était simplement une rivière dont je ne voyais pas l'autre rive et dont je ne distinguais pas le fond. Je savais que j'étais en train de rêver. Et j'ignorais ce qui avait pu me conduire là. Il faisait un froid duveteux et plaisant. Le froid qui picote, au fil de la lame, mais pas d'entaille. C'était un paysage sans danger de blessure. Alors, j'ai vu passer une barque, bien au milieu de la rivière, lentement, vide, rames aux flancs, une barque, seulement une barque, sans personne dedans. Une barque abandonnée au courant. Elle a disparu dans la brume. Je me suis réveillée. J'ai ouvert la fenêtre de ma chambre comme chaque matin. J'ai poussé les volets. Il y avait la même brume sur la ville. Et j'ai pensé à toi. A toutes ces enveloppes. A tous ces timbres. A toute cette encre. A ce besoin de t'écrire entre chacune de nos rencontres, pour avancer et avancer encore, m'approcher, t'approcher, réduire cette distance dont on pense qu'elle empêche la connaissance. Et je me suis dit que cette lettre serait la dernière. Jeudi tu me rendras toutes les autres. Ton armure. Et après jeudi, ce sera une autre histoire. Avec toi. Ou sans toi. Cela n'a vraiment plus aucune importance. Rends-moi l'imperméable que je t'ai offert. L'imperméable et les lettres. Rends-moi à moi-même et demeure en toi. Je te remercie, sans ironie, pour toutes ces années d'ahurissement. Je te revois, un été, en balade, donnant un coup de pied dans une fourmilière. J'aurais dû me méfier. Mais on ne se méfie qu'après. Je t'embrasse tendrement. Du bord de la rivière d'un rêve. N'oublie pas les lettres. Toutes. Qui ramait dans cette barque? Rends-moi tout le plaisir que m'a procuré l'échec de ma tentative. Rends-moi aussi, si tu le peux, l'idée que les autres se faisaient de nous deux. Patricia.

Dimanche 8 janvier. Cher Patrick. Te voici donc chercheur de failles. Au pouvoir. Avec un poste. Des crédits. Des fonctions. Des choix. Tu as le sang aux joues. Ta cravate bien mise. Une allure de juge en civil. Les têtes vont tomber. Tu as attendu trop longtemps cette nomination. Je n'ai jamais entendu autant de personnes dire autant de nous et, chez toi, pour cette fête, faire le grand tri de l'administration. Tel que je te connais, tu garderas les pires autour de toi et tu les tiendras comme des chiens de garde. Je t'ai connu mordant pour d'autres qui t'avaient ainsi dominé. La soirée fut éclatante. La revanche de tes années anonymes. Sans doute ont-ils pensé, au Ministère, que tant de gris dans ta vie jusqu'ici t'inspirerait le grand nettoyage dont ils ont

besoin et qu'ils ne veulent pas faire eux-mêmes. Tu viens d'accepter de prendre un risque que le plaisir des premiers entretiens en vue du remaniement de ton équipe rendra, un temps, fort agréable, mais un temps seulement. Très très vite, et tu le sais déjà, les mêmes reviendront autour de toi. Ce sont des caméléons. Tu me l'as dit quand nous étions étudiants, cela nous faisait rire; la seule manière de connaître la couleur d'un caméléon est de le poser sur un autre caméléon. Les failles tu les trouveras chez les doux qui dans la majorité des cas sont ceux qui doutent. Il a suffi d'une fête chez toi, célébration de cette nomination, pour que la liste soit établie à ton insu. Ce sont toujours les mêmes noms qui circulent et les mêmes marchands qui fabriquent nos cravates. Et le problème se pose de savoir ce que tu vas faire d'autre avec ta nouvelle équipe. Vous allez trier, faire des organigrammes rédiger des projets, partager les responsabilités. Six mois d'émulation. Puis il y aura les cocktails de printemps. Nos épouses auront des robes légères et parleront des vacances des enfants. Mais, dès la rentrée, vous ne réglerez plus que les affaires courantes. J'appelle cela les menus plaisirs des fonctionnaires. Nous n'avons que l'ambition de nos fauteuils et le souci de nos flatteries. Chaque fois que je te revois, j'ai l'impression de perdre un ami. Le régime des faveurs continue. Les services rendus. La mutualité de notre sombre caste. Et puisque tu m'as proposé de devenir ton adjoint, tu comprendras à ce moment avancé de ma lettre que je ne vois plus que nos cravates, que nos mains moites. Nous ne rions que pour masquer l'inquiétude de l'absurdité de nos rôles. Nous ne servons à rien mais nous sommes là. Avec des grades. Des niveaux. Des codes. Tu vas renvoyer Thibault, Campenaux, Combret, Carrignac, Destrelon, Musy, entre autres, et tu vas les remplacer par les mêmes, autres noms, autres cravates. Je n'ai pas aimé cette fête chez toi. Chacun dénonçait. Je refuse donc le poste que tu me proposes. Je te remercie d'avoir pensé à moi. Les avantages fiscaux et les avantages en nature ne justifient pas que je renonce à ce que tu appelles ma « fougue de tête ». Je pense à ces barres de guimauve, dans les fêtes foraines, flanquées sur une tringle, petit à petit elles tombent comme une morve vers le bas. Le forain alors les remet en haut de la tringle<sup>3</sup>. Et tout recommence. Ça brasse la pâte. C'est ce que l'on vient de faire avec toi. C'est à cela que je pense pour l'exploit de nos fonctions. Masse brassée, difforme. Juste un peu de souplesse. J'étais écoeuré en vous quittant. J'ai fumé quelques cigarettes, dans ma voiture, en bas de chez toi. Je voulais voir certains de tes invités quittant l'immeuble l'air triomphant. Certains commençaient à dire du mal de toi. Tu le sais. C'est ce que tu as choisi. C'est donc non. Mon beau salaud, tu fais partie de la racaille des chercheurs de failles. Je t'en offre une, avec cette lettre. Avec la bonne humeur de ton ami Daniel.

Lundi 9. Chère Catherine. Cette lettre que tu trouveras à ton retour de voyage. qu'elle t'accueille. Qu'elle te dise l'heureuse continuité. Il fait très froid. Les brumes sont belles. Le soleil paraît chaque jour. Il dissipe et se penche pour voir où nous en sommes sur nos routes et dans nos immeubles. Il fait miroiter le lac et les cygnes sont toujours là. J'ai achevé l'inventaire du magasin. Les premiers vêtements de printemps sont arrivés. Ils sont très doux de coloris. Nous allons devoir décider pour les prix et l'étiquetage. J'ai fait 27 292 F la première semaine, 32 750 F la deuxième et 53 300 F la semaine dernière, dont le manteau blanc à 3 900 F. C'est madame Eckart qui l'a acheté, sans l'accord de son mari, mais le chèque est encaissé. L'agent de la compagnie

---

<sup>3</sup> Pour une illustration, voir le film de Jacques Tati, *Les Vacances de M. Hulot* (1953).

d'assurances est passé. Nous allons devoir faire installer un système d'alarme dans l'arrière-boutique. Le Pierrot Gourmand a été cambriolé ainsi que la quincaillerie Hurtz et la boutique Indigo. Rien d'important. Mais cela a créé un climat et nous nous sommes un peu parlé entre commerçants. Chez moi, j'ai profité des fêtes pour faire le grand tri. Je sais désormais ce qu'il y a dans chaque tiroir, dans chaque placard et dans chaque armoire. Tout est rangé. J'ai jeté des livres, des photos, des objets, des revues. Je me suis séparée avec plaisir de tout ce que je ne regardais plus et de tout ce que je ne touchais plus. Tout est parti dans des cartons pour agrumes récupérés dans l'arrière-boutique de l'épicerie Flosheim. J'ai fait une bonne vingtaine de fois l'aller et retour à la décharge municipale qui désormais se trouve bien au-delà du pont d'Adour, à l'entrée des gorges d'Anzun. Je t'écris donc d'un appartement qui a désormais un air décidé. Tu seras surprise. C'est un autre appartement. Je m'y sens mieux et différente. Je ne me suis pas fait faire de teinture. Dans une semaine je me ferai couper les cheveux très court et ils auront leur châtain naturel. Il se passe que je ne veux plus mentir sur mon âge, sur mon confort, sur mes petites histoires. Ton voyage m'a fait du bien. Merci. J'ai voyagé ici en faisant ces rangements et en renonçant à tant de pacotilles. Surtout, je ne supporte plus la réticence chez les autres. Je n'ai pas revu Carla, Horst, Monique, Grégoire et Lucien. S'ils ne sont pas vraiment heureux quand nous nous rencontrons, tant pis pour eux, tant mieux pour moi. salut les amis. Les petits sourires ironiques, les soupirs rentrés, les yeux levés au ciel dans mon dos, c'est fini. Je ne suis ni plus moche ni plus bête qu'une autre. Ni mieux. Pas pire. Je suis. Le magasin marche bien. Chez moi, j'ai repris de l'appétit. Et hier, dimanche, j'ai même fait le tour du lac sur le vaporetto. J'avais oublié la joie de l'embarcadère, les oiseaux auxquels on envoie des morceaux de pain, et qui les attrapent au vol, le vendeur de jus de pomme. et les chemises blanches des touristes. J'ai même rencontré quelqu'un. Un Italien. Marié. Trois enfants. Seul. Sa famille est là-bas. Il m'a raconté son pays. Bref, j'ai voyagé, moi aussi. Nous avons pris le thé à l'auberge Hausdorff. Il cherche du travail. J'ai payé l'addition. Je le revois mercredi soir. Il connaît un restaurant au bord du lac. J'avais gardé les journaux pour que tu saches ce qui s'est passé ici en ton absence, mais je les ai jetés avec le dernier carton. Toutes ces nouvelles horribles, de partout, ne sont pas vraiment nécessaires. Tu as fait un beau voyage. Tout s'est très bien passé ici. Jamais deux clientes en même temps. Mais la réticence, c'est fini. Je m'aime comme je suis. On doit m'aimer telle quelle. J'ai mis à part, sur ton bureau, deux avis de paquets recommandés. Tu peux faire la grasse matinée demain matin. Le retour en avion a dû être éprouvant. Je te guetterai au seuil du magasin. Je t'imagine splendide. A vrai dire, j'aime tout dans la vie, mais il faut trouver le bon moment et ils se font rares. A demain. Lydie.

Mardi 10 janvier. Cher Philippe. Combien de vraies lettres reçois-tu? Des vraies, écrites à l'encre et à l'âme? Et tu me reproches, en riant, de ne t'écrire que par lâcheté et par incapacité de te dire ce que j'ai à te dire quand nous nous rencontrons et surtout de répondre immédiatement aux questions que tu me poses, quand tu m'en poses. Ce qui compte c'est la continuité, l'unité secrète du nous. Dimanche, j'ai fait un grand tour à bicyclette. Je suis allé à Villeneuve et je suis rentré par la route des crêtes. Le paysage était infini. Je le découvre si beau, à chaque fois si neuf, que je me sens interdit de séjour ailleurs. Près d'une cabane, au bord de la route, il y avait un homme d'aspect rude. Un homme de là-haut. Un gardien des forêts. Il m'a fait signe de m'arrêter, « pour

parler un peu » m'a-t-il dit, « je vous ai vu souvent passer. Vous n'allez pas vite comme certains. Venez. Je vais vous montrer mes amis ». J'ai posé ma bicyclette dans un fossé et j'ai suivi l'homme jusqu'à un promontoire, beau décor de pins accrochés aux rochers et ravins de terres rouges. L'homme m'a fait signe de m'asseoir à l'écart, de ne rien dire et de ne pas bouger. Alors, face au ciel, et le soleil déjà tombait, il se mit à appeler les oiseaux. Un appel de temps en temps, seulement. L'homme était très appliqué à la qualité des sons produits par sa bouche. J'ai cru d'abord à l'imposteur, au fou des bois. J'ai même pensé qu'ils étaient deux et que c'était un truc pour voler ma bicyclette. Mais les oiseaux sont venus. D'arbre en arbre, puis en groupe, au-dessus de sa tête. Ils tournoyaient. Des pinsons, des mésanges, des guêpiers, et ceux-là à bec crochu et à plumes rousses que nous appelons les favettes. L'homme alors a levé les bras en croix et les oiseaux sont venus se poser sur sa tête, sur ses épaules, dans les paumes de ses mains. L'homme continuait à leur parler. La scène dura de longues minutes. Le soleil se couchait cette fois. Et quand il ne leur parla plus les oiseaux s'envolèrent et, des arbres voisins, l'observèrent. Il faisait presque nuit. L'homme se retourna et me fit signe de le suivre jusqu'à sa cabane. Là il me fit boire de l'eau et manger un bout de pain. « Vous reviendrez nous voir? » me demanda-t-il. J'ai rendez-vous avec lui dimanche prochain. Il m'a demandé de lui apporter des allumettes et un livre de mon choix. Je suis rentré dans la nuit. Je me sentais regardé par tous les oiseaux de la forêt. Cher Philippe, je ne t'écris pas par lâcheté. Nous avons seulement oublié l'acte d'écrire. Je te donne cette histoire. Elle est. Elle est vraie. Et c'est une lettre écrite à l'encre et à l'âme. Qu'est-ce qui se passe dans le monde? L'homme aux oiseaux est ma réponse. Toi, tu ne réponds jamais. Tout soudain a pris la couleur de l'obsession. Je ne peux plus m'éviter qu'en t'écrivant. Par lâcheté? Le crois-tu vraiment? Je te salue vieux frère. Homme de la ville. David.

Mercredi 11 janvier. Chère Odile. Un petit message que je te remettrai à la gare. Tu n'aimes pas les départs. Moi non plus. L'adieu a ceci d'inévitable qu'on le croit définitif. Les promesses de se revoir ne suffisent pas. Nous serons émus, l'un et l'autre, au point de fredonner à *l'aise Blaise, cool Raoul, relax Max*, cette chanson idiote qui nous fait toujours rire quand nous avons peur de pleurer. Tout est dit. Tout a été dit, Il m'arrive aussi de penser que nous nous sommes tout dit. Et quotidiennement. Trop est dit. Alors à *l'aise Blaise, cool Raoul, relax Max*, tu prends le train, je vais rester sur le quai. Seulement après tu liras cette lettre. Nous avons raison d'avoir peur quand nous nous quittons. Ces séjours, deux fois l'an, ensemble, nous protègent du monde. Dans ce jardin que nous débroussaillons ensemble et où nous faisons de grands feux de ronces et de bois morts, nous appelons au juste retour des êtres, à cet accord simple avec un lieu. Elaguer les arbres est un bienfait. Il faut couper les branches basses. Nous devons grandir. Un peu de curiosité vers le haut, un plongeon dans le ciel. Et lorsque tu nettoies le ruisseau, de nouveau l'eau coule au vu et les jeunes arbres, dégagés de leurs lianes, parlent entre eux d'un printemps d'exploits. Ne sois pas triste. Ce n'est pas un adieu. Tu regagnes Hambourg. Tu vas en voir des usines et des gares grises. Je regagne Paris. Je vais m'y tenir un temps. Parce qu'il y a foule. L'hiver, je meurs. Chaque hiver, je me dis que c'est le dernier. Alors à *l'aise Blaise, cool Raoul, relax Max, tranquille Emile*, il faudra bien que nous nous retrouvions dans le jardin, au temps des fleurs, des feuilles et de beaux matins pour partir en balade. Tout a été dit. Tout est dit. Trop est dit. Mais, au prix de nos retrouvailles, nous avons encore tant à nous dire de ce qui a échappé



aux lèvres, aux esprits et à l'encre des autres. Nous nous retrouverons à la fin du printemps. Nous préparerons des repas pour les amis du voisinage. Cette vie reprendra ses droits. Bon voyage. Jacques.

Jeudi 12 janvier. Cher Louis. Aucun regret à avoir. La conférence fut passionnante et inutile. Ah, les années 80 et leurs maîtres à penser! Notre héros était au meilleur de sa forme, parfait pour affirmer que nous avons atteint en toutes choses le degré zéro, idéal pour suggérer que l'optimisme avait cessé d'être béat, subtil pour annoncer que le pessimisme avait renoncé au tragique fringant pour constater que les avant-gardes de toutes sortes s'étaient tues, élégant pour dire que même les statues avaient fini par mourir, malin pour avancer que la tradition était redevenue un lieu de passage obligé. Quel orateur! Quel homme! L'auditoire, fervent, était abasourdi. Nous n'étions plus que des néo-conservateurs, de l'écume, des participes passés. Nous, Pas lui. Lui était en scène et nous étions venus pour l'écouter. Et tu as failli venir. Ainsi donc, chacun de nous se construit une éthique personnelle, sorte de bricolage au jour le jour de devoirs et de droits, de règles et d'interdits, sans lequel nous finirions par sombrer dans la désespérance de nous-mêmes. Nous. Pas lui. Lui est demandé, attendu, écouté, célébré. Ses paroles ne peuvent pas être mises en doute. Et il ne doute plus de lui-même. Il est un prince. Un président. Un meneur. Il ne pensait plus. Il affirmait. Tout ce qu'il disait était bien fondé, pertinent, mais la manière n'est désormais plus crédible: il sait qu'il a le pouvoir de nous déplacer. Mais sait-il que je ne me déplacerai plus pour le voir et l'écouter? Au terme d'une heure de conférence, il nous a autorisés à lui poser des questions. Ce fut l'habituel silence gêné. Puis une jeune fille a levé la main. « Je crois pour ma part » a-t-elle dit « que vous avez répondu à toutes les questions que j'aurais pu vous poser. » Il a souri. Elle a précisé « et je suis bien déçue ». Sur ce, elle a quitté la salle. Plusieurs personnes se sont levées (dont moi) et finalement tout le monde est sorti. Dans le hall et dans la rue, j'ai échangé de nombreux sourires sereins et pleins avec des gens que je ne connaissais même pas. Ça, c'est bon signe. Le meilleur signe de la soirée. Le temps est venu de ne plus célébrer les éternels dénonciateurs. J'attends ta réaction. Et je te salue. Partage mes bonnes pensées avec Mona et les enfants. Raymond.

Vendredi 13 janvier. Cher Simon. Il est tard. Marie dort. Je t'écris de la pièce à vivre. La lumière est en veilleuse. Je me suis échappé de la chambre. J'écoute les bruits de la rue. Il faut que j'arrête de faire les projets d'une autre vie, toujours autre que celle que je vis. Je fais trop de promesses que je ne tiens pas. Marie dort. Elle n'est pas heureuse avec moi. Elle le cache. Je sais qu'elle t'a parlé chez maman, dimanche dernier. Je ne sais plus si c'est ma folie ou celle du temps présent. Je ne sais plus où j'en suis et ce n'est pas grave. Ce serait grave si j'étais incapable de me poser la question. Les récompenses comme les épreuves viennent toujours à contretemps. Elles contrarient. Marie dort. Qu'est-ce que Marie t'a dit? Je ne fais pas une enquête. Je voudrais seulement, tant, être celui qu'elle a choisi. Le dernier des misanthropes a encore besoin qu'on sache qu'il a rejeté tout le monde. Bref, il attend qu'on sonne à la porte. Comme autrui nous manque! Tu vas penser que je divague. Mais dans la chambre des frères, notre chambre d'enfants, qu'avons-nous fait d'autre? Nous apprenions les hasards et, pour nous parler, il fallait que l'un ou l'autre allume sa lumière de chevet. Nous avons besoin de voir nos visages. Pour cette lettre, il me manque ton regard. Je ne peux que

t'imaginer. Marie me comble et sa patience me hante. Nous vivons très bien et très mal ensemble. Je ne vivrai jamais avec quelqu'un. Marie dort. Qu'est-ce que Marie t'a dit? Je sais qu'elle t'a parlé. Je sais également que je suis sorti avec maman, pour qu'elle puisse te parler. Je sais enfin que je veux tout savoir et que ce bonheur m'exaspère. Dites-moi que vous vous aimez. Dis-moi que tu l'aimes. Et je te répondrai que j'aime déjà le malheur de votre amour. Elle s'est trompée de frère. Je sais que tu l'as revue, hier, à l'heure du déjeuner, au bar *Le Galia* près de son travail. Je vous surveille. En fait je veille à mon histoire. Et si tu lui montres cette lettre, éteins vite la lumière de ta lampe de chevet. Je préfère te parler dans le noir. C'est plus sûr. Ton frère, David.

Samedi 14 janvier. Cher Alain. Lecture du journal du jour. Turquie: l'amnistie reste taboue. U.R.S.S. : les pirates de l'air géorgiens étaient des fils de riches. Italie: on a volé le prépuce du Christ. Bourse: le dieu Dollar fait ce qui lui plaît. Social: dernier round pour l'assurance-chômage. Conflits: présence musclée des Etats-Unis en Amérique centrale. J'attends de te revoir et de te parler. Je compte les jours à rebours. Je sais que nous avons beaucoup à nous dire. En amis. En copains. En confidents. Mais la surprise de l'audition ne doit pas être définie par anticipation. Une fillette blanche, aux pieds nus, dix-sept ans, 39 kilos, a pulvérisé vendredi dernier le record du monde du 5 000 mètres de plus de 7 secondes, devant 40 000 spectateurs. Des Blancs. En Afrique du Sud. Son record ne sera pas homologué parce que l'Afrique du Sud n'est pas reconnue par la Fédération internationale d'athlétisme à cause de sa politique d'apartheid. Hier, j'ai rencontré un jeune Tunisien. Vingt ans. Il m'a dit que j'avais mauvaise mine. Il m'a demandé si j'avais bu. Je lui ai dit que non. Il a voulu savoir si je me droguais. Je lui ai dit que non. Il avait l'air étonné. Je ne bois pas, je ne me drogue pas. La fatigue est la seule santé qui me reste. Je ne dors pas assez. Je lis trop le monde et je vis trop ma vie. Le garçon s'appelle Kamel. Il est arrivé en France à l'âge de quatre ans. Il est au chômage. Il fait du sport. Il m'a dit très exactement « si tu ne bois pas, si tu ne te drogues pas, tu vas me raconter que tu abordes la folie ». J'ai souri. Il a murmuré « alors toi aussi tu vas me raconter ça ». J'ai répondu « oui ». Il m'a embrassé sur le front et il m'a laissé seul devant le comptoir du bar où nous venions de nous rencontrer. Ce matin, j'ai accompagné le vieil Ulf à l'enterrement de son jeune ami Billy. Billy a tout de même vécu vingt-quatre ans avec lui. Quel âge a Ulf? Il est arrivé de Norvège en 1937. Quel âge avait-il en 1937? Et Ulf ne peint plus depuis qu'il a rencontré Billy. L'ange. Le beau blond. Le beau baigneur. Personne n'a réclamé le corps de Billy. J'ai accompagné Ulf au cimetière. Dans le taxi, il m'a dit à propos de Billy « après tout, c'est fini, je ne l'entendrai plus faire du bruit en mangeant ». Ou a-t-il dit « des bruits de bouche en mangeant »? J'ai d'abord cru à une méchanceté du vieux. Puis, comme nous observions un silence, je me suis dit qu' Ulf venait de me dire l'amour tel qu'il est. Surtout plus comme on le rêve ou comme on le croit. Lecture du journal du jour. L'événement: Alain et Bernard se retrouveront pour une semaine le 27 janvier à 17 h 50, train 7309 en provenance de Paris, quai n° 4. Et il faut emprunter le passage souterrain pour la sortie. Et tu devrais te méfier de ma provenance. J'ai plein de chiffres dans la tête. Je ne crois plus en moi. C'est vraiment l'hiver dans mon coeur. Il n'y a pas de quoi en faire une lettre. Et pourtant. Je chasse la peur. J'aborde la folie. J'ai besoin de te parler de vive voix. Une fillette aux pieds nus foule la piste cendrée. Elle va pulvériser le record du monde du 5 000 mètres. Je t'embrasse. Bernard.

Dimanche 15 janvier. Cher Martin. Il dit vouloir te quitter parce qu'il est redevenu méchant. Il dit qu'il veut reprendre sa liberté. Il dit qu'il veut te tuer. Il dit qu'il a failli te pousser sous une rame de métro, l'autre jour. Il se met alors à sangloter. Je pense que tout allait trop bien, entre vous deux, et qu'il ne le supporte pas. Il dit qu'il ne fait plus rien depuis qu'il vit avec toi. Je pense que son problème de ne rien faire n'a rien à voir avec vous deux et que, même lorsqu'il a cru beaucoup faire auparavant, il ne faisait rien en son nom propre, il ne faisait rien vraiment, il jouait avec l'idée de « faire ». Il a dit plusieurs fois que je le mettais à la porte, le terrible « tu peux » ou « tu veux me mettre à la porte », alors que je l'écoutais et qu'il était venu pour représenter un drame qui lui manque et qu'il crée. Il dit qu'il va revenir vers toi et tout régler au scalpel. Il se tenait assis, les coudes sur les genoux, la tête penchée. J'avais du mal à croiser son regard. Il avait peur de pleurer et il n'était pas touchant. J'ai toujours pensé que, lorsqu'il se posait dans la vie de quelqu'un, il ne laissait que des cendres, partait et recommençait avec un autre. C'est un oiseau de malheur. J'ai eu peur quand il a tout quitté pour vivre avec toi. J'ai tu ma peur eu égard au bonheur qui était le vôtre et que vous annonciez comme définitif. Il a donc investi ton territoire. Non sans te créer des problèmes, et tu en as eu ces dernières années, mais tu affirmais si clairement qu'il n'était pas responsable de ces problèmes-là. Parce que tu crois à ce que tu vis. Or il ne croit qu'à ce qu'il brise. La passion n'est pour lui qu'un entraînement à ces violentes ruptures dont il a le besoin, le secret, et qu'il dit aussi définitives que l'amour quand il embarque dans la vie de quelqu'un. Je crois qu'il t'aime autant que tu l'aimes, mais, pour lui, ce n'est pas égal. Il lui faut le fiel et ce qu'il appelle la méchanceté. Il veut que ça se termine mal. Il fait partie de ces assassins manqués qui poignent sans poignard. En cela, lointainement, il me touche. Car j'ai un souvenir, dans la jalousie. Je fus moi-même investi. J'ai subi cet instinct meurtrier. Je fuyais l'aimé pour ne pas tuer. Et dans les films, je ne voyais plus que des meurtres que j'aurais voulu accomplir. Et à l'Opéra, trois fois, dans *Carmen* le geste final de Don José et son *Je t'aime encore, je t'aime. je t'adore*. De ma place de spectateur, je donnais le coup de poignard. C'était il y a treize ans. Le jeune homme est parti avec ma jeunesse. Et la jeunesse n'était que le pouvoir d'aimer pour le strict plaisir et le passage. Sentiments passagers. Il y eut cette passion. Et je ne me suis jamais relevé. L'amoureux rampe en moi. Je ne supporte même plus les amoureux de moi. Mais revenons à lui. Ton lui. Je l'ai reçu. Je l'ai écouté. Je lui ai parlé. Mais il ne pensait qu'au scalpel et à sa méchanceté retrouvée. C'est l'acte des cendres. Au téléphone, j'ai voulu te prévenir mais tu veux t'en tenir à ta passion et à ton vertige. Tu as fait de moi un fouineur de malheur que je ne suis pas. Ce serait pourtant simple de poser la seconde parenthèse et de se dire que ce fut un bon temps. Limité. Sans définition. Pas définitif dans sa liaison et encore moins définitif dans sa rupture. Tu n'as pas voulu ou pu m'écouter. J'ai encore une fois perdu deux amis, ou au moins un, toi, en écoutant l'autre, lui, préparer le terrain pour l'ultime fantasia et cette succession d'actes obscènes qui accompagne la rupture quand on se quitte. Il ne faut jamais ouvrir la porte à quelqu'un qui veut briser une passion. Je croyais ma porte blindée. Elle ne le sera jamais assez. Je t'ai connu si brinquebalé par les traînances d'un adieu que je frémis à l'idée de ce qu'il ne t'a pas dit encore et de ce qu'il m'a demandé de ne pas te répéter. Victime tu te plais. Deux n'existe pas. Et je souffre peut-être plus que vous deux à pouvoir te le dire. C'est ça : gardez votre histoire pour vous. Ne cherchez pas des spectateurs. J'étais simplement inquiet pour toi. C'est ton histoire. Tu la revendiques. Tu

étais presque comique au téléphone. Et moi grotesque, finalement. Adieu ami. Un adieu pas définitif. Mais nous ne nous reverrons jamais comme avant. Erik.

Lundi 16 janvier. Cher Jean-Paul. Je crois qu'il vaut mieux que nous ne nous parlions plus quand nous nous rencontrons. Quand je m'adresse à toi tu crois que je me fâche. Et cela te fait sourire. Tu jubiles. Alors que j'essaie simplement de te dire que tu n'as aucun pouvoir et que tu te fixes à l'idée d'en détenir un. Cela ne sert à rien. Tu pouffes, grand pantin hilare. Mes confidences, et je t'en fis, tu les as toujours reçues de manière rigolarde. Ton sourire se festonne. Tu as la lèvre molle des lécheurs de bottes. Tu t'es bâti un petit univers dont tu es le maître absolu et absurde. Chaque fois qu'il t'a été donné de te réjouir, avec moi, d'un pas en avant dans ma vie, d'une réussite, d'un succès, tu as toujours été systématiquement le moqueur, le cracheur et le vilain réunis. Pour toi, donc, la célébration est suspecte. Par toi et tous ceux de ta trempe, la fête ne se peut plus, traquenards obligatoires et tracasseries automatiques. Et, chaque fois que je te croise, j'oublie que tu as du creux à la place du coeur. D'ailleurs en te quittant je t'ai donné un coup de poing dans le buste, côté gauche, et ça n'a pas fait *tac* mais *toc*, ou plutôt *tooc*. Il y avait déjà de l'écho. Humour en pure perte. Je te saluerai mais ne te parlerai plus. En te quittant, j'ai pris le métro. Deux guitaristes jouaient pour se faire un peu d'argent. Il y avait un groupe d'enfants dans la rame et leur maîtresse d'école. Les gosses étaient heureux. C'était en principe leur musique, bing, bang bang, boum. Le chanteur a fait la quête. L'autre guitariste continuait à donner le rythme. Puis ils ont joué un dernier morceau, et à la station Château-d'Eau ils sont descendus comme des déserteurs, avec leurs instruments. Le chanteur a gueulé « et encore bravo à tous les amateurs de troisième guerre mondiale. C'est pour cette année ». Les portes se sont refermées. Stupéfaction chez les vieux voyageurs. Un gosse de sept ans a dit à une petite fille sa voisine en lui prenant la main « comment peut-il savoir? » Ça, c'était après notre rencontre. C'était beaucoup. Tu peux faire la fine bouche. Tu ne peux désormais compter sur moi que pour te saluer de loin. Je prendrai des airs triomphants pour bien te rappeler que je ne veux plus te parler. Jo.

Mardi 17 janvier. Le 15 713<sup>e</sup> jour de sa vie. C'est un navire dans la nuit. Il est dans la soute. Passager clandestin. Aucun contact radio. Aucun contact. Où allons-nous tous? Il n'entend que le bruit de la mer contre les parois du navire, et le silence de la nuit, en lui. Quelle destination? En fait, ce soir, il n'y a rien. Il ne lui reste que l'habitude de vivre. Il lui faut une phrase, un mot, pour retrouver, pour se retrouver. Il est sec. Il est vide. Il est rien. Il est. Il. Il attend. Il attend en sachant que sa profonde exigence, son profond désir est d'attendre, d'attendre, attendre. Au fond, la qualité d'une vie, n'est-ce pas l'attente de la mort? Attendre. Salutations non distinguables. Lettre anonyme. Lui.

Mercredi 18 janvier. Amis et proches. Ceci est mon testament, mon textamentir, mon textamant, mon textaimant, mon textaimanté, textuellement, je mens et c'est une vérité. Amis et victimes, bourreaux et compagnons, jeteurs de sorts, survivants, nostalgiques et juges: ceci est mon testament, le texte qui ne ment plus, or je mens encore. Un jour, j'atteindrai le point de non-retour. Je soussigné Lapierre, François, Marie, Etienne, fils de Lapierre Jean et de Bouquet Elise, marbrier de profession, spécialiste en cheminées et en pierres tombales, déclare prendre ici des dispositions concernant la suite des événements de ma vie, lesquelles seront déposées chez maîtres Bernard Coffre et

Robert Sucre, 20 place du Marché, qui en assureront le respect et l'impossible exécution. Je nomme légataire universel l'enfant en moi qui ne sait pas encore le métier et les manières d'homme, les rivalités et les calculs, l'opinion des autres. Je nomme légataire universel l'enfant qui dort en moi alors que je trouve de moins en moins le sommeil. Je le veille. Je le quitte. Je ne récupère plus. Je lui lègue tout ce que j'ai, c'est-à-dire tout ce que je n'ai jamais obtenu. Et vous, gens et juges de mon temps, je n'étais pas mieux que vous mais vous étiez pires que moi: l'enfant en moi était particulièrement intact et solitaire. Il ne s'est inquiété que de l'amour de ses parents, leur amour, entre eux, deux, au point de ne jamais pouvoir en vivre un, un seul, lui. Il a vécu l'agonie de ses parents qui a entraîné l'agonie du grand qu'il était devenu entre-temps, moi, Lapierre, François, Marie, Etienne. Et les cours d'appel déboutent le monde entier de son action contre le monde entier. Les cours, pour les appels, estiment toujours que les griefs formulés dans les manifestes n'outrepassent pas les limites de la libre critique. Le tour est joué. Tous les plaideurs sont déboutés de leurs appels. Le mal d'être est soigné, pilules ou canapé. Même le désespoir a été limité, cantonné, campé. Un jour, j'atteindrai le point de non-retour. Le dernier jour d'un dernier printemps. Alors maîtres Coffre et Sucre ouvriront cette lettre. Ils liront « Ceci est mon testament, mon textamentir, mon textamant, mon textaimant, mon textaimanté, textuellement, je mens et c'est une vérité ». Je suis passé. Je passe. Je ne dors plus. Je porte un enfant qui rit le jour et dort la nuit. Je porte l'enfant que je fus qui gobe tout, se soucie et continue. Je nomme légataire universel de l'ensemble de mes biens mobiliers et immobiliers, titres et comptes, y compris les carrières de pierre de Sainte-Foy, de Lavacourt, de Moisson, de Chérence, de la Grand-Rue, de La Louvière et du Gallas, l'enfant qui a été arrêté en moi par un monde blanc qui n'ose plus que le déboutage, le déboutement, la déboutaillerie, le non-lieu en toutes choses de la vie et de l'esprit. Je nomme légataire universel l'enfant qui croyait encore qu'on pouvait encore plonger dans le ciel et cueillir des fruits sur l'arbre. Cet enfant-là me survivra. C'est mon amant. Ceci est mon testament. Tout pour lui. Seulement fait à Villeforte le mercredi 18 janvier, en mon âme et tant de conscience que l'enfant risque de s'éveiller. Le bruit de la plume sur ce papier l'inquiéterait-il?

Jeudi après-midi. Mon cher Luc. Merci de m'avoir envoyé le texte de cet article. J'aurais regretté de l'avoir « laissé passer » et, en même temps, il me semble atone, relativement à ce que Kerstner prononce d'habitude. Une petite piste, un sentier plutôt, et je cite *Ce que nous cherchons dans le passé. ce sont des repères expérimentaux. des situations similaires où se télescopent des fins et des recommencements.* Ça, c'est déjà plus opératoire qu'un mémoire, qu'un relevé de nos manies de souvenance. Il y a un premier indice intéressant, c'est qu'à nous retourner vers ce qui est passé nous insistons. Là où ça insiste, il y a une souffrance. Je souffre de si bien comprendre le passé, qui ne s'exténue pas pour autant que je le presse de questions, que je l'éclaire de lumières transversales, circulaires, que je le développe, que je le travaille comme une pellicule photographique. La jouissance que me procure ce travail n'est pas seulement d'ordre esthétique. Il y a tant de « passés » qui surgissent à la fois et qui se « télescopent » que mon désir est terrible (presque une certitude d'alchimiste) d'y assister à ma naissance, d'y surprendre l'énigme de ma présence, aujourd'hui. Le passé, ça « laisse à désirer ». Qu'est-ce qui laisse à désirer du moment que le temps est un produit? Le présent est aboli, et ses effets de silence. Le souffle est rendu rare et cher! Cependant nous avons de l'actuel, en veux-tu en voilà, pour la boursoufflette.

L'avenir, ça ne risque pas d'advenir tant que je suis prise au jeu de la pose, figée dans la pose de « sujet historique ». L'avenir, ça ne cause pas. Ou alors, il est question de mon absence et de cela seulement. Pour avoir mangé le blé en herbe, pour en avoir mangé au-delà de ma faim, il me semble avoir avalé quelque chose de l'avenir. Et puis, à force de sciences et d'intelligences, j'ai épuisé jusqu'au sens des baisers que les amants se donneront dans cent ans. Pour ne pas m'endeuiller, j'anticipe, à anticiper je me fane. J'abolis la distance qui me sépare de ce lieu ingouvernable d'où je suis dès aujourd'hui absente, et là je regarde par le trou de la serrure. Et ça, y-a-bon, c'est déjà du passé. Bonsoir mon ami, je t'embrasse. Louise. P.S. As-tu déjà joué à la « pose »? C'est un jeu mortel, quand tu penses que c'est celui ou celle qui bouge qui perd.

Vendredi 20. Cher toi. Ami. Message bien reçu. Contente que tu ailles bien et que tu continues. Moi aussi, tu vois. Ça s'appelle « faire le piquet de rédaction », on surveille les télex jusqu'à la fin des émissions, prête à bondir à l'antenne si jamais Reagan faisait assassiner le pape sur l'instigation d'Andropov. Dormez en paix, amis de la nuit, les nouvelles sont simplement, banalement, ordinairement tristes et je peux me consacrer à mes correspondants privés à l'étranger, à mon envoyé très spécial. Toi. Je relisais hier soir ce texte de Cingria que tu aimes. Il parle de l'odeur des marais, une odeur qu'il qualifie de robuste, je crois, mais il use peut-être d'un adjectif plus savoureux. Et selon ta formule. m'appropriant l'histoire, je m'en suis servie comme d'un tremplin pour sauter vers une émotion, un souvenir que ce texte a fait renaître. La sensation, le désir: j'aimerais changer de maison afin de pouvoir, justement, humer l'odeur du fleuve. De chez moi, je sens le lac mais le Rhône a une autre odeur. C'est à cause de mon grand-père. Mon grand-père Henri qui était un ami de Cingria, qui avait une grosse moustache et qui était, ironie typiquement helvétique, capitaine de bateau à vapeur sur le lac. Une fonction qui ne l'occupait que l'été - l'hiver, il se consacrait aux expertises de meubles anciens -, mais toute l'année il la passait en uniforme. Boutons dorés et galons sur la casquette. Il habitait dans l'île, quelques pâtés de maisons entre deux bras du Rhône, au coeur de Genève. Mais une île au milieu d'une ville, c'est souvent un lieu privilégié. Et celle-là est enfermée dans les deux bras du Rhône, un bras tumultueux qui s'échappe en cascasant du barrage des « forces motrices » et un bras calme glissant doucement, comme un sirop, hors du lac. De son appartement, au sixième étage, on pouvait voir les deux Rhône, le vif et le calme. A genoux devant la fenêtre, toujours du côté calme, je guettais son retour. La silhouette bleue, la casquette, la moustache. Il me semble que je sens encore les rainures du coffre sous mes genoux. Aussitôt qu'il me voyait, et c'était autant un jeu grave qu'un rituel gai, il levait les bras et il me faisait signe de sauter. De sauter par la fenêtre. Dans ses bras qu'il tendait vers moi. J'avais quatre ans, six ans, je ne sais plus. Faire semblant de mourir d'amour en riant, jouer au suicide amoureux, faire le saut de l'ange en sautant dans les bras du grand-père adoré, c'est une émotion qui a peut-être marqué toute ma vie. En tout cas son souvenir est très présent et l'image du capitaine Henri est associée à l'odeur du Rhône. Une odeur « robuste » précisément, que je cherche. J'aimerais me réveiller en la humant. Et ce souhait va peut-être pouvoir se réaliser: on me propose de louer un appartement sur la berge. Petit et la place des livres sera exiguë. Mais il y aura l'odeur. Tu comprends n'est-ce pas? Et toi? Paris te tombe sur la tête? Et tous ces scandales qui accusent le délabrement du discours politique français. Ou l'expliquent. La surenchère de l'invective, de l'injure, l'escalade des mots qui n'articulent jamais que l'apparence, la surface des

choses en se gardant bien de mordre dans une autre réalité. C'est sans doute ce vertige-là qui t'a saisi à l'écriture des lettres, la capacité qui t'est offerte de te glisser dans des foules de peaux et de tisser ta trame entre elles. Tu écris, tu avances ? Je pars pour l'Espagne le 27, dans une semaine donc. Il y aura du soleil et du silence. Je t'embrasse. C.

Samedi 21. Cher Jean-Jacques. L'idée d'une guerre civile, en ce moment, en France, n'est pas nouvelle. Elle a fait son petit tour de piste et elle a régalié quelques commentateurs. Or l'idée qu'il ne s'agit plus seulement d'une idée mais d'une réalité risque, un jour ou l'autre, de nous prendre en flagrant délit de piètrerie. Les pitres, eux, reviennent. Et combien de temps faudra-t-il feindre d'ignorer qu'ils sont les éclaireurs des délateurs et des revanchards, les pires étant ceux qui ont pris tous les partis, n'en prennent plus aucun et se postent en éternels observateurs? Le temps des cordialités de bon aloi est révolu. La seule hérésie chassée est celle qui rend compte des compétences et des mécanismes financiers. Celui-ci dit « vous êtes un anticommuniste viscéral ». Celui-là répond « vous êtes un anticommuniste carcéral ». Un troisième s'approche et pointe du doigt pour avoir raison « ces chasses aux sorcières dont nous vous avons accusé par tactique, alors que vous ne les avez pas faites, nous les ferons, nous, quand nous reprendrons le pouvoir. Nous préparons le terrain ». Et les observateurs sont là. Les éternels observateurs de l'éternelle opposition. Toujours à l'écart. Toujours souverains. Toujours contre. Ils ne sont pas de l'opposition qui s'annonce comme telle. Elle est trop affichée et bavarde pour eux. Et eux se taisent, savants. Ils savent tout de tout. Ils ont tout vécu et répondent à toutes les devinettes de l'histoire. S'ils parlaient, disent-ils, leur pensée serait « récupérée par la droite en quête de programmes, d'idées et de discours ». Voici donc, Jean-Jacques, la lettre de porte ouverte enfoncée. Je ne sais plus vers qui me tourner. L'insolente mauvaise humeur et l'efficace mauvaise foi des politiciens, quand ils sont hantés par l'idée de plaire et le désir de convaincre, me ramènent au discours automatiquement éjecté du rêveur et du solitaire au sentier. Il y a quelque chose de bancal dans la répétition du scénario politique. Il est sans enjeu. Les personnages principaux, tétanisés, vitrifiés, statufiés, sont les plus immobiles de l'histoire en cours de conte, les plus coagulés à leur image et finalement les moins intéressants. Ils ne font jamais avancer la petite histoire de l'Histoire: la fiction. réduits aux automatismes de leur charge, ô leur charge, leur pesant fardeau ! ils ne bougent pas. Soucieux de la bonne tenue de leur apparence, ils ne bougent plus. A l'avant-scène des jours, je ne vois plus que des pantins. Je finis par penser qu'eux-mêmes n'ont pas d'histoire. Et je reviens à moi-même inquiet de savoir s'il m'en reste une. Qui possède les clés de la fiction et qui la fait rebondir? Je voudrais tant redevenir moi-même et me moquer de tout cela avec éclat et brio. Je te salue, ami. Le personnage secondaire te salue bien. Un pas en arrière et tu n'auras plus aucune nouvelle de lui. Y.

Dimanche 22. Monsieur le Député. Il y a deux catégories de personnes dans notre village. D'une part les chasseurs de sangliers. Les « d'origine ». Les « qui saluent tout le monde mais ne fréquentent personne ». Ils ne se fréquentent même pas entre eux. C'est la loi. Depuis des générations. Ils ne sont pas propriétaires ou, s'ils le sont, ne se considèrent pas comme tels. Leur territoire est celui de la commune. Ils ne chassent que le gros et le sauvage. Et d'autre part les chasseurs de lapins. Ceux-là ont des villas

entourées de grillages et plusieurs fusils qu'ils fourbissent à longueur d'année, exposés, dans l'entrée, chez eux, au-dessus du téléphone. Car ils ont le téléphone. Pour appeler la gendarmerie. Ou les amis. Les amis qui viennent d'ailleurs afin de chasser le lapin avec eux. Ce sont les « qui ne saluent personne mais savent tout de tout le monde ». Les chiens des chasseurs de sangliers n'entrent jamais dans les maisons de leurs maîtres. Ce sont des chiens qui vivent une vie de chien, dans une remise, à l'écart. Les chiens des chasseurs de lapins, eux, vivent comme leurs maîtres et aboient derrière les grillages. Traditionnellement, les chasseurs de sangliers font la majorité, élisent le maire et le député. Ils vous ont élu. Mais les chasseurs de lapins, petits propriétaires qui se considèrent comme tels, sont atteints d'une étrange rage, la rage des grillages de leurs villas. Attention, ils aboient. Et se multiplient. Les chasseurs de sangliers, eux, sont en voie de disparition. En ce qui me concerne, je ne chasse pas et je n'ai pas de chiens. Mais mon père chassait le sanglier et je n'ai pas vraiment d'amis parmi les chasseurs de lapins. Sachez donc, puisque votre visite est annoncée, que les chasseurs de sangliers sont déçus et que les chasseurs de lapins voudraient bien pouvoir vous tirer dessus. Vous vous êtes fait si rare depuis que vous êtes élu. Vous n'êtes jamais revenu. Sur le terrain. Alors, ne souriez pas trop à la réunion publique. Sentiments confiants. Un électeur et citoyen de Saint-Brémond-les-Forges. V.S. Victor Salvetti.

Lundi 23 janvier. Chère Colette. Ah, les promesses et les projets que l'on se fait secrètement, dans les bras de quelqu'un que l'on vient à peine de rencontrer, que l'on trouve beau, qui vous trouve belle, qui vous dévore et que l'on dévore. Alors tout est propre et bien, le reste, tout le reste, tout ce qui s'est passé avant, plus rien n'a d'importance et on se dit mille choses éternelles et définitives, on fait des projets, bref, on fait l'amour, on se vautre et c'est une éternité. C'est lui qui m'a adressé la parole. C'était en fin d'après-midi, samedi. Je n'avais rien décidé pour la soirée. C'est lui qui m'a parlé en premier. Il m'a doublée et abordée sur le trottoir. Je rentrais chez moi. Il m'a dit « je me souviens de vous ». Je ne l'ai pas cru. J'ai fait semblant de le croire. Il avait une barbe de deux jours et l'air désemparé. Un beau regard, jeune et fiévreux. Mais je ne vais pas te donner tous les détails, une éternité pour chaque détail, sinon je n'achèverai jamais cette lettre. J'ai seulement besoin de te dire l'essentiel puisque nous sommes amies. Hier, tu t'inquiétais au téléphone « mais qu'est-ce qui s'est passé? Ta voix est différente ». Voici. Il est passé, et ces passages-là ne se disent pas, ils s'écrivent. On les couche sur le papier. On les adresse à une alliée, surtout pas une confidente, ou pis encore une complice. Il s'est passé qu'il m'a parlé, qu'il est venu chez moi sans même que je le lui demande. Il m'a suivie, nous parlions, mais de quoi parlions-nous en chemin? et nous avons pris un thé. J'ai fait couler un bain. Nous avons fait l'amour une première fois, très vite. La baignoire a débordé parce que l'eau coulait trop fort et le trop-plein n'est pas adapté. Nous avons épongé. Nous nous sommes baignés. C'est très inconfortable à deux. La baignoire a encore débordé. Il a fallu de nouveau éponger. Ensuite nous avons pris une seconde fois le temps de l'amour, de l'amour qui passe, un certain temps, parce que nous nous sentions très bien, l'un et l'autre, ensemble, même s'il ne me regardait pas. Ce n'était pas la lumière de la chambre, c'était toute sa vie qui le hantait. Mais tout se passait très bien et tout en moi arrêtait, décréait, assurait que c'était lui, rien que lui, que ça valait le coup d'avoir vécu tout ce que j'avais vécu jusqu'à lui et que, désormais, il n'y aurait plus que lui. Voilà ce que je voulais t'écrire. Vers 9 heures du soir, il m'a demandé s'il pouvait donner un coup de téléphone. « Allô,



Catherine, je rentrerai un peu en retard. Oui, j'arrive. Dans trois quarts d'heure. » Ce fut très bon, après, pendant quelques minutes. Etonnant. Nous nous quittions déjà. Nous n'en demandions pas plus. Nous nous sommes quittés sans promesse de nous revoir. Et sans aucune tristesse. Nous avons pris, de la rencontre, le plus bref et sans doute le meilleur. Après, on recopie. On simule. On se voit tel qu'on est et l'autre se sent regardé seulement pour ce qu'il est. Il s'appelle Louis. C'est tout ce que je sais. Et c'est très bien ainsi. Après son départ, j'ai refait le lit. J'ai aéré la chambre. J'ai fait la petite vaisselle. J'avais oublié Mina. Elle n'a pas voulu manger. Dans sa panier, tournée vers le mur, assise, tête baissée, fixant ses pattes de devant, elle pétrissait la laine de mon vieux pull qui lui sert de couche. Elle ronronnait. Elle fait toujours ça, avant de se coucher, mais peu de temps. Or, là, j'allais, je venais, je remettais de l'ordre partout, et elle se dandinait, obstinément tournée vers le mur. Ça m'a agacée. J'ai voulu la forcer à se coucher en rond. Elle m'a regardée. Et je ne sais pas pourquoi je lui ai dit « arrête de chercher ta mère, elle est morte ». On ne dit pas une chose comme ça à une chatte. Ou alors, on sait très bien pourquoi. Je suis allée au cinéma. Seule. J'ai trouvé le film très beau parce que je venais de vivre quelque chose de bien avec un parfait début et une parfaite fin. Je crois que le film n'était pas très bon mais les personnages secondaires étaient vivants. Et je suis rentrée, seule. Mina ne m'attendait pas derrière la porte, comme d'habitude. Elle se frotte toujours à moi. Elle me demande à manger. J'ai allumé. Elle avait vomi, tout le long du couloir. Elle se cachait derrière la baignoire. J'ai nettoyé. Je l'ai caressée. Hier dimanche, je l'ai conduite chez le vétérinaire de garde. Il lui a fait une piqûre. Ce matin, elle allait mieux. Je suis allée au bureau. La vie a repris son cours. Il s'appelait Louis. C'était samedi. De 16 heures à 21 h 30. En fait, il ne m'a regardée que lorsqu'il m'a demandé s'il pouvait donner un coup de téléphone. Il vit avec Catherine. Qui est Catherine? Comment ça se passe avec Catherine? Mais l'important c'est que, pendant quelques heures, tout fut parfait et définitif entre nous. Nous étions faits l'un pour l'autre. Et ce n'était vraiment pas la peine d'en vivre plus. Voilà pour la différence de ma voix. je t'embrasse. A bientôt. Anne et Mina.

Mardi 24. Chère Clo. J'ai perdu un peu de ce bel humour et de cette bonne humeur qui permettent de prendre des distances. Les satisfactions sont rares. Et, après tout, tant mieux. Je vis dans le temps. Même si je suis trop inquiet par les haines, les dénigrements, les ragots, les manoeuvres, les ambitions, les rejets sans aucun enjeu, les manières revanchardes. Mais de quelle revanche s'agit-il? Et je m'agite encore. N'avons-nous pas assez, ici, dans ce pays, vécu hors de la guerre du monde et de son basculement pour ne pas oser nous y frotter un peu? Qui débarrassera la table? Le banquet est fini. Plus besoin d'inventer des desserts, pousse-café et alcool de poire. Ça rote, ça pète, ça cause encore. La palabre nous tient. Le lustre va nous tomber sur la tête. Qu'attendons-nous de fatal pour nous interroger un peu, vraiment? Et l'interrogation commence par soi, chacun à sa marge et dans ce qui lui reste de territoire. Chère Clo. J'aime que tu n'aies jamais accepté de quitter ta province. J'aime que tu aies choisi l'exploit d'y être encore quelqu'un, fixée à la tâche des jours et au plaisir des repas quand tu réunis chez toi des amis. J'ai totalement perdu ce si bel humour qui permet de prendre la distance et de ne plus se raconter en faisant semblant d'oublier les autres, toutes les autres histoires, d'ici et de partout. La beauté c'est le début d'une terreur. Nous avons vécu trop de temps sans y croire. Les bouteilles sont vides. Les assiettes sont sales. Les convives ont jeté leurs serviettes par terre. Ils ont

défait les bouquets et sali la nappe. Chère Clo. Je vais quitter cette ville et mes fonctions. J'ai croisé ce soir, dans cette ville, quelqu'un qui a craché à mes pieds en faisant une belle grimace. Adieu. Je rêve. Je suis pris au piège. Chère Clo. Ton neveu Léo est prisonnier de la belle Parisienne au corps lassé. La terreur commence chaque fois que cette ville se refait une beauté, chaque fois que je veux la quitter et que je la trouve belle, pour une brume, un nuage gris au-dessus des toits, un trottoir mouillé ou un rayon de soleil sur la chaussée d'un boulevard. Alors je me dis que je suis nombreux et que dans la foule il se trouvera bien quelqu'un pour ne pas mentir un instant avec moi, ne serait-ce qu'un instant. Celui d'un regard, d'un sourire, d'une hésitation. J'ai rêvé que j'étais une gare, avec uniquement des trains au départ. Je suis un peu fatigué. Je fais des rêves impossibles. Les trains du rêve ne partaient jamais. J'avais de la fièvre. C'est pour quand cet amour heureux, que je n'ai pas vécu? C'est pour quand ne plus s'inquiéter de l'autre et de sa venue? J'ai rêvé que j'étais de la cendre et que l'on me jetait au vent. J'ai rêvé que je rencontrais quelqu'un qui ne mentait pas. Le rêve était beau. Il n'a pas duré longtemps. Voici donc une de ces lettres que je t'écris et que je ne t'envoie jamais. Tu m'as dit de t'en envoyer au moins une, un jour. La voici. Je t'embrasse. Léo.

Mercredi 25. Chère Sylvie. Donc je veux te revoir. Même si tu ne le veux pas. Il le faut. Chaque fois que je vois un beau film un film qui parle, un film qui me dit les choses telles qu'elles sont et la vie telle qu'elle est. Je pense à toi. Ça m'exalte. Je suis toqué. Je me dis que jamais je n'aurais dû te dire ce que je t'ai dit quand nous nous sommes revus la dernière fois. En septembre. Le 22. Sale jour. Et chaque fois que je vois un mauvais film, un film qui cache trop, qui truque ou qui fait le beau, bref qui ne dit rien de rien mais qui fait comme si, je pense encore plus à toi. Tu m'exaltes. Et je me dis que tu n'aurais jamais dû me dire ce que tu m'as dit quand nous nous sommes revus la dernière fois. En septembre. Le 22. On s'est quittés comme des vieux du genre « Gueules cassées », « La roue tourne », « On a tout vécu et c'est toujours la même histoire ». Je crains. Craignos. A dix-sept ans, c'est un peu tôt. Donc je veux te revoir. Même si tu ne le veux pas. Il le faut. J'ai recopier la ligne du haut. La première ligne. C'est une chanson. C'est pas une lettre. Ecoute-moi. Si je pense à toi tout le temps, c'est que tu penses à moi tout le temps. On recommence tout. On repart. On fait comme si. Plus la peine de s'éviter. Rien que pour ça, ça vaut la peine. Nous n'avions à nous reprocher que le fait que nous nous plaisions, profondément, l'un et l'autre, toi et moi. Je sais, c'est con, mais si c'est toi et moi, c'est toujours ça de pris. Chaque fois que je rencontre une fille, c'est pas à elle que je parle, c'est à toi. C'est pas elle que j'embrasse, c'est toi. Je n'ai même pas essayé de t'oublier. Le 22 septembre, ce n'est même pas la peine de savoir qui a dit le premier. Nous avons ce jour-là commencé par la fin, la toute fin, quand les gens n'ont plus la capacité d'oser. Dans l'amour, il y a de l'instinct. Il n'y a même peut-être que ça. Donc Je veux te revoir. Même si tu ne le veux pas. Il le faut. Tant pis pour tes parents. Tant pis pour les miens. Ils ne veulent avoir que des satisfactions avec toi, avec moi, avec nous. Mais les satisfactions ne sont que les bonheurs des mensonges. Je te veux. Tu me veux. Tu viendras. Même table. Au Balto vendredi à 19 heures. Présence obligatoire. Je porterai le blouson du 22. Et le polo que tu as déchiré avec tes dents. J'ai interdit à ma mère de le raccommoier. Et, pour qu'elle ne le fasse pas, Je le porte sale depuis des mois. Et ce n'est pas sale. C'est de la peau. De la peau de polo mordu. Et quand j'écoute *Black Tigers* ou *I am not you* c'est comme si Je t'avais dans mes bras, le

grand voyage en montgolfières. Deux montgolfières. A la dérive. Dans le ciel. Le ciel c'est toujours mieux que ce qu'on voit. Donc je veux te revoir. Même si tu ne le veux pas. Il le faut. La case départ. Je te siffle, tu es ma chienne. Tu me siffles, je suis ton chien. Nous irons au cinéma ensemble, et si dans le film ils ne disent pas ce que nous n'osons pas nous dire, alors on se fera rembourser ou bien on crèvera l'écran. Et on se le dira pour de vrai, enfin. C'est gratuit. Et ça permettra de voir passer le temps. Or, Je te préviens, ça risque de durer longtemps. Tu étais belle le 22, furieuse. Tu me regardais si fort. Alors? Tu as fait ton tour de piste. J'ai fait le mien. Faut envisager de ne pas avoir peur de nous plaire et de faire à l'envi sans imaginer mieux. Comme les vieux. Et les vieux ça commence à tous ceux qui ont un jour de plus que nous. Donc je veux te revoir. Surtout si tu ne le veux pas. Tu le veux alors encore plus. Nous n'aurons rien à nous raconter mais que des choses à vivre. Même pas des promesses. Des rendez-vous, tout le temps des rendez-vous. Nous ferons le grand voyage de nous deux. Les portes claqueront chez toi. Les portes claqueront chez moi. Mais nous dévalerons les escaliers pour nous retrouver. Et tant pis pour les gifles des parents qui nous aiment. On met les voiles, ensemble, vendredi, 19 heures, au Balto. J'arriverai décoiffé. Toi aussi. Eric.

Jeudi 26. Chère Mounette. Tu peux dire au père que je ne rentrerai pas de sitôt. Paris me plaît. j'ai rencontré quelqu'un. Elle s'appelle Francine. Elle est un peu plus vieille mais ça ne se sait pas. Et surtout ça se passe très bien entre nous. Souviens-toi. Il était une fois un jeune homme de vingt-cinq ans. C'était il y a longtemps, si longtemps qu'on ne peut même plus dire quand. Les hommes mouraient tous à cet âge-là. L'un d'entre eux, Kyo, alla voir le dieu des dieux et lui demanda pourquoi la tortue, l'éléphant, le perroquet ou la baleine vivaient plus longtemps que lui et de quel droit. Le dieu des dieux lui répondit d'aller voir les animaux et de leur demander des années en plus, au nom des hommes. Alors seulement il accepterait de prolonger sa vie. Kyo rendit donc visite aux animaux. Et seuls trois d'entre eux donnèrent des années de plus à vivre pour l'homme. Le premier à accepter fut le singe qui fit cadeau de treize ans. Puis le cheval donna vingt ans. Et le chien, qui pourtant avait la vie courte, donna trois ans. Et le dieu des dieux annonça que l'homme vivrait désormais en moyenne jusqu'à soixante et un ans. Kyo vécut heureux. On ne parle jamais de lui. Pourtant, souviens-toi Mounette, le père nous a raconté cette histoire. La mère disait que c'était faux et qu'il allait nous rendre fous. J'ai fait le singe jusqu'à ce jour. Maintenant je piaffe, ce sont mes années du cheval. Francine travaille dans une papeterie. Elle va me trouver du travail aux entrepôts. Les années du chien, c'est pour plus tard. Quand je serai sûr de Francine, tu viendras nous voir. Nous irons au bal un samedi soir. Il y en a un très bien à la périphérie, avec toutes les musiques et bien du monde pour les rencontres. Je porte des chemises blanches. J'ai la même taille que le précédent de Francine. Je lui ai montré une photo de toi. Elle m'a dit que tu avais de belles fossettes. Ce que j'ai toujours pensé. Ne donne pas mon adresse au père. Si tu vas au cimetière, tu peux dire à la mère que je suis monté à Paris et que c'était ça ou mourir à vingt-cinq ans. Elle entendra. Elle écoutait derrière les portes. Elle entendait ce qui se disait derrière les murs. Je te donne ma mobylette. N'oublie pas de mettre le casque. Range mes affaires. Je viendrai les reprendre un jour. Je t'embrasse. Ça y est! Paulo.

Vendredi 27 janvier. Cher Tom. Tu m'as donné le goût du réel. De la réalité. Pour ce qu'elle touche et non pour ce qu'elle illustre. Quand je te rendais visite rue du Mont-Cenis, j'étais avide, pressé de te revoir. Je me jetais contre toi. C'était peut-être l'été. Avant toi je demandais qu'on m'aime et qu'on me considère. Je voulais que les autres m'illustrent. Je vivais une vie illustrée. Je la figurais. Je n'étais pas dans le réel. La réalité. Je croyais vivre ma vie. Je n'en vivais qu'une représentation, dans un décor imaginaire, stylé. Mon histoire était déjà racontée. C'était trop simple. Tu m'as appris à casser les styles. Tu ne m'aimais pas. Tu ne me considérais pas. Tu me fascinait. Et tu ne pouvais pas te passer de moi. Je savais que tu m'attendais rue du Mont-Cenis à chaque fois. Nos rencontres étaient brutales. Tu me cognais la tête sur le mur, au-dessus de ton lit. Je croyais à chaque fois que tu voulais me tuer. Je le sais maintenant: tu ne voulais pas que je te regarde autrement que dans le réel. Il y avait de l'austérité et de la fureur dans tes gestes. Tu ne me laissais pas parler. Et tu disais, dans le vide, des choses qui n'avaient rien à voir avec nous. Enfant, ainsi, je lançais des pierres dans le ciel, pour rien. Je n'avais pour cible que les désirs cachés dans les lumières et dans les vents. J'aimais quand nous restions agenouillés, face à face, tes mains sur mes genoux, mes mains sur tes genoux. Puis un jour je t'ai dit que je t'aimais et tu n'as plus voulu me revoir. Hier, au bar, je ne t'ai pas reconnu. Juché sur ce tabouret, les coudes sur le comptoir, cigarette aux lèvres, tu avais tellement bu que si je t'avais touché tu serais tombé. Adios Tom. Tu m'as laissé le réel. La réalité. Je n'ai plus jamais pu jouer aucun jeu après. Et, quand rien ne va plus, je me cogne la tête contre le mur, au-dessus de mon lit. Je ne t'ai pas salué hier soir, mais je sais que tu m'as vu. Je pense que deux ce n'est pas une chose à comprendre. C'est une affaire instinctive. Nous avons eu de l'instinct rue du Mont-Cenis. C'était il y a quatorze ans. Et je ne t'ai revu qu'hier. Je glisserai cette lettre sous ta porte. Tu m'as cassé. Merci. Qu'aurions-nous pu faire d'ordinaire? Une copie de notre réalité alors qu'il s'agissait de nous toucher au coeur de ce que nous étions et non de nous illustrer dans une aventure, avec suite, sans suite, avec fin. Tu bois? Rive-toi aux bars! Moi, depuis la rue du Mont-Cenis, tes crachats me manquent. Je te salue vieil ivrogne. La réalité est insupportable. Mais elle est. Et je te la dois. Merci. Julien.

Samedi 28 janvier. Chère Beps. Dans le métro. C'était une grosse dame. Genre la cinquantaine à permanente récente, foulard à fleurs, manteau à col de fourrure synthétique, assise sur un strapontin et demi, elle débordait, jupe coquette, genoux écartés. En fait elle se tenait genou contre genou mais elle ne pouvait pas faire plus rapproché. Les jambes étaient dans des bas couleur chair. Manteau ouvert. Forte poitrine sanglée, moulée dans un pull rouge vif avec cardigan en poil de chameau. C'était une dadame en seconde classe, avec un sac noir, à fermoir doré, sur les genoux. Comme un pont au-dessus d'un précipice et tout au fond deux trottins en vernis à semelles adhésives. Je l'avais observée pour sa manière de baisser les deux strapontins en même temps. Elle était montée à la station Filles-du-Calvaire. A République, elle avait repris sa respiration. Elle mit le foulard dans son sac. A Saint-Martin un Noir plus noir que noir, grand, maigre, élégant, monta. Toutes les places assises étaient prises. Les bonnes places des banquettes et tous les strapontins, sauf un demi, le demi de la dame. Le Noir plus noir que noir, poliment, indiqua qu'il allait prendre place. La dame fit la moue, tira un peu sur son manteau. Et le Noir plus noir que noir posa une fesse en tournant légèrement le dos pour plus de stabilité. Entre Saint-

Martin et Strasbourg-Saint-Denis, la dame se mit à soupirer. Entre Strasbourg-Saint-Denis et Bonne-Nouvelle, elle commença à renifler comme une mauvaise odeur en essayant, autour d'elle, de croiser des regards complices. Nous faisons semblant de ne rien remarquer. Le Noir plus noir que noir, immobile, parfait se tenait de manière irréprochable. Entre Bonne-Nouvelle et Montmartre, la dame renifla de plus en plus fort, inspirant puis expirant en faisant des bruits de bouche. Elle donnait l'alerte. Elle voulait le clan. Nous attendions le drame. Entre Montmartre et Richelieu-Drouot, la dame reprit son foulard et le porta à son nez, l'air dégoûté. Le fermoir fit un bruit sec. A Opéra, le Noir plus noir que noir se leva. La dame poussa un soupir de satisfaction et, sans même s'en rendre compte alors que le métro s'arrêtait à la station, lui cria « vous puez! Vivement qu'on vous renvoie dans votre pays ». Le Noir plus noir que noir ouvrit la portière. Sa main droite était à hauteur du visage de la dadame. Il lui répondit, en imitant les Blancs quand ils imitent les Noirs, « oui, vivement qu'on me renvoie parce que, dans mon pays, les grosses dames comme vous on les mange! » Il a souri. Quelles dents! Et, dans la rame nous avons éclaté de rire de bon coeur. Entre Opéra et Madeleine, la dame s'est mise à pleurer. A Madeleine elle est descendue. Elle ne savait plus où elle allait. Je l'ai un peu aimée à ce moment-là: elle ne savait plus. Voilà ce que je retiens de Paris et de nos jours. Des histoires de métro. L'important c'est de savoir qu'au bout du tunnel il y a une sortie. L'important c'est une seule petite histoire avec coins et recoins et si possible un peu de sympathie et de ferveur. Liviano est parti. Une affaire de douze jours. Je me sentais si bien avec lui mais ce n'était plus rien. Il me demandait déjà « à quoi penses-tu? » et je lui répondais « à quoi penses-tu, toi? » Je suis allé à la réunion des anciens de l'école. Poulet-petits pois au restaurant du bowling à l'entrée du bois. J'étais le délégué culturel quand nous faisons nos études, chargé de l'animation. Alors, comme nous ne nous étions pas revus depuis dix ans, j'ai proposé que chacun se lève, tour à tour, et dise ce qu'il avait fait, mariage: boulot, enfants, voyages Ce fut triste. Flanqués de leurs épouses. Ils sont devenus leurs parents. La classe moyenne. L'un d'entre eux dit, parmi les premiers, « et demain je vais défiler pour l'école libre ». Alors tous les autres ont dit « demain, j'irai défiler pour l'école libre ». Il y a dix ans, pour qui défilions-nous? J'étais le dernier en bout de table. Quand ce fut mon tour Je me suis levé, je les ai regardés, j'ai dit « moi je suis resté le même. Je m'en vais ». Et je suis sorti à quatre pattes, entre les tables, pinçant l'une, recevant un coup de l'autre. Ils ont cru d'abord a un gag. J'allais me relever, dire autre chose. Mais non. Je me sentais si bien, à leurs pieds, rampant, foutant le camp. Je suis allé jusqu'au bout. Je suis sorti sans me retourné. Voilà, ma Beps, ma Bepsy, ma petite fatale, quelle fut la fièvre de ce samedi soir. Je ne suis pas mécontent. Je vais broser mon pantalon avant d'aller me coucher. J'ai rêvé la nuit dernière que je rejoignais Liviano dans un pays de l'Est. Je lui apportais beaucoup d'argent. Tout ce qu'il aime. J'avais cousu les liasses de billets dans les doublures de la veste et du pantalon. J'étais caparaçonné de fric pour le revoir. Je prenais un métro qui allait à Budapest, à Prague ou a Varsovie. Mais sur la banquette, à côté de moi, un très jeune homme venait. de me sourire. Les voyages des rêves n'ont pas de prix. Ce soir, je veux reprendre tous les départs. Et lundi mon travail. En arrivant au bureau, je raconterai l'histoire de la grosse dame et du Noir plus noir que noir. Il faut toujours commencer la semaine en riant. Nous n'avons plus qu'à tuer le temps. Ta vieille corde de violon prête à craquer te salue bien. Ne maudis surtout. pas l'archet pour la réponse. Je te donne tout ça, en vrac. Tu aimes le désordre des autres. Jeannot.

Dimanche 29 janvier. Mon beau. Je vois la mer de mon balcon, du linge bleu suspendu à l'horizon. Un beau séjour. Je ne parle pas la langue. C'est en anglais qu'on m'a expliqué comment fonctionne le système d'ouverture des stores. L'hôtel est à l'écart. Je me tiens au bord, en marge, pas très loin, observant mais spectatrice, passant sans toucher, notant sans intervenir, respectueuse mais distante. Ta lettre est arrivée hier soir seulement. Il y avait des gouttes de pluie sur l'enveloppe, des résidus de flocons de neige, mais c'était tout chaud à l'intérieur. J'aime de plus en plus ce jeu des échanges de lettres. Je constate, à le pratiquer, que je m'épanche avec toi plus et mieux (?) qu'avec aucun de mes amis. Qu'une relation nouvelle naît, non seulement entre toi et moi mais entre moi et moi. L'expression d'une zone endormie, anesthésiée qui se réveille, une chambre condamnée dont on a retrouvé la clé. Privilégiées, nos relations. Voilà ce que j'essayais de te dire à voix haute, hier, avant d'aller en balade dans cette ville blanche, rigoureuse, sévère derrière ses grillages baroques. Curiosité à l'usage des touristes: le plus petit musée du monde que j'ai visité pour toi. Et voilà ce que j'y ai vu: une bataille navale avec 37 avions et 12 bateaux peints sur une tête d'épingle, la Sainte Cène copiée d'après Léonard de Vinci sur un grain de riz, Churchill merveilleusement sculpté sur une craie de tableau noir, le Notre Père écrit sur les bords d'un timbre, des puces disséquées et vêtues, une formidable peinture représentant Lincoln sur une aiguille de pin, le Christ de Dali reproduit sur une punaise et, ajoute le catalogue, des centaines d'oeuvres d'art qui constituent un souvenir inoubliable. Tu vois, je t'écris. Je reste ici jusqu'au 9 février. Tu m'écris. Tu m'envoies un mot. Tu me dis comment tu vas. Tu me confirmes que tu vas bien. Affection. Fidélité. Je t'embrasse. K.

Lundi 30. Cher Alain. Cette nuit j'ai rêvé de ta mère. Comme si je l'avais rencontrée. Elle était en compagnie d'une dame que je connaissais dans mon enfance. On était autour d'une petite table ronde, quelque part, dehors. Ta mère était très aimable, me tenait la main, me tendait la joue pour que je l'embrasse. Elle répétait ton prénom et elle souhaitait ma promesse de rester près de toi. C'est vrai. C'est un rêve. Une belle rencontre, précise dans ma mémoire et chaque mot présent. Ne m'en veux pas. C'est elle qui m'a demandé de m'asseoir près d'elle, et puis c'est une autre réalité. Antonia.

Mardi 31 janvier. Mon cher Yann. je viens de rentrer. Il fait très froid dehors. Nous avons bu de la verveine chaude dans la cuisine, Christophe, Vincent et moi. Nous avons mangé de la fougasse aux anchois et de la confiture d'oranges que je viens de recevoir en cadeau. Ta lettre est bonne. Tu as entendu, l'oncle Jean parle de la beauté comme de la première teneur que l'on puisse supporter. Je voudrais bien citer avec fidélité. Et puis ce mot, ce maître mot qui se dit à mi-voix, chez lui, autour de lui, « peut-être », et qui revient comme un secret. Pendant les dernières vacances, j'avais découvert que Christophe ne possédait pas l'usage du mot « peut-être ». Lorsque nous lui répondons « peut-être », il ne le supporte pas. C'est trop pour lui, on dirait. Il nous renvoie toujours à un « moi, je suis sûr » ou à « moi, je sais que oui », plus rarement « moi, je sais que non ». Ça, il y faut des forces considérables pour le prononcer. J'avais donc commencé, au fil des journées, depuis Noël, à faire en sorte que Christophe s'empare de « peut-être », veuille bien le mettre dans sa bouche, pour un jour vivre avec. Et que, dès lors, ça prenne un sens. Et c'est vrai. Nous pouvons supporter l'incertain. C'est moins terrible que la beauté. « Peut-être » est un personnage, il recoud les manteaux, déchirures, il éteint la lampe, il ne peut promettre la fièvre, il ramasse les miettes, il ne se trouble pas,

il ne se dépense pas en vaines paroles. Il a le rôle du suivant auprès de nous, affolés de solitude. J'espère que cela te donne confiance en ce que tu vis en ce moment. Il me semble que c'est tout à fait ce que tu cherches, tout à fait là où tu loges l'espérance. Si je comprends bien, « peut-être » est un mot de passe à qui veut vivre et créer. Je t'embrasse. Odette

Mercredi 1<sup>er</sup> février. 6 h 30. Rome. Via Babuino. Cher Marc. Nous venons d'avoir cette longue et étonnante conversation au téléphone. Malentendu. Rien n'a vraiment avancé. Sinon que j'ai compris le sens de l'amitié, et qu'en amitié comme en passion le sentiment l'emporte sur le raisonnable, l'impulsion sur la modération, la folie sur la sagesse. Ce que tu sais d'Étienne et ce que tu m'as dit de lui t'appartient, et, sans doute, correspond pour la plus grande part à la réalité, son problème d'identité, sa névrose, sa compulsion du malheur, mais cela ne tient nul compte de nos années de vie commune. Ce serait décider de rayer toute évolution des êtres, et notamment tout fruit de l'amour, comme s'il n'en portait aucun. Le passé d'Étienne, celui que l'on peut percevoir à travers ce qu'il en dit, les amitiés qu'il a à Paris, les bribes qu'il a laissées découvrir, tout ce pesant cortège de l'histoire d'un être existe, certes, mais ne pèse rien dans ma main. Je suis en train de dire non pas que j'ai « fait » un nouvel Étienne, mais que notre histoire commune depuis sept ans prend davantage d'importance que quarante-deux ans de recherche, simplement parce que le bonheur est là. Soyons plus clair, je veux dire trop de choses, trop vite: objectivement parlant tu connais très peu Étienne personnellement. Tu as entendu parler de lui, tu t'es fait une idée de son personnage, forcément colorée, quel que soit ton désir de vérité, par la mythologie de notre petit milieu que tu tentes de fuir, mais cette idée n'a pas été éprouvée au test des confidences réelles, du rapport amical intime. Voici le premier point. Rien d'exagéré. Rien de surprenant puisque Étienne a quitté Paris et que vous n'avez jamais commencé cette approche amicale, ne vous étant à peu près jamais rencontrés. Or, second point, Étienne vit avec moi depuis un long temps. Nous vivons bien, nous vivons mal, nous nous déchirons, nous nous possédons, bref nous sommes amoureux et nous nous sommes engagés à vivre ensemble. Point. Point parce qu'il n'y a pas de qualificatif à ce partage. Il n'est pas définitif mais il n'est pas temporaire. Nous sommes liés mais nous ne sommes pas prisonniers. Ce que nous vivons, *nul* ne peut le dire. Et, cher Marc, je ne m'adresse pas qu'à toi. *Nul*. c'est aussi lui, c'est aussi moi, ce sont nos amis qui nous connaissent et nous observent, et c'est toi bien sûr, qui ne peux que nous suivre, attentivement certes, avec une affection réelle sans aucun doute, mais qui ne peux que nous suivre de loin. Le second point est donc celui-ci: sept ans de vie commune nous ont l'un et l'autre enrichis. Dans quelle mesure et comment personne ne le sait. La seule approche raisonnable pour comprendre un peu mieux, c'est de nous écouter. Dans le sens le plus fou du terme, le plus ouvert, le plus généreux. Je crois que tu en es capable. Et je suis contraint de te dire que ce n'est pas l'impression que j'ai eue ce matin. Quoi ! Je n'avais pas même présenté ma version de ce retour d'Étienne à Paris que déjà tu me conseillais de ranger ses affaires et de penser à moi ! Je perçois l'affection gigantesque de cette égoïste générosité à vouloir me préserver, moi, ton ami, mais enfin, Marc, je serais indigne d'être amoureux et d'être un ami si mon confort l'emportait sur ma passion. Je n'ai pas besoin d'être malheureux, mais personne ne pourra m'empêcher, hélas, de l'être je perds Étienne. Le troisième point est donc celui-ci : j'ai à te raconter *mon* histoire et toi tu as à l'écouter comme il est dit plus haut. Après

seulement tu me conseilleras. Or *mon* histoire est très belle. Etienne a parfois tendance à l'oublier un peu vite, emporté par cette compulsion du malheur dont nous avons déjà parlé. Je viens de commettre un curieux lapsus qui doit en dire long sur mon sens de l'unité de notre couple: « *mon* histoire ». Car, certes, je ne prétends pas raconter la sienne et pourtant j'ai dit « Étienne a parfois tendance à l'oublier... », comme si je parlais de mon histoire, nécessairement, comme d'une histoire commune, de l'histoire commune et unique d'un couple! Mon histoire est belle car j'ai le sentiment vivant, profond, trempé, éprouvé que le partage amoureux a fonctionné et qu'il fonctionne encore aujourd'hui. Nous nous sommes infiniment donnés, nous nous sommes intimement compris, encore que je ne voie pas là d'achèvement, mais un fabuleux travail quotidien, le travail amoureux. Les pessimistes diront que l'usure vient d'un travail trop soutenu, les optimistes que toute construction exige et justifie le travail. Moi, je dis que c'est l'oeuvre de ma vie, qu'il n'y en a pas eu d'autres (que soudain il n'y en a plus d'autres, je ne les vois plus) et qu'il n'y en aura pas d'autres (comment pourrais-je croire à quelque chose d'aussi grand?). Bref, je suis heureux, y compris aujourd'hui, lui parti, moi seul. Mon histoire ne s'arrête pas là. Il y a Étienne. Il est un être difficile, un être né déraciné et solitaire, un être d'une exigence morale folle à proprement parler, en ce sens qu'elle n'a pas de mesure et qu'elle est donc son propre échec, un être qui veut tuer son père, un être qui veut laisser une trace, dût-il y consacrer, c'est-à-dire y sacrifier son bonheur, un être en recherche surtout, qui ne sait plus qui il est, un être parfois excessivement égoïste, parfois désespérément suicidaire, bref un être assez normal en somme, comme le sont les vivants: comme tu l'es Marc à deux ou trois détails près, comme je l'ai été aussi je pense, quand, précisément, je croyais être voué au malheur. Finalement, ce qui distingue ton discours et le, sien du mien, c'est que je crois à un accomplissement. J'y crois aujourd'hui encore plus férocement qu'hier. Voilà. Peut-être suis-je en train de m'accrocher à une branche morte. C'est un risque qui vaut la peine, y compris toutes les peines, y compris celle de mourir. Comprends-moi Marc, cher Marc, à qui j'aime tant parler et dont j'aime tant recevoir les confidences: le malheur total, absolu, impossible ne serait pas de ne plus exister, mais d'exister sans lui. Cela n'est pas passé, tout à l'heure, au téléphone. Encore un appel longue distance pour rien. Tant pis. C'est mon unique pensée et mon unique espoir. Je te le dis. Et je t'aime. De Rome. Ce matin. 8 h 15. Il pleut. Une pluie fine et obstinée. Federico.

Jeudi 2 février. Cher Monsieur. Je vous connais mais je ne vous reconnais jamais. Et vous en prenez ombrage, à chaque fois. Vous vous souvenez de notre rencontre première. Moi pas. Et puis vous changez de visage, de bronzage ou de pâleur. Vous êtes la terreur des concerts quand je m'y rends. J'ai beau me dire « je vais encore le rencontrer, il faut que je me souvienne de ses traits, de son étrange familiarité, de l'extravagance de ses compagnes ou de ses compagnons », cela ne sert à rien, et vous survenez toujours différent, de dos quand je vous attends de face, de droite quand je vous attends de gauche, j'ai beau saluer d'autres que vous, que je prends pour vous, par précaution, avant d'être hélé par vous, cela ne sert à rien. Vous êtes tous et vous n'êtes aucun. Comme il est gênant votre « comment vas-tu? » Je vous connais mais je ne vous reconnaitrai jamais. Vous ne vous aimez pas. Vous changez constamment de visage, de regard, de coiffure, d'allure, de compagnie. Vous êtes l'uniforme des entractes. Vous ou un autre. Les jeunes gens qui vous suivent ont des airs quittés. Vous n'osez pas les aimer. Les jeunes femmes ou femmes qui font couple d'un soir avec vous



ont des regards d'éclipse: vous ne pouvez les étreindre. A chaque fois, je suis obligé de vous demander « mais où nous sommes-nous rencontrés? » Alors vous êtes l'offusqué, le ravi, le flatté et le furieux de ce bon tour que vous me jouez. Cela vous amuse et cela vous met en colère. Et vous me citez des noms d'amis communs, d'autres que je connais à peine. Vous m'exténuez chaque fois que vous me « tombez dessus ». Laissez-moi tranquille aux entractes. Si je vais au concert, c'est pour la musique. Pour entendre la musique comme on ne l'entend plus sur les disques. Et j'ai le droit de circuler dans la foule avec mes rêves et ma méconnaissance de vous. Je demanderai à maître Damblenay, dont vous avez cité, encore une fois, hier, le nom en référence, la voix ronde et pleine, vous faisiez le paon, le paon dans le vide, et tant pis pour ce mauvais mot, de vous remettre ce pli: nous ne nous connaissons pas. Laissez-moi à la musique. Je vous laisse à vos représentations de l'entracte: vous êtes si nombreux à ce moment-là. Vous ne seriez là que pour ce moment-là que cela ne m'étonnerait guère. Et toute une société comme vous, tout un temps. Une époque. Je vous connais mais je ne vous reconnaîtrai jamais. Cette lettre est trop belle pour être fausse. Je vous salue. Ne me saluez plus. L. R.

Vendredi 3 février. Cher Edouard. Si tu attends que l'on te considère, tu es perdu. Si tu espères que l'on te flatte et que l'on te félicite, tu es floué. Si tu lis tout ce qui s'écrit, si tu écoutes tout ce qui se dit, si tu souscris, opines, participes, partages, je mets tout en vrac, secoue le sac, il n'y aura plus rien, tu es gommé. Homme, petit homme, jeune homme, cher Edouard, petit cousin, ami entrevu, je n'ai aucun autre conseil à te donner que celui de n'en écouter jamais aucun. Ne t'arrête pas. Découvre seul. Il faut se réjouir et jouir seul. Il faut s'égarer, seul. Il faut dormir, seul. Vivre les nuits comme les jours, seul, seulement. Je vois la vie en noir là où je vis, là où l'on parle comme je parle, là où l'on écrit comme je t'écris, là où l'on arrive sans même s'en rendre compte, accusé d'avoir brigué toujours le succès et jugé suspect de l'avoir obtenu. Dans cette sphère étrange, immense salle d'attente, chacun fait semblant de ne pas être là, cantonné. Les femmes le soir s'habillent en noir et les jeunes gens ont les fleurs du mal aux lèvres. Il y a d'étranges préséances et la mort frappe parfois les plus doux, ceux qui continuent à répondre aux demandes, à susciter des rêves, jusqu'à, s'y perdre intensément. Tout s'est guindé dans ce monde-là où chacun ne parle que pour blesser, donner l'impression de dire quelque chose, avoir un pouvoir. Je n'ai connu que des refus, des ironies, si peu d'amour dans ce monde-là que je me demande où sont passés les amis aimants, Jean-Louis, Roland, Marcel, Michel, François et l'autre François, Andrée, Marguerite, Geneviève, Bernard, Jocelyne, Renaud, Benoîte, les amis doux qui parfois me disaient de continuer à attendre. Nous sommes parqués. Il n'y aura pas de train, pas de transport. La solution est déjà finale<sup>4</sup>. Finalement, nous ne serons jamais reçus pour nous-mêmes. Nous nous parlons peu. Personne ne me dit plus de continuer. Ou bien les voix viennent d'ailleurs. Les messages parviennent. Ils invitent. Mais les amis, au-dehors, ne savent pas comment ça croupit dedans. Si tu n'attends rien, Edouard, tu nous échapperas. N'attends aucun succès, aucune consécration. Laisse-toi aux ronciers et à la cueillette des fruits sauvages. Les femmes vêtues de noir, le soir, drapent nos espérances. Aux issues de secours on attend de nous des parodies, des misères plaisantes, de l'anesthésie ou de l'arrogance. Il y a des clans et je ne fais partie d'aucun.

---

<sup>4</sup> Il y aurait beaucoup à dire sur les références faites par Yves Navarre à la Shoah.

J'ai des fonctions, je vais les abandonner. Je leur dois quelques faveurs hypocrites bien pires que des insultes. Une fois encore, je vais tout chambouler afin de me retrouver le même. C'était à Oxford. Il vivait dans une cave. Il buvait. Il ne faut jamais renverser une bouteille de bière, ça sent mauvais. Nous étions deux fous l'un de l'autre et dehors il pleuvait sans discontinuer. Le soir il jouait dans la pièce *Look back in Anger* de John Osborne. Je pense à lui et à nos morsures Car nous faisons des projets et nous avons le désir de nous. Parfois je mettais un shilling dans l'appareil à gaz, devant la cheminée, et, assis en tailleur, côte à côte, nus, nous buvions du thé amer qui nous faisait vomir la bière. Il me racontait comment il avait fait l'amour avec sa mère et comment, depuis, il n'avait eu que moi. Alors il me provoquait. Je me défendais. Et nous nous mordions comme les chiens de la niche quand ils ne veulent pas être deux. Nous nous sommes baignés dans la Swynne. L'eau était glaciale et pure. Des poissons glissaient entre nos jambes. Le ciel emportait de beaux nuages à une vitesse folle. Et les carillons en désordre rivalisaient de notes pures, dures et aiguës. C'était le fracas. Je n'avais rien écrit. Je ne voulais pas écrire cela. Je le notais dans ma tête. Je l'ai gardé jusqu'à ce jour. Je fus quelqu'un avec quelqu'un. Il a voulu me tuer. Il brandissait un tesson de bouteille. Sa main saignait. Il a voulu m'égorger. Le soir, il avait joué au Connaught Theatre. La main bandée. Ce n'était pas dans le texte de la pièce. Après, nous avons bu, au Gloucester's Arros, avec les artistes et une femme en robe mauve qui chantait des chansons de Dylan Thomas. J'étais fils d'ingénieur et je venais de France. Je n'avais pas vingt ans. Il ne voulait pas que je le regarde. Il m'envoyait des coups de poing dans les yeux. Je voulais mourir dans mon sang, dans son lit. Au collège, le doyen avait déjà prévenu la police de ma disparition. Je l'avais appris en allant chercher une chemise propre, des chaussettes blanches et le courrier de ma mère qui voyageait en Amérique du Sud, Buenos Aires, Mendoza, Bogota, La Paz, Lima, Valparaiso, Bahia. Il me faisait mal. Je me couchais sur lui et il me serrait la gorge. Je l'ai traîné, ivre mort, Banbury Road. Il me mordait les mains pour que j'aie la force de le ramener chez lui. Ce n'est plus aujourd'hui. Qu'avons-nous fait de nos histoires? Qu'avons-nous fait de nos vies? En France, c'est l'isoloir. C'est la sphère et la salle d'attente. On ne laisse sortir que les pantins pantouflés. Il faudrait que je m'explique. Cette lettre n'a pas de sens. Je pourrais aussi te parler de Manolito, de Rudy, d'Igor, de Peter, de Kim et de tant d'autres, ma petite légion de bûcherons. Ceux-là, seuls, ont compté. Maintenant tout est effacé. Terre brûlée. Où se font les semailles? Les femmes, le soir, s'habillent en noir et les jeunes gens ont les fleurs du mal aux lèvres. Si tu attends que l'on te considère, ils t'auront. Si tu espères que l'on te flatte et que l'on te félicite, ils te feront aboyer. Si tu écoutes tout ce qui se dit, si tu lis tout ce qui s'écrit, si le savant t'épate, si l'obscur te fascine, si tu rampes, si tu joues, si tu applaudis, séduis, épates, donnes comme ils donnent, je mets tout en vrac, secoue le sac, tu ne seras plus rien. Le plus dangereux de tous est celui qui fait semblant de se rendre rare. Homme, petit homme, jeune homme, cher Edouard, petit cousin, ami entrevu, je n'ai aucun autre conseil à te donner que celui de n'en écouter jamais aucun. J'ai toujours déchiré cette lettre en moi. Déchire-la. Pierre<sup>5</sup>.

Samedi 4. Chers parents. Jean-Pierre est en voyage depuis trois jours, pour son travail. Il rentre jeudi prochain. Hier, vers 10 heures du soir, les enfants dormaient, j'en profitais

---

<sup>5</sup> Voir *Biographie : roman*.

pour tout ranger dans la maison, sans faire de bruit, un peu comme si depuis sept ans je n'avais jamais eu le temps de faire cet inventaire-là. Brusquement, coupure d'électricité. J'ai pensé que c'était le disjoncteur. Je suis allée le vérifier, à tâtons. Mais rien n'était coupé. J'ai regardé alors dehors. Aucune lumière aux fenêtres des maisons du voisinage. Cela m'a rassurée. Ce n'était qu'une panne. Alors commence l'histoire que je veux vous raconter. Dans la nuit de la maison, j'ai tout rangé, mieux qu'à la lumière. Il m'a fallu faire un effort de mémoire pour chaque objet, son emplacement, le contenu de chaque tiroir, et reconnaître les vêtements au toucher. J'étais redevenue votre fille. Car la nuit je me levais, sans faire de bruit, et je faisais mille choses, dans ma chambre, en cachette de vous. Je jouais, toute seule, à «comme si c'était le jour» et vous m'aviez surprise une fois. Il était une fois des parents qui surprennent leur fille en train de jouer seule, dans sa chambre dans la nuit. Elle dessinait dans le noir. J'ai même le souvenir d'une consultation chez une psychologue que vous aviez alertée et qui semblait plus inquiétée par vous que par moi. J'avais oublié ce plaisir d'enfant et l'incident. Hier, à mon tour mère, j'ai retrouvé un plaisir de petite fille, intact. Comme si ma chambre était devenue une maison et, dans cette maison, des enfants, mes enfants. Comme si j'échappais de nouveau à la surveillance des autres. Comme si je souhaitais, par la nuit, cette exigeante, cette oublieuse, reconquérir le territoire de mes rêves et de ma vie. Vers minuit, la lumière est revenue. Je fus éblouie. Inquiète. Vite, j'ai tout éteint. Il fallait que ça dure. Et, dans la maison endormie, je me suis promenée, je me suis caressée aux meubles et aux murs, je suis allée embrasser le front de Frédéric, la joue gauche de Célia et les cheveux bouclés d'Adrien. Je me sentais légère, frissonnante. C'était tout cela moi, très précisément tout cela, dans la nuit, moi. Gardienne. Attendant le retour de Jean-Pierre. Et voilà de nouveau pour vous inquiéter. Pourtant, comment pourrais-je vous donner de meilleures nouvelles? Après, en dormant, il faisait nuit dans mon rêve. Et tout m'était encore plus familier. Jean-Pierre me murmurait de le suivre et je tendais la main vers lui. « Viens » disait-il « je sais où est la lumière. » Je vous embrasse. Ce n'est pas la lettre habituelle. Et c'est très bien ainsi. Annette.

Dimanche 5. Cher Harry. Il y eut un cortège. Nul ne savait plus qui était pour, qui était contre, pour quoi ou contre quoi avait lieu la manifestation. Mais nous étions là, nombreux. Il tombait une pluie fine. La chaussée était mouillée. Les gendarmes, aux carrefours, arrêtaient la circulation afin de nous laisser passer. Car tout cela était autorisé. Je me demande même si le défilé auquel nous participions ne jouait pas le jeu du pouvoir que nous contestons quand il prend de telles décisions. Mais quelles décisions exactement? Ils nous ont laissé défiler pour que notre colère se calme. Or, nous n'avons même plus de colère. On ne mobilise pas un peuple immobile. Ou bien on le laisse se déplacer dans le vide des boulevards de ceinture, comme ce matin, pour arriver au terre-plein d'une sous-préfecture, se tasser et écouter un gueulard avec un haut-parleur qui crache des mots qui n'ont plus de sens parce que nous leur en avons prêté trop. Ainsi donc, j'ai défilé, et je ne sais pas pourquoi. Trop de raisons ont été avancées. Toutes les décisions font peur. Comme nous avons vieilli au sens le plus momifié. Un défilé pour rien. Sous le crachin. Par le même courrier je t'adresse les documentations que tu me demandes. La photocopieuse étant en panne, ce sont les originaux. Je me suis porté garant de leur restitution. La bibliothèque, chaque fois que je m'y rends, me fait un bel effet. Terre fertile et terre morte. Qui lit encore? Qui se passionne? Ton amitié me touche ainsi que le souvenir de nos études et de nos

échanges. Je n'ai jamais eu d'ambition. Je ne la croyais pas nécessaire. Et me voici, en fin de carrière, très à l'écart, avec si peu d'étudiants dans ma discipline que je n'ose pas admettre que l'ardeur était d'un autre temps. Force est de constater que, de fait, mon poste est supprimé et que je suis toujours à mon poste pour si peu, presque rien. J'enseigne à des passants. Ils passent à mes cours. Et ce matin j'ai défilé, comme eux. La tristesse de cette lettre n'est qu'une apparence. Je jubile à te l'écrire. J'en ai l'eau à la bouche. Je suis toujours aussi farouche. Je ne peux pas croire qu'il n'y ait plus aucune trajectoire. Il y a toi. Au moins toi. Si l'ascenseur tombe en panne et moi, seul, dedans: je me réjouis. Enfin un incident. Ce matin, dans le cortège d'imperméables gris, je cherchais un regard aimable, un sourire, un dire, quelqu'un. Mais, entre collègues, nous demeurons étrangers. Et je n'arrive pas à savoir ce qu'ils défendent, ce qu'ils désirent, ce qu'ils croient, ce qu'ils revendiquent. Il y avait des pancartes avec des slogans. Toujours les mêmes. Et du vent, brusquement. Un parapluie s'est envolé. Ça, ce fut un grand moment . de révolte, mais souviens-toi dans Laclos *Je résolus. par cela seul que j'étais sensible, de me montrer impassible.* Edith me demande de te transmettre ses meilleures pensées auxquelles je joins les miennes, Henri.

Lundi 6. Cher Théo. J'ai rêvé que les bagages étaient prêts. Juste ce qu'il faut. Un sac chacun. Les papiers étaient en règle. Les carnets de vaccinations. Les permis de conduire internationaux. Les cartes de crédit. De l'argent liquide. Peu. Mais il y en avait dans les enveloppes sur lesquelles tu avais écrit « pour le soleil », « pour la dérision », « pour l'inutile », « pour le dépaysement », « pour aller plus loin », « pour nous réconcilier », « pour l'imprévu », « pour la folie de nous deux », « pour le retour », « pour rien ». Certaines des enveloppes étaient vides. Mais tu y avais pensé. C'était ton écriture. Les passeports étaient faux. Les cartes de crédit ne portaient pas nos noms. Les permis de conduire étaient falsifiés: nos photos, ce n'était pas nos photos. Et les sacs, pleins, étaient si légers. Qui les avait bourrés de papier? Cependant, nous allions partir. Les carnets de vaccinations n'étaient pas datés. Et sur les billets d'avion il y avait les numéros des vols, les dates, les heures de départ, mais pas les destinations. Tu étais allé embrasser tes parents. Je t'attendais. Et tu ne revenais pas. Le téléphone avait été coupé. Les stores métalliques étaient baissés. Il y avait un verre de lait à côté de l'évier. Un tas de vieux journaux à jeter dans l'entrée. Le matelas de notre lit était roulé sur le sommier. J'avais une plume de l'oreiller aux lèvres. Je soufflais dessus mais elle était collée à la peau. C'était très tôt un matin. Nous n'avions prévenu ni ton employeur ni le mien. Nos quelques amis ne savaient rien. Nous partions. Ce n'était pas décidé. Mais tout était prêt. Nous partions. Depuis ce matin, ce rêve ne me quitte pas. Je n'ai pas osé t'en parler au petit déjeuner. D'ailleurs, tu es parti si vite. Je t'écris donc à l'heure du repas. Elles m'ont dit « tu ne viens pas avec nous? » Elles. Les autres du bureau. Elles voudraient te connaître. Elles veulent voir ta photo. Je n'ai pas de photo de toi. Et toi, ont-ils, ils, tes autres: demandé à me voir ou à me rencontrer? Elles m'ont dit « tu fais une drôle de tête ce matin ». Je t'écris. J'ai rêvé que nous partions. Que c'était ce jour-là ou jamais. Que nous étions inscrits sur une liste qui précisait bien qu'à dater du lendemain nous ne pourrions plus jamais nous évader, voyager, nous perdre dans d'autres villes et d'autres lieux et ne pas nous fondre dans un seul paysage, celui d'ici. J'ai rêvé, en fait, que nous n'avions aucun droit de partir, que tout était truqué et que le monde entier se refermait sur lui-même, comme un poing. J'ai vu la terre, de loin, avec une cicatrice. Et nous étions dedans, enfouis. Alors, je me suis réveillée. C'est fou

ce que tu peux dormir quand tu dors. Je t'ai caressé l'épaule, la hanche et cette main toujours tendue vers moi, à plat sur le drap. Tu n'as pas bougé. C'est fou ce que tu rêves quand tu rêves. A quoi rêves-tu? Et de qui? Où? Où vas-tu? Je me suis levée. Je suis allée dans la cuisine. J'ai bu le verre de lait du rêve. J'ai préparé le petit déjeuner. J'ai fait un tas de vieux journaux dans l'entrée. Puis j'ai ouvert la porte. J'étais pieds nus, sur le paillason. J'ai allumé la lumière de l'escalier. Je comptais jusqu'à trente. A trente, ça s'éteignait. Je rallumais. J'ai pensé aux autres portes, à tous les paliers, à tous les étages. A tous les autres. A tous les autres départs. Je crois que j'ai souri. Et puis j'avais froid. Alors je suis rentrée. Je suis revenue dans la chambre. Tu avais pris ma place dans le lit. Je me suis couchée de ton côté. C'était chaud. Je me suis rendormie. Et j'ai retrouvé le rêve. Les bagages étaient prêts. Juste ce qu'il faut. Un sac chacun. Il ne faut jamais aller embrasser ses parents avant le départ. Je t'attendais. Quand tu m'as réveillée, tu m'as dit « dépêche-toi, le café est prêt, tu vas être en retard ». Je crois que j'attends un enfant. J'ai pris rendez-vous demain. Après le bureau. Pour en avoir confirmation. C'est ce que nous voulions. Demain soir, ce sera à toi de préparer le repas. Et si nous nous parlions un peu, maintenant? J'ai faim. Carine.

Mardi 7. Chère Louise. Il ne dit plus grand-chose. Il répète « en vain » Il m'a reconnue. Je crois que ma visite lui a fait du bien. Mais ça veut dire quoi « faire du bien »? Il ne prêtait pas attention à ce que je disais quand je parlais de tout, sauf de nous, du sentiment commun, un souvenir, comme si nous nous étions quittés hier. Cela fait plus de trente ans. Il me regardait, sans aucune tristesse, sans vraiment sourire, mais c'était un sourire, et il me disait encore « en vain ». Je me suis constamment sentie regardée comme alors, quand nous avons cru, l'un et l'autre, nous aimer. En ce temps-là, il me dédiait tout. Je ne pensais qu'à lui. Mais nous étions incapables, et l'un, et l'autre, de renoncer à nous-mêmes. Nous avons l'âme fière. Le goût du gouffre et du néant. Le bonheur arrogant des faussaires. Nous-trompons notre monde en nous faisant passer pour deux. Et cela nous a tenus un temps, ensemble. Une célébrité. On nous enviait. D'où vient l'idée largement répandue que nous nous devons d'inventer des histoires nouvelles, des langages nouveaux, des sondages, des vertiges neufs et des incisions plus profondes encore? Il n'y a qu'une histoire. Une seule. Un seul courrier. Une seule lettre fait la correspondance. Un seul regard. Personne n'est dupe. C'est l'histoire de deux autant que vouloir se peut. Il me répétait « en vain », « en vain ». Je l'ai quitté certaine de ne jamais plus le revoir. Ses jours sont comptés mais je compte aussi les miens et ainsi va le monde. C'est toujours le rebours. On aime une fois et plus jamais après. Je ne sais même plus le petit nom de celui qui m'a laissée seule pour d'autres amours. Je ne le savais déjà plus quand je l'ai rencontré. Et lui ne savait plus, non plus, pour lui. Cela fait plus de trente ans. Et que s'est-il passé d'autre pendant tout ce temps? Quelles agitations pour quels résultats, et quelles inventions pour quelles nouvelles lèpres? « « En vain ». » Le soir où nous avons décidé de nous séparer, il m'avait dit « tu peux me quitter mais sache que jamais la vie ne se déroule telle qu'on se l'imagine ». Or lui me quittait. Lui. Moi, je ne le quittais pas. Merci de m'avoir mise au courant de son état. Je te devais cette narration et ces quelques impressions d'ultime visite. Dans son regard, j'étais la même. Et je suis rentrée chez moi toute fière. Pour un peu, je l'aurais attendu. Je l'ai attendu. En vain. Merci donc. Je viendrai à Sanary la première semaine de mai. Si tu m'acceptes, j'accepte. Je t'embrasse. Edith.

Mercredi 8 février. Salut Catou. Ça veut dire quoi quand tu me dis que tu souhaiterais que je sois différent des autres? Tu prends des grands airs. Tu te crois la plus belle. Tu parles des « mecs », du « troupeau ». Tu dis « tous les mêmes ». Quand tu allumes une cigarette, tu ne la finis pas. Quand tu dances, tête baissée, les coudes sur les hanches, tu ne penses qu'à ta jupe, ton collant, tes chaussures à talons pointus ou tes seins. Tu dances toute seule. D'ailleurs tu dances mal. Tu donnes tout le temps le rythme avec les coudes. Si tu te voyais. Quand on danse, c'est avec le corps entier. Pour un autre, ou les autres. Pas seulement pour soi. Et je ne parle que de ta manière de danser. Où es-tu quand tu devrais être là? Tu es une faillie. Une frôleuse. Une fuyante, une pas vraie. Tu n'es pas vraie. Et si je m'intéresse à toi, c'est parce que je t'ai vue seule, une fois. A une station d'autobus. Sous l'abri. Il pleuvait. J'étais au flipper du café d'en face. Carrefour Pleyel. J'ai perdu la partie. Je lançais les boules mais je ne regardais que toi. Ce fut mon plus mauvais score. Tu avais l'air tellement toi, brusquement, seule, tellement mieux, non pas mieux: tu étais une autre, une pas regardée (enfin tu ne savais pas que moi je!) qui ne joue pas parce qu'on ne la regarde pas. C'était pas un temps à être dehors. Je m'intéresse à toi parce que je t'ai vue égarée, ce jour-là, sous cet abri. Mais ce que je t'écris ne servira à rien. Je n'insiste plus. Adios Catou. Et comme dit Tarzan « waouh! » Sache seulement que je t'ai vue seule, une fois, toi, vraiment toi, bloquée par la pluie, sous l'abri. C'était un dimanche après-midi. Et, ce jour-là, il n'y a pas d'autobus. Alors où allais-tu? D'où venais-tu? J'ai fait de la buée, sur la vitre, à côté du flipper. Je dessinais des cibles et je te pointais du doigt. Je me disais « elle, je pourrai peut-être lui parler un jour ». Même pas. Dès que je te vois, tu joues à la diva. Tu te crois fatale. Même quand tu ne dis rien, tu reproches aux autres d'être comme tout le monde. Qu'est-ce que tu dois avoir froid! Moi, je suis encore tout vertigineux de la vie. Je n'irai pas loin. Mais j'irai. Je sais que je n'ai ni le pouvoir ni le vouloir de me raconter une autre histoire que la mienne. Comme ils disent dans les journaux et à la télé, il faut « être en harmonie avec le temps et l'environnement ». Alors, c'est décidé. Samedi, j'irai danser ailleurs. Dans ma tête, j'ai débaptisé le carrefour Pleyel et j'ai posé une plaque « carrefour Catou » et au-dessous j'ai écrit « celle qui ne fut elle-même qu'un seul jour ». Salut. Eric.

Jeudi 9. Monsieur le Directeur départemental de l'Assistance publique. Ces quelques mots, remis à votre secrétariat, afin d'attirer votre attention sur le cas de Marcel Madral, vingt-sept ans, marié, sans enfant. Il fut pendant plus de deux ans aide-soignant dans notre hôpital, bloc III, service du docteur Hebey-Draillard. Je suis l'infirmière en chef de l'étage. Le 24 juin de l'année dernière, en rentrant chez lui, après une garde de nuit, ici, Marcel Madral a eu un accident de moto. Soigné d'urgence, opéré, sauvé, nous avons unanimement souhaité qu'il nous soit confié. Trois mois de rééducation. Or son épouse a quitté le domicile conjugal. Dernière visite le 27 août. Pas d'amis. La famille alertée ne s'est jamais manifestée. Ses parents sont séparés. Une mère à Dunkerque. Un père dans la Meuse. Un frère au Cameroun. Et une soeur dont un courrier nous est revenu avec pour mention « n'habite plus à l'adresse indiquée. Retour à l'expéditeur ». Marcel Madral est invalide (dossier médical joint) et son état ne justifie plus d'une part son hospitalisation dans notre service qui fut son service. Et d'autre part son hospitalisation tout court. Et ce depuis novembre. Que devons-nous faire de lui. Où peut-il aller? Qui va le reprendre? Il sonne constamment de jour et surtout de nuit pour trois raisons: 1° se faire éteindre la lumière ; 2° se faire allumer la cigarette ; 3° se faire retourner. Qu'est-ce

que cela veut dire et que devons-nous faire ? Avec l'expression de mes sentiments respectueux. Josette Monsh.

Vendredi. Chère Anna. Nous nous voyons moins souvent depuis que Gunther vit avec toi. Ni un bien ni un mal, c'est ainsi. Une étape dans notre rapport amical, ce triangle banal dans lequel Je ne joue même pas le rôle de rivale. Gunther m'a cependant rendu visite. Il y a une semaine environ. Il n'a fait que me parler de lui, de sa carrière, des films dans lesquels il a joué et des pièces de théâtre dans lesquelles il a obtenu un rôle: Il m'a raconté sa vie d'acteur. Et surtout les difficultés qu'il a, entre deux âges, de trouver des emplois depuis bientôt cinq ans. Sachant qu'Adriano avait été un bon ami il venait me demander d'intervenir auprès de lui pour présenter au Zodiaque un numéro de travesti dans le style Berlin des années 30. Adriano a accepté. L'audition a eu lieu aujourd'hui, en tout de but d'après-midi. Le cabaret était vide. Nous étions cinq, à une table, au fond de la salle, le chorégraphe, le régisseur, la maîtresse d'Adriano, Adriano et moi. Nu, maquillé, tragique, sombre lumière, musique militaire, Gunther a fait son numéro rêvé. Bas-résille. Maillot pailleté-fausse poitrine. Perruque. Haut-de-forme. Séance de maquillage. Un strip-tease à l'envers. Très impressionnant. Mais toujours la même impression. La montée d'un fascisme. Horreur et séduction. Adriano l'a engagé. Il paraît que ça revient encore une fois à la mode. Gunther donne aussi le sentiment d'un acte extrême. Comme s'il se débarrassait d'un rêve fixe. Gunther par peur de ta réaction m'a demandé de te prévenir. Voilà qui est fait. Mais ceci n'est rien en regard de cela: en sortant du Zodiaque, Gunther heureux. Il était engagé. Il avait de l'emploi. Et j'allais te prévenir. Ce n'est qu'un gosse. Et que sommes-nous nous? Il s'est arrêté chez un fleuriste. Et il a choisi les plus belles. fleurs en me demandant à chaque fois si elles me plaisaient. Quand le bouquet fut fait, emballé, noué, avec la carte de la maison, comme une gerbe pour un ultime adieu d'avant-scène à une grande danseuse, il a payé avec un billet de 500 F, neuf, qui faisait un drôle de bruit, un billet amidonné comme ses chemises. Tu le soignes si bien. Et dans la rue il m'a embrassée. Il m'a dit « merci ». Il a hélé un taxi. Il s'est engouffré. Et il est parti avec les fleurs. Chez toi. Chez vous. Je n'ai même pas eu le temps de sourire. Mais je souris maintenant en t'écrivant. Avec un peu de chance tu liras cette lettre sous le bouquet. Ne te fâche pas. Gunther a besoin de faire son numéro. Et les fleurs choisies ne sont que pour lui. Il ne changera pas. Nous ne changerons pas (allons-nous nous fâcher pour la nième fois ?). Rien ne change. Ton amie B.

Samedi 11 février. Cher Willy. Tel qui se targue d'être tendre et généreux n'est qu'égoïste et solitaire. Voici tes lettres. Je te les rends. Il ne manque que les trois dernières. Je les ai déchirées. Et nos nombreuses conversations au téléphone. Et nos moments ensemble. Et nos promesses. Et nos mirages. Je ne peux te rendre que les lettres (moins trois) puisque tu y tiens. Je ne cherche pas à comprendre. C'est plus grave que si je comprenais. J'ai appris ceci avec toi: il ne faut pas simplement donner. Il faut donner et retenir. Si tu donnes sans retenir ça ne veut plus rien dire. Merci. S.

Dimanche 12. Mon bon ami. Et puis, brusquement, j'ai renoué. Ce fut rude et exaltant. La tristesse est mon élément. J'y puise tant de forces vives. J'aime qu'il ne fasse jamais totalement beau. J'attends du jour qui se lève des menaces et de l'insatisfaction. Je guette; chez l'autre, le détail de comportement qui me navre ou qui me fâche. J'aime les

histoires qui se terminent mal. Minablement. J'aime les histoires Interminables. J'aime me sentir miné. J'aime quitter pour pouvoir me vivre quitté, vivre en abandonné. C'est ainsi que je suis né. Nu. C'est pour cela que je suis venu. Il ne me reste que cet exploit : être moi avec une peine. M'y tenir. La retenir. M'entretenir. La fouiner. Odeur de cendres. Parfum de braises. Le seul fait d'attendre quelqu'un, un courrier, sa venue, un coup de téléphone ou son retour, me hante et fait naître en moi la peur de n'être ni à la hauteur ni assez gai. J'ai la tête pleine de nuages. Je vis bien avec, seul. Mais, dès que l'autre est là, il me reproche mes ombrages. Il faut que ça se passe mal pour que ça se passe bien. Hier je me suis retrouvé loin, dans Paris, au coeur de la ville, un peu perdu. Je ne voulais rien d'autre que la foule du trottoir un samedi soir. J'avais décidé de rentrer à pied, chez moi. Il n'était pas très tard. Les gens faisaient la queue devant certains cinémas pour la dernière séance. Je suis passé devant un nouveau *fast-food* et j'ai eu faim, d'un hamburger, d'une portion de frites et d'une bière. A l'entrée, un jeune homme en habit, chemise à plastron, noeud papillon blanc et chapeau claqué sur la tête, m'ouvrit la porte en me disant « bonsoir: nous sommes heureux de vous accueillir ». Surpris, amusé, j'ai répondu « merci ». Il avait déjà refermé la porte pour la rouvrir et dire à un couple, derrière moi, avec autant de conviction, « bonsoir, nous sommes heureux de vous accueillir ». Le couple a répondu « merci ». J'ai fait la queue à une caisse. Une jeune fille a pris ma commande « un big, une mini-frites et une bière ». « Il n'y a plus de bière, monsieur, après 22 heures. » « Alors, un soda. » « Petit ou grand? » « Petit. » Au comptoir, j'ai tendu ma fiche. J'ai payé. On m'a donné un plateau. J'étais servi. Alors, j'ai entendu quelqu'un jouer du piano, au premier étage. Je suis monté. L'endroit est tout neuf, bien décoré. Il y a des guéridons de marbre et des chaises de bistrot d'un modèle que je ne connaissais pas. Sans doute un modèle créé pour l'ensemble des restaurants rapides de cette chaîne qui s'implante en France. Le pianiste jouait un pot-pourri d'airs des années 40. Toujours les mêmes années. C'était touchant. Comme une fête. Comme s'ils avaient voulu rendre accueillant le repas furtif et bon marché. Mais le jeune homme de l'entrée la jeune fille prenant la commande, le pianiste lancé dans un *If I was you*, si j'étais vous, et ces guéridons de marbre n'ont pas changé le goût des hamburgers, la fadeur du pain criblé de grains de sésame, la tiédeur des frites ni l'insipide soda des jours comme les autres quand on s'arrête dans ce genre d'endroit pour manger sans même penser à ce que l'on mange. Pour manger en pensant au temps qui nous reste. Viande de quoi? Pain d'où? Frites de quelles pommes et de quelles terres? Et, dans l'eau du soda, tant de bulles. Comment les fixe-t-on, dans l'eau? Sur le plateau, il y avait le programme des animations du mois de février. Le mardi 21, toutes les Isabelle auront droit à un cadeau. Je suis redescendu. Le jeune homme m'a ouvert la porte « nous vous remercions et à bientôt ». J'ai dit « à bientôt ». La voix était parfaite. Sincère. Mais le repas était le même. Hier. C'était hier. Les grands boulevards mènent aux quartiers gris et endormis. Chez moi, j'ai branché la télévision. Fin d'une émission sur un violoniste mort au début des années 50 dans un accident d'avion. Il se rendait au Japon. Des vues de sa maison du Sud-Ouest. Les noms de ses prestigieux visiteurs puis les habituels témoins de son dernier concert « ce soir-là, il était redevenu le plus grand. Il avait comme un pressentiment ». Pourquoi ce témoin-là a-t-il dit « redevenu »? Puis un autre témoin qui le soir de l'accident mettait en scène un ballet pour une fête de milliardaires, des danseuses au milieu d'un plan d'eau, « et au moment de jouer ce qu'il avait lui-même interprété dans la même ville, deux jours auparavant, le violoniste et moi nous sommes regardés. „Nous savions! » Que savaient-



ils d'un banal accident à mille kilomètres de là? C'était hier. Terriblement hier. Je n'aime pas ces témoins. Ils se trémoussent. Le grand violoniste disparu n'avait pas peur de faire frémir les cordes. Sous son archet, le son était arraché, âpre, Il ne jouait pas la rondeur. Il ne jouait pas pour les fossoyeurs. Hier. C'était hier. Je recommence. Mon bon ami. Or, subitement, j'ai renoué. C'était plus fort que moi. Il me fallait ma tristesse et vivre seul, avec. J'ai renoncé à nous. Mais ai-je vraiment renoncé? Nous nous rencontrions soit chez toi, soit chez moi. Il n'y eut jamais de chez nous. Qui cède, quand on est deux? Comment ça se passe pour le territoire? Je ne crois pas aux exemples radieux. Ni toi ni aucun autre ne me ferez dire un partage puisqu'il n'y a pas lieu. J'aime l'océan de mes nuits, dans la chambre noire, ce combat avec la houle des draps, la douceur de la couette, le ventre de l'oreiller et le réveille-matin à portée de la main, petit bouton, lumière incorporée, pour vérifier l'heure en cas d'absence de sommeil, en cas de rêve déchirant. Alors il faut être seul. Seul et jeté au monde. La peur de réveiller l'autre, la peur de l'empêcher, la peur de lui ravir une innocence, s'il dort, la peur de lui imposer une peur, tout cela me fait renouer. L'échec est mon exploit. Tout commence à la tristesse, à son constat et à la demande qui accompagne. Alors, entre deux mensonges officiels entre deux faits divers, entre une ville bombardée et une population qui crève de faim, des pays qui s'arment, des chefs d'Etat qui se serrent la main, des agences de voyages qui ne promettent même plus l'évasion, des gens qui vont chez le docteur comme s'ils allaient à l'église, des citoyens qui râlent, des malins qui trichent, des bienheureux qui volent les jouissances, jugent et s'enrichissent, il ne me reste qu'à me défendre seul et à tout recommencer chaque jour. Comme il est pauvre mon discours si je veux avancer des raisons et donner des images. Qui parle de notre peur, la plus fondue, la plus perdue dans la foule, qui? Qui ose dire que la nouveauté n'est pas forcément là où elle s'annonce et que c'est toujours la même histoire? Qu'as-tu voulu me faire vivre? Que veut-on, nous imposer? L'amour n'est pas une production de spectacle: La vie non plus, Je ne veux aucun rôle. Il me faut vivre ma vie. C'est tout. La tristesse, c'est toi, c'est vous, quand tu me demandes de sourire, quand tout me commande de paraître. Je ne serai jamais dupe. Je renoue avec le gris. Il me faut la pluie. J'attends les nuits. Je sombre. Puis je refais surface. Je ne suis ni le premier ni le plus grand ni le meilleur. Je veux seulement, seul, vivre ma perdition et l'effacement de ma mémoire. Celui-ci affirme qu'il sait et que le monde se trompe. Et celui-là dénonce sans jamais rien annoncer. Je me méfie tout autant de ceux que le pouvoir répugne que de ceux qui le pratiquent. Le dégoût du premier est le goût du second. Tu avais le pouvoir de ne pas me reprocher mon incapacité à être dupe. Tu n'en as pas fait usage. Mon bon ami. Je recommence. C'est ainsi, j'ai renoué. La tristesse est mon vivier. Qu'est devenu José? As-tu des nouvelles de Marie? Je n'ai pas vu Emmanuel depuis longtemps. Sam gagne beaucoup d'argent. Laure va se marier. Régis n'a pas envoyé sa nouvelle adresse. Kim ne m'écrit plus. Luc est en train de mourir. Piero est vendeur dans une boutique de chemises à Miami. Philippe s'imagine qu'il a refait le monde. Irène a pris un emploi de caissière dans un supermarché, en attendant. Hier, j'ai fait l'inventaire: je ne te connais pas plus, ou si peu, que n'importe lequel croisé sur le trottoir. Je ne vous connais pas mieux que le groupe des passants, dans mon sens ou dans l'autre. Il y a aussi ceux qui coupent de droite ou de gauche. Ceux qui bousculent. Ceux qui doublent. Ceux qui s'arrêtent, hésitent et nouent leur écharpe. Et si ma lettre te paraît suspecte, c'est qu'il ne faut même plus parler. Le vent de là d'où je viens est si pur qu'on ose à peine le respirer. Il rend fou. Gare à celui qui l'a humé ne serait-ce qu'un

instant. Vent de pierres. Vent de feuilles. Vent heurté et vent glissant. Vent de plein fouet. C'est le vent de mes nuits. Si je me lève, je suis perdu. Le thème de l'être qui dévaste sa propre nourriture. Le narcissisme inachevé, car être dédouble. L'histoire de soi impossible au passé et le présent qui ne cesse de fournir des événements. J'ai renoué. Pour judicieusement recenser et toucher à l'essentiel. Mon bon ami. Notre relation touche à sa fin. Ni toi ni moi ne souhaitons continuer. Tu nous veux en façade. Je me veux dans la maison. La mienne là-bas, au vent, ou ici, en ville. Quel beau moment quand je referme la porte en sachant que je vais être seul, pour quelques heures, pour une nuit, pour une journée. Seul, de nouveau, seul. L'idée de deux l'idée de nous, n'était qu'une idée de plus pour nous donner une impression de conquête. Il faut être seul pour être tous. Alors seulement la conscience reprend ses droits. Et l'empire des jours, à chaque jour douter, demander, surmonter, autorise la survie. Le monde n'est qu'un *lifeboat*. Dans ce bateau de sauvetage, sans paquetage, sans rien, il faut chaque jour se hisser, ou bien seulement s'y accrocher. A la dérive. Comme il est pauvre mon discours si je veux avancer des raisons. Je ne peux que donner des images. J'ai la tête pleine de nuages. Pardon pour les ombrages. Je veux la tristesse. Elle me va. Je vais. C'était une nuit sans lune. Je t'emmenais au fond du jardin. A cet endroit que nous appelions « la haie ». Cet endroit enchevêtré de ronces, d'égliantiers, de poiriers sauvages, avec, à l'extrémité, un buisson de roses blanches, tout à fait sauvage le buisson, tout à fait mariales les roses. Ces roses qui fleurissent chaque année exactement pour l'Ascension. Je me demande qui a mis en terre ce rosier si loin de la maison. La maison de là-bas. Au vent. C'était une nuit sans lune. Je me faisais des promesses de toi. Je te connaissais si peu. Tu me croyais heureux. Nous sommes revenus de là. L'hiver. C'est la ville. Hier. C'est hier entre nous. Un jeune homme en habit, chemise à plastron, noeud papillon blanc et chapeau claqué sur la tête, payé pour, ouvre la porte du nouveau restaurant et il oublie son texte « je... », « nous... » Il est payé pour. Je garderai, de nous, une seule image. Un mirage. Une photo floue. Nous venions à peine de nous rencontrer et cela ne valait déjà plus la peine : nous jouions à deux. Nous ne nous demandons plus. A bientôt la vie. A tout de suite. Maintenant je peux dire que je t'aime. Pipo.

Lundi 13. Cher Jacques. M'as-tu jamais senti satisfait, as-tu cru un seul instant que je m'aime? Il n'y a pas de secret. Pas de remède. Pas de méthode. Ce n'est même pas un signe des temps. Et pourtant. Il faut simplement embrasser du regard, largement. Le plus largement possible. Tu ne te sens pas à ta place? Je ne me sens pas à la mienne. Je me méfie de ceux qui se sentent bien là où on les a placés, là où ils se sont placés, là où ils se nichent, là où ils se figurent qu'on les tient, et ils se tiennent entre eux. Ils ont des fonctions. Ils prennent des décisions, Ils n'osent plus. Ils dosent tout. Une faveur pour un rendu, un salut pour un maintien, une confiance pour une promotion. Il était une fois une ville avec autant de kilomètres d'égouts que de kilomètres de rues, de boulevards et d'avenues. Tous convergeaient vers cette ville pour y trouver de l'assistance et y devenir assistés ou assistants. Et ils s'empanaffaient, Ils se grisebouillaient, Ils s'architrintebalaient, Ils se barbizouillaient, ils se baliboulaient, ils se célibrinquebulaient. Ils inventaient des causes pour les taire. Des commissions pour siéger. Des oppositions pour régner. Des pouvoirs pour se plaindre. Des cérémonies pour se frolibuler, se léchabrouiller, se suggéreinter, se poussécoeurailier et surtout rester en place, vivouiller sur place comme d'autres crèvent en allant. Comme ma lettre

est faible pour te consoler. Tu es insatisfait? Moi non plus. Tu ne t'aimes pas en ce moment? Moi non plus. Tu ne veux plus voir personne. Moi non plus. Comment enthousiasmer? Il n'y a ni remède ni méthode ni secret. Il n'y a que la colère quand elle chasse l'ami proche. Tu m'as chassé hier. Je suis ton frère. A bientôt. Les jours vrais reviendront. Roger.

Mardi 14. Madame. La petite dame, à côté de vous sur la banquette, à midi, c'était moi. Je vais au restaurant pour manger, et pour écouter ce qui se dit aux tables voisines. C'est mon habitude et mon plaisir. Je m'informe ainsi de la vie. J'ose espérer que vous n'avez aucun souvenir de moi ou alors vous aurez remarqué avec quelle discrétion j'écoute tout sans avoir l'air de prêter attention. Je devine. Je reconstitue. J'essaie de savoir pourquoi deux autres personnes déjeunent ensemble, ou trois, ou quatre. Dans votre cas, vous étiez deux. Et le monsieur sur la chaise, en face de vous, pensait visiblement à autre chose qu'à ce que vous lui racontiez. Vous êtes jolie encore. Vous pouvez plaire. Cet homme ne vous aimait pas. Fuyez-le. Qu'aviez-vous besoin de vous exposer ainsi? Ou bien ne parliez-vous plus que pour moi, sachant que je vous prêtais l'oreille gauche. Et comme vous avez laissé votre courrier du matin sur la banquette, je vous le renvoie (sans l'avoir lu, je vous le promets) avec ce mot en pure perte. Nous sommes le pays le plus vieux du monde. Le plus ridé. Le plus fixé sur son passé. Et comme lui vous ne pensez qu'à vos rides et qu'à votre passé. Vous avez constamment peur de froisser votre jupe et de tacher, votre chemisier. Je pourrais être votre mère. Alors, je vous écris ceci. Deux mots reviennent souvent dans votre conversation: changer, il faut que « ça change », et changement. Les changements, madame, se font ailleurs. La solution n'est pas à portée de notre entendement dans notre temps de vie. Chaque vie d'humain ne peut pas apporter une solution à notre vie d'humain. Comme vous étiez futile, sans humour, sentencieuse. Qu'attendiez-vous de cet homme et de la vie? Mais qu'attendez-vous tous? Ecoutez vos plaintes, une fois pour toutes. La petite dame, bourgeoise comme vous, veuve, mère, grand-mère et bientôt arrière-grand-mère, sourit. On ne vous a rien volé. Est-ce que l'on vole à une frivole? Voici votre courrier abandonné à dessein. Vous l'avez oublié pour que j'entre en contact avec vous, n'est-ce pas? Mais je n'aime que la sauvette. Elle me convient pour mes derniers jours. Intensément. Et voici que ma lettre s'achève. Nous ne nous reverrons plus car je change de restaurant à chaque fois. Une fois par semaine. Donc je ne signe pas.

Mercredi 15. Cher Renaud. Au sud de Naples. C'était très tôt le matin. Je me suis levé avant toi. Nous avons passé la nuit à la belle étoile. Tu dormais encore. Et j'ai vu le temple. Les ruines du temple. Les colonnes vers le ciel. Le soleil allait se lever. J'avais soif. Et froid de t'avoir quitté pour me tenir debout. Alors, je me suis dit que ce n'était pas vraiment la peine d'aller plus loin. Pourquoi avons-nous continué? Pourquoi? C'était. C'était il y a. C'était il y a tant de temps. Et depuis. Depuis? Qu'avons-nous fait depuis? D'autres voyages? Lesquels? Et comment? Dans quelles conditions avons-nous effectué les déplacements? Quand nous sommes-nous arrêtés devant un paysage? Nous? Ou toi, seulement? Ou moi, seulement? Qui a séparé nos chemins? A la cafeteria d'en bas, le même café est facturé 2,50 F aux clients de type européen et 3,50 F aux Maghrébins. Il y a eu constat. Il y aura poursuites. Mais à quoi servent les poursuites quand cela a de nouveau lieu? Comment arrêter les tris? Nous avons été triés, également, physiquement, géographiquement, capablement puisque nous n'avons

pas continué ensemble. Chacun dans sa province. Avec des souvenirs. Un souvenir. Au sud de Naples. C'était très tôt le matin. Etc. Je pense quelquefois à toi. Aujourd'hui par exemple. En rêve, j'ai revu le temple. J'avais soif et froid. La chanson que j'écoute en ce moment à la radio s'intitule *Le sexe c'est le plaisir du flash*. Vis bien. Loïc.

Jeudi 16. Cher Christian. J'ai démissionné. Je n'ai pas encore envoyé les lettres officielles mais c'est tout écrit dans ma tête et je vais rédiger, demain, les courriers. D'une part je risque de désavouer Bernstein qui m'a nommé à ce poste. D'autre part j'abandonne Maillard à son maintien guindé et à ses manières strictes et peu chaleureuses. Je n'attends pas de l'amour. Ni même un minimum de considérarisme. Mais au moins ce brin de courtoisie sans lequel on ne peut, en groupe, en collège, pas prendre de saines décisions, et aider les chercheurs qui en font la demande. Trop de copinage et pas assez de dossiers estimables. Je n'aime pas cette fonction. Dans ma vie, je n'ai rien demandé. Rien brigué. Et j'ai le sentiment de n'avoir rien accompli, rien réussi, rien gagné. Rien. Ce poste, je le quitte. Je leur fais confiance, au niveau Bernstein puisqu'il m'a nommé directement. Ils comprendront que je veux le recul et l'autonomie. Qu'on ne me mette plus nulle part où j'aie à disputer avec d'autres. J'ai un travail en cours. La perspective de chaque réunion, et la révocation statutaire de quatre membres, le 22 février, me hante. Ce n'est pas à toi de faire le balayage et d'obliger au respect de statuts oubliés depuis quelques années. Je quitte. Je quitte! Bernstein va se fâcher. Je voudrais pouvoir partir sur la pointe des pieds. Les seules raisons à mon départ sont tellement profondément personnelles que je ne peux moi-même les expliquer. J'ai déjà trop dit de Maillard alors que je ne sais rien de lui. Il est « improbable ». J'ai essayé de le tutoyer. Mais cela ne m'a pas permis de l'approcher un peu plus et de savoir qui il est. Au fond de moi, il y a la colère du fou qui voudrait prendre une dernière fois la parole avant la camisole et le bâillon. Des combats, oui. Des disputes, non. Qu'en penses-tu? Pierre-Etienne.

Vendredi 17. Chère Cat. Un petit mot en souvenir des jours heureux où nous savions encore poser des questions sans en souffrir. C'est quoi la colère? Ça doit se décider un peu. La tragédie est désormais désinvolte. Il n'y a plus de morale. Et je le constate sans aucun regret. Il n'y a plus aucune de ces morales. dont nous respectons les préceptes tant dans la soumission que dans la révolte. Une morale serait à inventer mais nous avons tout saccagé. Nous, qui ne sommes plus jeunes et pas encore vieux. Seules les convenances (ou les inconvenances, c'est selon l'apparence que nous nous donnons) unissent les gens de notre âge. Règne le refus sauvage d'être joué et de perdre. Il ne s'agit même plus de perversité ou de lâcheté. Nous sommes désarmés, incapables de reconnaître nos désirs, de nommer nos souffrances. Dans nos salons il y a encore les serviteurs et les servis, les ravisseurs et les ravis, les charmeurs cyniques, les cavaleurs, les meurtris. La campagne est belle. Mais plus personne n'y va pour renouer. Gare à celui qui croit encore qu'on peut avancer sans se compromettre, entreprendre sans se salir, parler et dire sans risquer. J'ai le projet d'un roman qui s'intitulerait *Hôtel du Siècle*<sup>6</sup>. Tout simplement parce que je me suis promené hier dans un quartier que je ne connaissais pas, entre Montmartre et la Bourse. Dans une rue calme, étroite et grise, il y a un hôtel qui porte ce nom. Un petit hôtel pour la petite histoire. Mais il me faudrait

---

<sup>6</sup> *Hôtel Styx* (publié en 1989) est assez proche d'*Hôtel du Siècle*.

être pur pour ce roman. Et je ne le suis pas encore. Les mots fuient et trahissent. Je sais l'inévitable. Cela ne suffit pas. Les facilités de langage, les ironies fringantes protègent mal en moi le civil, l'être civilisé. J'ai beaucoup à faire, taire et clamer, distinguer la rancœur de la colère, l'élan du mouvement, l'isolement de la solitude. Je n'admets pas le code social fondé sur la tricherie, la fuite en avant, et en avant il n'y a pas de vie. *Hôtel du Siècle* serait un roman de passages, de plongées, de ravages et d'émerveillements. Dans les chambres, il n'y aurait pas de place pour les bagages. Il serait temps que je me mette en colère. Je ne suis pas assez net pour cela. Le courage est en moi. Or priment encore les comportements, les attitudes, toutes ces manières qui ont conduit mes pas jusqu'à ce jour, même et surtout quand je m'en défendais. Plus je me dégage, plus « on » me rattrape. Il faudrait une fois pour toutes, avant, avant le roman projeté, que je casse ce « on » comme une noix et que je grignote ce qu'il y a dedans au risque de l'amer et du poison. J'ai vu aux Puces, dimanche dernier, un sourd-muet, élégant jeune homme pâle en manteau noir, réclamer une dette de 3 000 F à un jeune marchand, bronzé, fort parleur, qui se fâchait. Dans son stand, il y avait du beau monde. Quand il ne racontait pas son récent voyage au Brésil, il se tournait vers le sourd-muet pour lui expliquer, par gestes, que l'argent allait arriver. Le sourd-muet, immobile, les mains dans les poches de son manteau noir, attendait. La mort, décidément, attend le règlement. Rien n'a changé, ma Cat: ma Catherine. Je ne serai jamais assez pur pour ce roman-là. Je n'ai fait que passer devant l'hôtel du Siècle. J'ai trop de bagages. Des valises pleines d'images. Et des sacs bourrés de cahiers. Dans ma trousse de toilette il n'y a que des gommes, des crayons, des bouteilles d'encre, le stylo et le médicament pour le dernier sommeil. Fausto m'a invité à dîner ce soir. Il a bu. A la seconde bouteille de bordeaux supérieur, il ne m'écoutait plus. Nous avons été amis et il t'aime encore à la folie. Il t'aime, parce qu'il ne te revoit pas. A la folie parce que tu fais semblant de ne pas le reconnaître quand tu le vois, chez Hélène la semaine dernière, au restaurant la semaine d'avant. Et Fausto est bien plus heureux avec sa peine qu'avec toi. Comme tout cela redevient petit quand nous parlons de nous. Je me fais refaire la bouche à grands frais parce que je ne veux pas mourir avec une prothèse dentaire. On me rebouche les racines de chaque dent. Une à une. Toutes. J'ai rendez-vous chez le dentiste chaque semaine jusqu'au 23 juin. Alors, dit-il, j'aurai des dents de jeune homme. Pour le payer, je vais vendre mon ancien bureau. Le meuble a paraît-il un peu de valeur. Je m'étais justement rendu aux Puces pour avoir une idée du prix. Les gens achètent n'importe quoi. C'est de nouveau la folie des objets. Je t'imagine ramassée sur toi-même, butée, incertaine, émouvante, crispée face à deux choix: la fuite dans l'état de mère ou la fuite pure et simple. Parfois je rêve que ton fils est de moi. Je vais vers lui, et il ne me reconnaît pas. Te dire le nom de celle qui a partagé ma nuit dernière est impossible. Elle me l'a dit, son nom. Elle a oublié une paire de gants en laine bleue. Je les ai accrochés à la poignée de porte, sur le palier, à l'extérieur. Avec un mot « au cas où je ne serais pas là. Les voici. A bientôt ». Mais je ne veux pas qu'elle revienne ici. Je ne veux pas qu'elle « rentre ». J'ai entendu le bruit de l'ascenseur. Elle a repris les gants. Elle est redescendue à pied. Je vis, ici, sans faire aucun bruit. Je n'écoute plus de musique. Parfois je me prépare une boisson chaude. Je n'aurais jamais dû te présenter Fausto. Ou bien l'ai-je fait pour te quitter en t'accusant de le faire toi, vous, vous deux. Demain, je ferai ma valise. La plus petite. Et j'irai à l'hôtel du Siècle passer une première nuit, vérifier si c'est bien là le lieu de l'ultime chapitre. Peux-tu m'envoyer une récente photo de toi? Le film s'intitulait *Killing*. Nous l'avons vu ensemble

à la Cinémathèque. Le héros et sa femme fuyaient avec une valise, et dans la valise deux millions de dollars, fruit d'un hold-up sur un champ de courses. Le couple avait été obligé de mettre la valise et le magot en bagage accompagné. Et, alors qu'ils montaient dans l'avion, ils voyaient la valise tomber du chariot qui se dirigeait vers la soute, s'ouvrir, et les millions s'envoler dans la nuit de l'aéroport. Nous rêvons tous de cette valise pleine de billets, de ce voyage volé, de cette fuite dans les pays chauds, ne plus rien avoir à se dire et regarder la mer en attendant les boissons fraîches. Parfois, en riant, je dis que je vais tout vendre. Je rédigerai le catalogue, minutieusement. Tout y serait consigné, décrit, évalué. Ce dernier roman s'intitulerait *Le Catalogue de la vente X* et avec l'argent de l'effective vente aux enchères j'irais mourir dans un bordel à Hong Kong, camé, gavé, puant, gaspillant. Faisant un peu plus vite ce que nous faisons ici lentement. Peux-tu m'envoyer une photo de toi? Ou bien, prête-moi ton fils. Je lui ferai faire le tour du monde. Et il vivra la mort d'un amant sans plus aucune aimée, les ciels et les ports les différentes chambres d'hôtel, tous les alcools du monde, les paysages des cartes postales, pour de vrai. Et je lui raconterai *Hôtel du Siècle*, mon meilleur roman, le seul valable. Succès fou. Un seul exemplaire livré à voix haute. Un seul lecteur. N'aie pas peur, il aura le billet du retour. Et il aura tout vu. Pardon ma Cat, ma Catherine: je voudrais tant me mettre en colère. Je voudrais tant me sentir neuf. Il y a ce que l'on fait, ce que l'on dit, et l'un ne coïncide pas avec l'autre. Je reconstitue le lot de petits gestes, de plaisanteries, de paroles perdues, qui conduisent inexorablement au cruel. Mais la cruauté ne crée pas la colère. Je suis très heureux. Je vais monnayer ma fin. Dans *Hôtel du Siècle* on entre avec la certitude de ne jamais ressortir et de partir doucement, pour un dernier petit déjeuner. Ça fait mal paraît-il mais très peu de temps. On nettoie la chambre et au suivant. C'est le camion de la blanchisserie qui emporte les corps dans les sacs de draps sales. Tout part avec des ordures. Ce que je suis. L'hôtel n'est pas recommandé. Il ne figure sur aucune liste et pas même dans l'annuaire. Pourtant j'ai vu la plaque. J'irai demain. Ta photo arrivera trop tard. Quel âge a ton fils maintenant? Je te laisse tout. Peux-tu prévenir le dentiste et annuler les rendez-vous? Je pars avec ma bouche qui s'effondre. Fin du chapitre I. Mais je ne suis pas assez pur pour écrire ce roman. Déjà, j'en fais un hôtel fatal. Or le siècle est plus important. Donne-moi de tes nouvelles de temps en temps. André.

Samedi 18 février. Madame. Chaque fois que j'ai un entretien avec vous, vous me posez des questions trop claires. Vous me tendez la main, mais pas dans le bon sens. Je ne suis pas devant vous, mais derrière. Assis par terre. Le dos contre le mur. Les coudes sur les genoux. Jambes repliées. Doigts croisés. J'attends de vous un signe. Or, vous parlez à un autre que moi. Je viens chez vous parce que c'est la loi. Je compte les minutes. Je vous écris pour me guérir d'une espèce d'obsession. Nos entretiens ne servent à rien. Vous avez décidé que j'étais un autre. Un adolescent bien précis. Sans doute suis-je fiché dans votre tête. Un cas connu. Décrit. Et c'est à lui que vous parlez. Pas à moi. Voici donc de quoi dévier, mes histoires. Ma mère n'a jamais voulu payer d'impôts. Elle renvoyait toujours les lettres avec pour mention sur l'enveloppe *Décédée. Retour à l'expéditeur*. Elle demandait toujours à quelqu'un d'autre de l'écrire. Elle changeait souvent d'adresse. Et d'ami. Avec mon père, mais ils n'étaient pas mariés, après ma naissance, elle eut un domicile un peu plus fixe. Et tous les deux gagnèrent beaucoup d'argent en décorant des palais en Afrique et au Moyen-Orient. Le fisc a retrouvé l'adresse de ma mère. Elle a de nouveau renvoyé les lettres avec la mention

*Décédée. Retour à l'expéditeur.* Jusqu'au jour où, menace de saisie, mon père et ma mère ont décidé de quitter la France. Pour leur départ il y eut une grande fête et on me renversa des bouteilles de champagne sur la tête. J'avais cinq ans. Il y a neuf ans. Mes parents ont acheté un bateau. Ils voulaient faire le tour du monde. Tout plaquer. J'étais du voyage. La première sortie eut lieu au large de Tunis. Une sortie d'essai. Quand ils jetèrent l'ancre, au large, je vis la chaîne se dérouler, se dérouler, se dérouler et, plouf, tomber au fond de l'eau avec l'ancre. Elle n'était même pas accrochée au pont. Ils riaient. J'ai ri. Comme ils devaient traverser l'Atlantique, ils ont préféré me renvoyer chez ma grand-mère. Autre vie. Ils se sont installés à Rio, puis à Caracas. J'ai revu mon père une fois, il y a deux ans. Il est petit, comme moi. Ma mère est grande. Beaucoup plus grande que lui. Mon père m'a dit que pendant la traversée, excédé, il avait plusieurs fois voulu noyer ma mère mais, précisait-il, « partout, elle avait pied ». Pour le reste de mon histoire, je ne suis pas un délinquant. L'idée était la suivante. Un immeuble. Des boîtes aux lettres. Des noms. Par exemple *Berthier, 6<sup>e</sup> étage gauche* et *Dupont, 2<sup>e</sup> étage face*. Je monte au sixième. Je sonne, personne. Tant mieux, sinon j'aurais répondu « pardon, je me suis trompé ». Je redescends, très vite, pour arriver essoufflé au deuxième étage. Je sonne chez les Dupont. Il y a quelqu'un. Tant mieux « qui est là? » « Le fils de madame Berthier. » « Qui? » « Madame Berthier, du sixième. » On ouvre « pardon madame, mais c'est grave. Ma soeur a une crise de tachycardie. J'ai eu maman au téléphone. Elle ne peut pas venir. Elle pleure. Elle m'a dit de demander dans l'immeuble. Je dois emmener d'urgence ma soeur chez le docteur, à Versailles. Il me faut 150 F ». Ça a marché trente, quarante, cinquante fois. Pour l'argent de poche que ma grand-mère ne me donnait pas. Pour le voyage que mes parents ne m'ont pas fait faire. Pour les lettres de ma mère que je ne lis même pas. Ça marche dans les quartiers chic, pas trop sinon les gens ne donnent rien, et dans les immeubles où « visiblement » les habitants ne se connaissent pas. Ça se reconnaît à l'absence de concierge, au marbre de l'entrée et aux multiples étiquettes sur les boîtes aux lettres. Et puis le mot « tachycardie » fait peur. M'avez-vous demandé si ma mère était plus grande que mon père? Si mon père était marié avec ma mère? Si ma mère payait ses impôts? Si ma grand-mère jouait au bridge et combien elle perdait? Combien de temps vont-ils me garder dans cet établissement? Maintenant, nous allons pouvoir parler. Je suis une autre histoire. J'écris pour me guérir d'une espèce d'obsession. Baptiste Leroy.

Dimanche 19 février. Bonjour Marco. Où donc ai-je lu *Nous devons susciter des crises répétées, revaloriser l'idée de la mort et du martyr. Si dans l'aventure nous devons disparaître, ce n'est pas important. L'important, c'est de noyer le monde dans la crise. C'est dans l'ardeur des crises que ceux qui sont appelés à exporter la révolution perdront leur désir malsain de confort?* Je l'ai lu et je l'ai noté. Ou bien l'ai-je écrit et je viens de retrouver la note. Comment ai-je pu penser cela, quand, et pourquoi? Du temps où nous vivions ensemble? Je travaille tout seul. Je suis perdu. Je me souviens d'un jour, j'avais voulu te frapper, tu m'avais attrapé la main et tu m'avais mordu. A partir de quoi, j'avais « joué » notre soirée ensemble, la main bandée, ce qui faisait de moi un blessé, un séducteur retour de duel, ou un séduit, un héros et une victime. Il faut alors jouer dans une retenue entière, plutôt déconnecté que froid. Ton regard n'a jamais été aussi amoureux que ce soir-là. Le théâtre de deux est notre confort. Je me souviens de ton interminable rire parce que je venais de te surprendre en train de me regarder, étonné, attentif. Rouerie. Cynisme. Une facilité de ta mise en scène, d'une incongruité

patente. Ton regard n'était plus amoureux. Tu te dissimulais, comme sous un masque, réservé, décalé. Je me souviens de ce soir-là. Notre confort. J'avais voulu te frapper et tu m'avais mordu. Quelle importance. J'ai lu, sur un mur, dans la rue, *Ecoutez les hommes aux yeux blancs chanter leur ivresse aux croisées des chemins*. C'est, très bien écrit, sur une seule ligne et environ quarante pas, à hauteur de buste: tout près d'ici. Une inscription de quartier. On ne peut la lire dans son ensemble que du trottoir d'en face. Sur un autre mur, j'ai lu, en plus fou, et à la craie, *Le terrain d'aventure, c'est où maman?* A la première pluie, l'inscription disparaîtra. Quand je pense à toi, c'est toujours dimanche. Parce que tu me laissais parler. Et tu te taisais. Parce que tu me laisses parler, sept ans plus tard, quand je t'écris. C'est quoi, le désir malsain de confort? C'est quoi, exporter la révolution? C'est quoi, l'ardeur des crises? C'est quoi, revaloriser l'idée de la mort et du martyr? C'est quoi, le souvenir de nous quand nous projetions de vivre la vie ensemble? Le terrain d'aventure, c'est où? C'est quoi, le chant des hommes aux yeux blancs? Et la croisée des chemins c'est où? Encore une lettre pour ta collection. Tu avais bonne mine, hier, et bonne allure. Ça va pour toi. Bravo. Mais je crois être le plus heureux des deux. Vis bien. Je vis intensément. Louis.

Lundi 20. Petite soeur. Après vingt-sept ans de séparation, les parents ont décidé de divorcer. Maman me l'a annoncé samedi. Ils se sont enfin mis d'accord pour la vente du terrain au bord de l'Oise. Le terrain. Le fameux terrain. Dont maman nous a toujours parlé et que nous n'avons jamais vu. Attention tu vas être déçue. Nous l'avons tellement imaginé, ce terrain-là. Après tout, quand les parents se sont quittés, quand notre père a fait la valise pour une autre, j'avais trois ans, et tu étais encore au berceau. Ce terrain, ils l'avaient acheté pour y aller camper, en fin de semaine. Maman disait « l'été, l'automne et même le printemps », sans regret, presque en chantant, tu te le rappelles? Elle oubliait l'hiver. Il n'y a pas d'hiver pour une mère. Ce terrain, ils l'avaient choisi au bord de l'eau. Pour leurs enfants. Un ponton. Une barque. La pêche au gardon. Se baigner. On se baignait encore dans l'Oise à cette époque-là. Cent fois maman nous a raconté cette histoire, plus tard, quand nous demandions qui était notre père et si nous allions le revoir. Toi, tu dessinais la maison, sur le terrain, le ponton, la barque et la famille réunie. Combien de temps est-il resté à ton mariage, le père? Le temps de la photo à la sortie de la mairie? Il était venu avec l'autre. Il est vite reparti avec l'autre. Maman pleurait. Il pleuvait. Et ils ne divorçaient pas « à cause du terrain ». Ils se le disputaient. Maman ne voulait pas le partager. Ils ont donc mis vingt-sept ans pour se décider. Deux tiers pour maman, un tiers pour notre père. La procédure de divorce est entamée. Maman m'a chargé de te prévenir. Elle n'est pas fière. Tu lui disais toujours de ne pas céder. Alors, hier, dimanche, avec le relevé du cadastre et l'acte de vente (15 juin 1955), nous sommes allés à Dommartin-sur-Oise. Nous avons cherché. Longtemps. Maman ne reconnaissait rien. Ni les maisons, on a beaucoup construit, ni les chemins, il y a du macadam. Un monsieur, d'un pavillon, nous a aidés. Il nous montrait des arbres, au loin. C'était là. Il nous a accompagnés. C'était un peu une forêt telle que je l'imaginais. Ou du moins un bosquet. Plus nous approchions, plus il fallait faire attention aux flaques et à la boue. Maman s'était bien habillée. Elle avait des talons hauts et une veste de laine blanche. Le monsieur disait « ça, c'est aux Kleber; ça, c'est aux Dumont; ici, c'est à moi. Votre terrain est là ». Nous n'avons pas pu approcher: il était inondé. Quelques arbres envahis de lianes dans 550 mètres carrés d'eau. Maman avait toujours cru que le terrain était dix fois plus grand. C'est faux. « Une moitié d'hectare au bord de



l'eau » disait-elle, tu te le rappelles? C'est rien. Il faisait froid. Le monsieur nous a invités à prendre un apéritif, chez lui, dans son pavillon, attention chien méchant. C'était un peu avant midi. La dame du monsieur a sorti les beaux verres à porto. J'ai appelé le notaire en le priant de m'excuser de le déranger un dimanche. Il est formel. Le terrain n'est pas constructible. Il n'y aura jamais de viabilité. La berge est inondée sur deux kilomètres pendant au moins un mois chaque hiver. Le terrain ne vaut pas un sou. Nous avons remercié le monsieur et la dame. Et j'ai invité maman dans un restaurant de campagne. Chic. Le relais de je ne sais plus quoi. Nous avons bien mangé. Et nous avons ri de l'histoire. Maman avait un peu bu. Elle n'a pas l'habitude. Et j'en ai profité pour qu'elle me raconte un peu sa rencontre avec notre père, où, comment, les promesses, bref quand ils s'aimaient. Et tout ce trésor, enfin sauvé, je te le donnerai quand nous nous reverrons. Je te raconterai tout ce peu que je sais d'eux, désormais. Et ce sera bientôt puisque ton aîné va faire sa première communion. Je viendrai. Après tout, je suis le parrain. Mais le terrain, c'est rien. Maman riait, maman pleurait, comment savoir? De retour chez elle, elle a nettoyé ses chaussures à talons avec une vieille brosse à dents modèle « dents blanches, haleine fraîche, super dentifrice Colgate ». La brosse à dents oubliée par notre père et qui traînait encore dans la boîte à produits d'entretien. Maman a dit, en frottant la boue, « rien ne se perd, tout est utile ». Ce fut une belle journée. Elle avait froid. Je l'ai couchée. Bordée. Je l'ai embrassée sur le front. J'ai éteint la lumière de sa chambre. Elle m'a dit « je suis seule ici depuis longtemps. Préviens ta soeur que tout est fini ». A ton tour de lui écrire. Je dis bien écrire. Car si vous vous parlez au téléphone, tu vas encore lui faire de la peine. Je t'embrasse. Roland.

Mardi 21. Chère Andrée. Je ne viendrai pas à Paris à la fin du mois prochain. C'est un bien grand déplacement. Je renonce au projet. Je te l'écris un peu par lâcheté. Car je sais qu'au téléphone, de vive voix, je flancherais en t'annonçant la décision. Je sais que déjà tu faisais des projets de sorties au théâtre et dans les galeries. Mais tout me retient ici. Le travail, même s'il est strictement administratif et d'une grande banalité. Les habitudes, même si elles ne sont pas toujours alertes et vivantes. Je veux dire par là que je ne suis plus en état d'alerte. On finit par vouloir se fabriquer quelque chose qu'on porte tout le temps avec soi. Un cancer ou une passion irrémédiable. Jusqu'à ce que ce mal s'annonce, ou soit annoncé défini de l'extérieur, par les autres. Alors, c'est le dérangement. On ne supporte plus les déplacements. On ne rêve plus de voyages au sens propre du terme. De sorties. De retrouvailles. De capitales. Les villes capitales. Et les spectacles des villes capitales, comme nulle part ailleurs. Je n'ai ni un cancer ni une passion irrémédiable. Je suis seulement porteur d'une demande de jours meilleurs, d'heures claires, d'émotions multiples et plus intenses. Tout me distrait de l'essentielle gravité et l'effet de l'âge me place de moins en moins en captivité. Les habitudes font de moi un captif. Or, j'en connais de bien plus jeunes que moi, ils ou elles, qui vivent la même impression. Il ne s'agirait donc pas d'un effet daté, privilège d'une génération, mais d'un signe du temps actuel. Je souffre, et je jouis, des décalages entre le temps de percevoir, le temps de voir, le temps de parler et le temps de comprendre. J'ai ce vertige-là. Je le porte. Je le traîne. Il me tient ici. Je voudrais tant, en amour, l'exprimer pour quelqu'un, le donner à quelqu'un, le rendre à quelqu'un. Ce vertige-là n'appartient qu'à celle ou celui que l'on aime si l'on aime, quand on croit aimer. Je t'écris du bureau. La journée va commencer. Les rendez-vous. Les salutations distinguées. Le cortège des notables. Les plaideurs. Les flatteurs. Dans mon fauteuil, je tourne le dos à Paris. Je

suis le seul à le savoir. Tu es la première à qui j'en fais la confiance. Donc je renonce au projet de ce voyage. Je te remercie d'avance de ne pas trop m'en vouloir. Je sais que ma venue, chaque année, pour toi, depuis la mort de Jacques, est un rite, pourquoi ne pas écrire une fête. Tu réunis nos amis. Tu choisis les meilleurs spectacles. Tu te fais faire un nouveau chapeau. Je te rafle ce bonheur-là. Je n'ai plus envie de faire ma valise. Ce matin, dans la petite cour, derrière la maison, j'ai entendu un oiseau chanter. Je souffre, et je jouis, des décalages entre le temps d'attendre, le temps d'oublier, le temps de dire et le temps d'interroger. Je me suis remis à écrire des poèmes. Ils ne sont plus aussi clairs et ciselés qu'autrefois. J'hésite, désormais, en écrivant. En fait, je n'écris qu'un seul poème. Je biffe. Je barre. Je coupe tout. Et je recommence. Avant, j'étais si sûr. J'avais des opinions. Un goût. Une ligne de vie. Je me suis, aussi, remis à faire la cuisine. J'ai retrouvé le cahier de recettes d'Odette. Il me plaît de réussir un plat ou un gâteau comme elle les réussissait pour le plaisir de nos repas. Faire les courses, également, désormais me passionne. De tout cela nous parlerons au premier jour de l'été quand nous nous retrouverons à *Ker Alma*. Les géraniums seront en fleur. Nous écouterons les mouettes. Hélène attend un bébé pour septembre. Françoise est enceinte de deux mois. Tu peux prévoir des cadeaux de layette. Ne me gronde pas. Je ne pouvais pas te l'annoncer de vive voix. Je t'embrasse. Ton beau-frère. Jean.

Mercredi 22 février. Cher Marcel. Et après je m'étonne qu'on ne m'invite plus nulle part. Je suis le fléau des repas amicaux. Il suffit que j'arrive, qu'il y ait plusieurs invités que je ne connais pas pour que je me mette à parler tellement, tellement, et que plus personne ne puisse se dire. Ou dire quoi que ce soit. « Placer un mot », comme on dit. Il y a quelques années, Je racontais des histoires qui avaient de la tenue, un début, une fin, et je savais être relativement bref. Maintenant, je suis redevenu comme l'enfant balbutiant, confus, terrorisé qui aurait fait n'importe quoi pour que ses camarades l'aiment, en dehors de chez lui, à l'école, aux récréations, sur le chemin de l'aller ou sur le chemin du retour. Je suis redevenu le conteur gosse qui dit ses rêves, ses hantises, les petits exploits de sa vie, la vie, rien que la vie, et elle n'est pas racontable. Elle est incroyable. Ce soir, chez Jean-Pierre, je me suis perdu dans des narrations sans début et sans fin. J'aurais dû m'arrêter. Mais je voulais leur raconter au moins une histoire sensée. Elles l'étaient toutes. Mais pas au sens peut-être où ils les entendaient. Alors, je revenais à l'assaut. Comme un enfant qui se bute. Et mes histoires devenaient de plus en plus équivoques, énigmatiques, dérisoires. Ils ne pouvaient rien dire. Un nom? Un mot? Et je recommençais. Ce fut la dérive. J'ai tenté toutes les voies. Je me perdais. J'avais froid aux pieds. Il y avait là un architecte, un dentiste, un étudiant mais en quoi? et un conservateur de musée. Nous aurions pu parler. Echanger. J'avais peur. J'avais peur parce qu'ils avaient peur. Jean-Pierre avait dû les prévenir. Je ne suis plus le même depuis l'été 78. On ne se remet pas d'un amour floué. Et puis, je vis seul dans ce pays, en ce moment. Il y a une France que je déteste, la France idolâtre, obscurantiste, complaisante à elle-même, la France de la confession publique flagellante, la France qui fait commerce de l'esprit français. Et puis il ya celle que j'aime et qui ne refuse jamais le sérieux, qui ne refuse jamais une réflexion profonde sur les grands sujets: la vie, la mort, l'avenir de la société. Je me perds dans des plaidoyers. Je me pends au fil des jours. La sympathie ne circule plus. Surtout dans notre milieu de célibataires. D'ailleurs pourquoi surtout? Jamais situation de nous n'a été plus abracadabrante. C'est un peu ceci si je dois résumer: je reconnais la légitimité de ton égoïsme à condition qu'il n'entraîne pas

d'inconvénient pour l'expression de mon propre égoïsme. Et chacun a ses bons arguments. Et dans le repli chacun se tient, nul ne se sent appelé, ou provoqué, ou invité. Mes lambeaux d'histoires ressemblent dangereusement à des débuts de confidences. Et c'est insoutenable. Tout comme la vie, dite, simplement dite, est incroyable. Et toi, tu te tiens à l'écart. Jean-Pierre m'a dit, quand je suis arrivé chez lui, avant les présentations aux invités, qu'il n'avait plus aucune nouvelle de toi. Tu ne réponds plus au courrier. L'émigration est-elle une solution? Il paraît que tu as enfin obtenu la nationalité américaine. Quand je suis parti, ivre d'histoires inachevées, laissant les autres en état de bouche bée, avec peut-être le sentiment que nous aurions eu tant à nous dire si je ne m'étais pas imposé par frayeur des jacasseries et autres plaisanteries de bon ton, Jean-Pierre m'a dit, sur le palier, « de toutes les façons, on n'a plus rien à perdre ». Je ne suis pas si sûr que ce sentiment soit assez répandu et ancre pour que l'on puisse recommencer la vie, un peu de vie, entre, nous. En rentrant chez moi, dans le métro, Je me sentais misérable. J'ai le bonheur malheureux, mais j'ai le bonheur. C'est du bonheur. Je débroussaille. Et je me dis que c'est sans fin. Tout un peuple des beaux jardins à la française piétine et se demande si ça vaut encore le coup de croire à un passé qui a épaté le monde entier. En rentrant chez moi, j'ai souffert de ton absence. Et de ton silence. Je t'écris. Je n'attends plus aucune réponse, en retour. Tu étais présent puisque j'ai pensé à toi, et puisque j'éprouve le besoin de t'adresser cette lettre. Ma petite histoire de ce soir a peut-être encore un peu de sens. Je m'enfonce dans les broussailles, culottes courtes, jambes nues. Jean-Pierre est méticuleux. Son appartement est exquis. La table était belle et bien mise. Le repas n'a pas été amical, à cause de moi. Où en es-tu, toi? Il se fabrique, ici, de tous bords, une mauvaise haine, celle des pages de notre Histoire que l'on préfère arracher et faire semblant d'oublier, après. Ceux qui n'émigrent pas, comme toi, émigrent en eux-mêmes et préparent toutes sortes de liquidations. Me croiras-tu? Me crois-tu? Je te dis à bientôt. Heureux de t'avoir donné signe de vie. Clément.

Caracas le 23 février. Chère Lilou. Cela faisait longtemps que je ne t'écrivais pas. Mais en rentrant de l'école, ce soir, j'ai déniché des photos de toi, de maman, de Jean-Pierre et d'Antoine quand lui avait douze ans et quand, apparemment, vous veniez d'acheter la Rouvière. Tu n'as pas du tout changé. Egalement j'ai pu voir Ratapoil. Maman m'a raconté qu'il était mort de vieillesse. Il a l'air très mignon. Ici, je suis rentrée à l'école mais je m'ennuie terriblement. J'ai beaucoup d'amis et d'amies, mais quand il s'agit de travailler ou d'étudier des leçons par coeur je m'endors, je me sens soudain fatiguée et je ne fais rien. Préconceptions? Je ne sais pas. C'est très possible. Néanmoins, les résultats, même s'ils pouvaient être meilleurs que ça, ne sont pas mauvais. Si je me compare à beaucoup, ça ne va pas trop mal. Cependant je risque d'avoir à passer un examen de rattrapage en physique. Ça, en physique, je sens toujours que je nage dans l'ignorance, et que je me noie dans les mauvaises notes. Je n'y peux rien. Je la déteste. Tous autour de moi, savent ce qu'ils vont étudier à l'université, et moi je n'ai aucune idée. Cependant, j'aime beaucoup enseigner. La preuve. Je donne des classes de cheval et de gym rythmique à maman, tous les jours. Elle aime beaucoup. Et tous disent que j'ai de grandes aptitudes pour l'enseignement. Aujourd'hui c'est le cheval et la gym, ce n'est qu'un début, mais ensuite, je ne sais pas, je peux devenir une excellente prof, mais de quoi? En juillet-août, je vais en France, au Portugal et en Belgique. Je ne crois pas qu'on puisse se voir, car si l'on va en France c'est à Paris, et pour pas plus que

deux jours. C'est dommage. J'aimerais beaucoup recueillir de belles cerises jusqu'à avoir mal au ventre et tacher tout mon pantalon. Ou me baigner dans la mare. Ou parler avec vous avec de grosses chaussettes et des sabots aux pieds, bref! vous revoir. J'aimerais beaucoup mais je crois que c'est impossible. Maman me raconte souvent l'étrange aventure de ton mariage car il paraît que tu ne pouvais même pas voir Jean-Pierre, avant, et que d'un jour à l'autre vous vous êtes mariés. Ça me fait toujours sourire et, pour un moment, j'ai envie de revenir au passé, à votre passé, et de voir comment vous étiez amis avec maman, les échéances en maths, l'université, etc. Parfois, je rêve comme ça et je pense que votre amitié devait être sensationnelle. J'aurais voulu vous connaître... Es-tu aussi agitée. que toujours? Je t'embrasse. Bisous. Héléne. Réponds-moi. CAPG 179 apt. 31B42 Caracas Venezuela.

Vendredi 24. Cher monsieur Falzetti. On disait qu'il fallait s'attaquer aux maîtres, dire la vie, ne rien ménager. Je le fais. Les tableaux que vous verrez dans mon atelier mardi prochain n'ont aucun rapport esthétique, physique, graphique avec ceux que j'ai peints jusqu'à ce jour. Je ne donne rien à voir de ce que vous avez vendu de moi. On disait qu'il fallait s'attaquer aux idoles, dire la vérité, ne rien respecter. Je le fais. Une simple critique du système, une critique impersonnelle, est anodine et ne gêne personne. J'ai mis du temps à le comprendre. Elle ne suffit pas! Je suis enfin le peintre de mes tableaux. Trop de faiblesses, trop d'errements, trop de dangers qui n'en sont pas: J'ai quitté la fabrique. Tout me crie que je fais fausse route et je continue. Ah mais! Vous me parlez toujours des « idées simples » et de ce que l'on « attend » de moi. Je n'attends de moi que moi-même. Et ces tableaux que je vous cache depuis plus d'un an, « nouvelle manière » direz-vous, d'un petit air lâcheur ne ressemblent à rien. Je me demande même s'ils sont achevés. C'est extrêmement bon signe. J'imagine votre sourire pincé de marchand sans marchandise habituelle, et cela me fait le bien du fou, le fou incapable de reproduire le discours inculqué. Je suis devant vos idées simples et vos commandements comme la chauve-souris devant la lumière : aveugle. Je cite Mister Aristote. Et j'ajoute au régal en vous prévenant d'avance. Mardi, vous pourrez prononcer la disgrâce. Une disgrâce. La vôtre. Je m'en contremoque. Je ne serais rien sans vous mais que seriez-vous sans moi? et ainsi de suite. Je pense à ceux qui ont fait votre renommée, votre confort et vos vieux jours. Vous êtes un vieux jour. Finalement je sais pourquoi je vous écris: ne venez pas mardi. Vous allez faire la fine bouche. Ou, pis encore, vous ferez semblant d'aimer. Et, si vous aimez, alors je serai encore dans le système. Et l'acte critique de chacune de mes toiles sera toujours aussi impersonnel, anodin, et ne gênera personne. L'artiste est seul critique. Il y a des ombres sur mes tableaux. D'immenses ombres. Je fais de l'ombre monsieur Falzetti, enfin! Je vous tourne le dos. Et ce vers quoi je vais est très imprécis. Je vous dérange quand je vous fais signe. Et, à en croire votre entourage, je vous dérange encore plus quand je ne me signale pas. Que faire. D'où vient cette réticence, en vous? Cette impression que l'on a de toujours secrètement vous irriter. Quel être perpétuellement froissable vous faites. Je ne vous demande plus rien. Je vous demande tout. Me donner le pourquoi de votre réticence, ce n'est pas vous engager à la familiarité. Je ne la souhaite pas. Mais je ne veux plus de votre réticence, votre manière d'intelligence. Mardi il sera encore temps d'annuler les expositions de Paris, Zurich et New York. Venez donc voir le saccage. Et n'oubliez pas les quelques sous que vous me devez. A moins que vous ne m'expliquiez encore qu'avec tous vos frais je vous dois de l'argent, de l'effort, et des tableaux qui

ressemblent à mes tableaux précédents. Je vous salue. A vous de juger. Mes toiles désormais sont grises et noires. Il n'y a plus de couleurs. Je n'ai jamais eu autant d'espoir. Je me reconnais enfin un peu dans ce que je fais. Avec l'expression de mon respect. Meilleures pensées à madame Falzetti qui lira cette lettre avant vous. Secrétariat oblige. Stan Berezski. Artiste peintre. 1984. Février. Des images floues et passagères, brossées large en camaïeu... Je suis informel. J'obéissais à la nature. Je veux la transcender.

Samedi 25. Cher Papy. J'ai vu un film formidable. Ça se passe à des millions d'années-lumière de notre imagination. C'est une histoire au-delà du mal, au-delà de notre univers. Dans un monde envahi par des extra-terrestres où un jeune roi doit sauver son amour des griffes d'un monstre et risquer la destruction de sa planète. Ça m'a plu. Il y avait un vieux sage qui disait au jeune roi « à chacun l'histoire de son devenir ». J'ai pensé à toi et à ce que tu me disais, le soir, l'été dernier. Je t'écouterai mieux l'été prochain. Il faudra que tu m'en dises plus. J'ai, de toi, ce petit mot sur lequel tu as écrit *A l'attention de mon petit Léonard. Ma pensée du jour. Le local, le particulier, le subjectif sont les valeurs en hausse au détriment du collectif et de l'universel. Et cet autre Tu seras le nouvel individu, phase ultime de la révolution démocratique en oeuvre depuis le dix-septième siècle, par laquelle l'homme occidental se libère peu à peu des contraintes des groupes, des appareils de pensée et des hiérarchies. Le nouvel individu ferait un nouveau pas en avant dans la lente reconquête de la liberté. Toi, Léonard, tu le peux si tu le veux.* Je ne comprends pas très bien, Papy, pour le moment. Je vais voir les films avec des monstres qui se battent sur d'autres planètes. Le jeune roi, c'est moi dans ces films-là. Je suis le seul à figure humaine. Cet après-midi, je ne suis pas allé au collège technique. Il va falloir que les parents me donnent un mot d'excuse. Il sera dur à négocier. J'entends maman préparer le dîner. Comme elle te ressemble. Pourtant elle dit que tu es un peu fou et que je ne dois pas t'écouter. Elle me le disait devant toi l'été dernier et j'avais honte. Je n'aime pas la honte. Vous vous aimez, vous vous ressemblez, alors pourquoi me donner ce spectacle? Ouais, j'ai vu un film formidable. Ça se passait à des millions d'années-lumière de notre imagination. C'était dans une salle de quartier qui avait une forme de loge, en pente, avec au bout l'écran. Non, mieux que ça, la salle avait une forme d'escarpin, haute d'abord, basse et large ensuite et légèrement remontante, en pointe, avec un écran comme un timbre-poste. Le plafond faisait des vagues rouges jusqu'à l'écran. Il y avait des appliques en cristal et coquillages dorés. Une lumière indirecte sur des murs vieux vert. A droite un portrait de Martine Carol. A gauche un portrait de Stewart Granger. L'ouvreuse faisait la quête à l'entrée. Une grosse vieille qui avait tricoté son chandail. Ça se voyait aux emmanchures. Pour faire bien, elle avait mis du bleu sur ses paupières. Les fauteuils étaient vieux et leur velours limé jusqu'à la trame. J'ai vu ce film formidable dans un cinéma de quartier à la séance de seize heures. J'ai vu un rat passer devant l'écran. Cette salle était un navire. L'image tanguait. Dans la salle nous étions peu. Je ne veux pas du monde que tu me décris. Je veux le perdre d'abord dans des lieux. Toujours différents. Toujours plus profonds et délabrés. Là je veux voir de la fiction. Ça me donne des forces quand je reviens dans la rue. Je ne serai pas vaillant aux examens, Papy. Je garde tes notes comme des reliques. Il y a trop de dédain. Tu as raison. Tout dépérit progressivement. La situation est saine: nous prenons conscience de cela. Ton nouvel individu t'embrasse fort. Ils m'appellent pour le dîner. Il va y avoir de la casse. Je vais

leur lire cette lettre. Merci de me rendre ce service. Donc elle aura déjà été lue. Et tu n'aimes pas qu'on te fasse ça pour ton journal quand il arrive au courrier. Tu veux le lire en premier. Léonard t'adore. Envoie-moi de l'argent de poche.

Dimanche 26. Cher Stan. Il y eut d'abord l'embarcadère. Elle était belle la lumière. J'étais du voyage. On m'acceptait. Le jour se levait. Sur le quai nous étions nombreux. Les enfants avaient l'air heureux. Il y avait des amoureux, des couples et des solitaires. Nous nous regardions tous, sans inquiétude, avec la juste certitude d'avoir pour nous rencontrer, nous connaître et nous aider tout le temps de la traversée. Le ciel était net. Des oiseaux déchiraient l'air. Tout me disait que nous ne saurions jamais rien de l'énigme et que les livraisons étaient inutiles. L'énigme de soi et de nous. Les livraisons et transports amoureux. J'étais accepté. Je pouvais partir. Nous étions nombreux. Le bateau était à quai. Nul ne se pressait à la passerelle. Nous savions tous que nous avions notre place à bord et que le départ était fixé à midi. Je devrais pouvoir te décrire le port. Te dire à quelle époque. Qui j'étais. D'où je venais. Pourquoi je partais. Je sais seulement l'odeur des quais, le parfum du sel, le vif du ciel, les cris stridents des oiseaux et le silence confiant du peuple du départ. C'était un matin enivrant. Ce matin neuf et lumineux que j'ai humé, reniflé, gobé, un certain jour, il y a longtemps. Nous revenions de vacances. Nous avons fait halte près d'Amalfi. Tu dormais nu, sur le lit, un peu cambré. Tu plaquais un oreiller sur ton ventre, la tête légèrement tournée vers moi, mon côté du lit, je venais de me lever et, nu sur le balcon, face à la mer, en surplomb, j'avais respiré cet air-là. Très exactement celui-là. Dans mon rêve, hier, il y eut l'embarcadère. Merci. Tu recevras bien ma lettre un jour. Prière de faire suivre. D'adresse en adresse, elle te rejoindra. Il y eut ensuite la salle de concert. L'entrée. Les gens qui arrivaient. Il n'y avait pas de contrôle. Pas de ticket. Le programme n'était pas fixé. Je ne reconnaissais personne. Nous venions pour la musique. Nul ne se pressait aux portes. Nous savions tous que nous avions notre place dans la salle et que le début du concert était fixé à minuit. Te dire où, quand, qui j'étais? Et d'où je venais? Pourquoi étais-je sûr d'avoir une place? C'était ainsi. Et c'était bon. L'usage d'un rêve. J'étais seul, encore. Je savais que la musique serait belle. Je portais une chemise blanche et j'avais les bras nus. Au poignet de ma main gauche, la montre que tu portais quand nous vivions ensemble, la montre offerte par tes parents pour tes vingt ans. Je ne savais pas que je t'aimais quand je t'aimais. Je ne l'ai su qu'après. C'est de nouveau le temps des rêves. On peut tout nous voler sauf ça. Le murmure de la salle avant le concert. L'orchestre était dans la fosse. Ce fut l'ouverture, rideau baissé, illuminé. Il y avait une place vide, à ma droite. J'ai voulu poser ma tête sur ton épaule. Et le rêve a changé de lieu. D'abord je tombais. Ensuite, il y eut l'odeur de l'herbe. Le grillage d'un court de tennis. Il fallait retrouver la balle perdue. Les grands faisaient une partie. Ils me feraient jouer après. Mais qui? Quels grands? Quelle famille? Cette histoire me vient de toi. Tu me l'as racontée. Tu étais toujours trop jeune pour qu'on te fasse jouer. Sur le court, je me suis retrouvé seul. Ils étaient tous partis pour le repas de midi. Je faisais semblant de renvoyer les balles, coups droits parfaits, revers impeccables. Puis je servais. Je jouais bien, mais je perdais toutes les parties. Je voyais mal l'arbitre. Le soleil m'éblouissait. Et ce fut minuit de nouveau. Il pleuvait. Je t'attendais à la sortie d'une gare. Au point de rencontre des voyageurs. Et tu ne venais pas. Les gens jetaient les journaux lus pendant le trajet. Je lisais *Le conflit s'étend en Europe; Gigantesque bataille au Moyen-Orient; Le péril des extrémismes; Un pari sur la lassitude; Du bon*

*usage des otages; Aux deux bouts du tunnel; Les demandes de la base.* Tout a du sens, le même sens, un sens obligatoire. Pourtant. Nous espérons que, de guerre lasse, les choses rentrent dans l'ordre tout en recherchant un règlement politique. Puis ce fut midi. On devait m'arrêter à midi. J'étais coupable de n'avoir pas su vivre avec toi. Tu étais le chef de ceux qui venaient me chercher. J'attendais derrière la porte, une balle de tennis à la main. Sur le mur il y avait une photo de l'embarcadère. Je portais la chemise blanche. Bras nus. La montre était cassée. Tu as frappé à la porte. Ce fut minuit. Dans un bois. J'avais les mains liées et un bandeau sur les yeux. Tu donnais l'ordre de tirer. Je n'avais pas peur de mourir parce que c'était ta voix. Ton ordre. Et ce fut midi un dimanche d'hiver. Tu venais de renverser un bol de café sur le lit. Tache noire. Et ce fut minuit quand je quittai la maison de mes parents sur la pointe des pieds parce que je me disais que je n'étais pas le seul à aimer comme j'aimais. Qui interdit les rêves? Acceptes-tu le mien? Puis le jour s'est levé. Je vis d'abord le ciel. Il y eut les oiseaux, leurs cris. Je vis l'embarcadère. Le peuple du départ. J'étais accepté. Nous étions nombreux. Les enfants avaient l'air heureux. Il y avait des amoureux, des couples et des solitaires. Je partais parce que je t'aimais et je savais que le goût de toi ne me quitterait pas, le goût de ta peau, le creux de tes mains, dans tes paumes et sous tes bras, et là où les lèvres se posent, sous l'oreille, dans le cou. La fenêtre est ouverte. Il va faire orage. Déjà la pluie crible les dômes des marronniers. Elle fait un autre bruit sur le gravier. Ce n'était pas si grave l'histoire du monde, en ce temps-là. Maintenant, j'ai besoin de toi. Il y eut au moins ces jouissances et ces voyages. Pardon de ne t'aimer que maintenant. Je fus étourdi. Autant que toi. Nous faisons des projets. Tout était définitif. Puis ce fut minuit. Je t'appelais. Nous allions rater l'avion. Tu m'avais laissé ta vieille raquette de tennis et un carnet avec des noms et des adresses illisibles. Les numéros de téléphone étaient incomplets. Cher Stan, je ne veux plus du monde tel qu'il est. Ce n'était qu'un rêve. La ville m'a rendu bizarre. Plus personne n'a de nouvelles de toi. Je t'écris. Je n'ai pas changé d'adresse. Je ne suis pas parti. Qui sait? A bientôt. René.

Lundi 27. Chère Niky. J'étais dans un bar. Non loin du musée. J'avais commandé un croque-monsieur et un café allongé. Je lisais le journal. « Je peux m'asseoir, je ne te dérange pas? » C'était ta soeur Claudette. Je ne l'avais pas revue depuis plus de vingt ans. Elle riait et elle avait les larmes aux yeux. Ses lèvres tremblaient. Son nez coulait. Elle avait les mains sales. Les cheveux sales. Son cache-col était sale. Je n'ai même pas eu le temps de lui dire de prendre place normalement, sur la chaise, en face de moi. Elle parlait. Elle voulait tout dire, tout de suite. Elle avait un bracelet en ficelle tressée. Et des traces de larmes séchées sur les joues. Elle parlait. Son mariage. Son divorce. Ses trois fils. L'aîné est donc en prison « il a du courage, tu ne peux pas savoir. Je vais le voir, une fois par mois, près de Turin ». Le second veut être acteur « il est en tournée. Il apprend le mime. Il est aussi grand que toi. Tu te souviens quand nous jouions au petit signe dans la cour de l'immeuble blanc? » Le troisième est en fugue « il a beaucoup d'amis. Lui, je lui fais confiance. A quatorze ans, c'est le plus robuste des trois ». Claudette a ri. Un rire qui venait du ventre. Gorge nouée. Elle s'est étouffée. Je lui ai tendu la serviette en papier que le serveur venait de poser sur la table avec le croque-monsieur et le café allongé. « Madame prendra? » « Rien. Je ne veux rien. Merci. » Elle s'est mouchée. Elle s'est assise normalement. Elle a d'abord mis ses mains sur la table. Puis sous la table. Elle les a cachées. « Et toi? » « Moi? Rien. » C'est tout ce que j'ai pu

lui répondre. Je n'avais plus faim. Le café était amer. Mon journal est tombé par terre. Dehors, il s'est mis à neiger. Des flocons, dans le vent des rues et de la place du musée. Claudette m'a dit « tu ne peux pas t'imaginer ce que ça me fait plaisir de te revoir ». Puis « je suis revenue chez maman. Niky aussi. Elle a quitté son mari. Ses enfants sont mariés. Elle fait des soins à domicile. Moi, je travaille dans une carterie. Des cartes postales. Je suis surveillante. Pour la fraude. C'est tout ce que j'ai trouvé. L'immeuble blanc a beaucoup changé. Il y a des gens chic, maintenant. Et un gardien. Avec un chien-loup. Il m'a mordu. Regarde ». Elle m'a montré son avant-bras, la morsure. J'ai de nouveau vu la saleté. « Tu te souviens » dit-elle « nous avons fait notre première communion ensemble. Et tu étais jaloux quand j'ai épousé Bernard. Et quand j'ai mis le feu à ma chambre, tu te le rappelles? Maman parle souvent de toi. Nous sommes les derniers de cette époque-là à vivre dans l'immeuble blanc. Niky ne me parle pas. Tu devrais nous rendre visite et lui dire de m'écouter. » Voilà. Je t'écris. Je te le dis par écrit. J'ai fui devant ta soeur. Baigne-la. Lave-la. Mouche-la. Coiffe-la. Elle n'a pas grandi. Elle attendait de moi un petit signe ou un incendie. Si je reviens un jour dans la cour de l'immeuble blanc, je m'évanouis. Il ne faut revenir sur les lieux de l'enfance qu'en pensée. « Tu pars déjà? Tu ne m'as rien dit de toi. Je te fais peur? Je suis horrible n'est-ce pas? » Je l'ai laissée à ma table. Je l'ai quittée en baissant les yeux. Je suis sorti du café. Une bourrasque de neige. Du trottoir, en passant, je l'ai vue: elle mangeait le croque-monsieur et les sucres servis avec le café. J'avais oublié mon journal par terre. C'est vrai: mes parents m'interdisaient d'aller jouer chez vous. Ils sont morts. Et c'est toujours la même interdiction. Embrasse ta maman. Et parle à ta soeur. Ton voisin de toujours. Tony. P.S. Je t'écris parce que la nuit dernière, au moment où j'ai éteint la lumière, j'ai vu l'immeuble blanc. Il n'y avait plus d'enfants, dans la cour. Les marelles étaient effacées.

Mardi 28 février. Cher ami. Voici, en résumé, ce que vous m'avez empêché de dire hier: 1° je veux l'aventure; 2° je veux conquérir le monde, un espace infini; mais 3° je veux me conquérir moi-même, inventer une autre préhension du réel. Une formule, il vous faut une formule? La voici: rien n'est donné une fois pour toutes, tout meurt, tout renaît, tout revient. En m'accusant d'égoïsme, vous n'osiez pas parler du vôtre. Et tout ce que vous m'avez dit de l'Europe. L'Europe est bradée. Elle n'a plus la force de se reconnaître. Le retour actuel à une culture européenne est tardif. Les égoïsmes nationaux sont désormais violents et trop aveugles. Et vous allez encore récupérer cela. Vous récupérez tout. Je n'ai eu aucun plaisir à vous revoir. Et sans plaisir il n'y a pas de retrouvailles. Sans plaisir règne une peur qui n'est plus de la force mais la pire des faiblesses. Cette peur qui nous entraîne davantage à abandonner qu'à surmonter. Donc 1° je veux l'aventure; 2° je veux conquérir le monde, un espace infini, un être suffirait; mais 3° je veux me conquérir moi-même, inventer une autre préhension du réel, écarter ce qui me sépare et ceux qui me séparent de moi-même, comme si « moi » était un danger. Vous pouvez rire. Cher ami, je regrette d'avoir payé votre consommation. C'est la dernière fois. Désormais, je résiste. Tel que je vous connais, vous lirez ma lettre à voix haute pour amuser les habituels récupérateurs de votre entourage. Méfiez-vous. Il se peut que l'un d'entre eux ne s'amuse pas de moi mais de vous, enfin! Le paysage c'est l'âme. Et nous cachons le paysage. Sentiments cordiaux. Et distants. W. K.



Mercredi 29. Cher R. Comme d'habitude, je rentre du théâtre bouleversé: brassé. Le théâtre me remet en désordre. Et « désordre », pour moi, veut dire « porte ouverte ». J'ai disserté, au lycée, à ce sujet il y a fort longtemps. La citation était de Montaigne *Pendant ces années de désordre, moi, j'ai gardé ma porte ouverte. La sauvegarde de ma maison n'a tenu qu'à cette porte ouverte.* Qu'ai-je pu écrire alors, thèse, antithèse, synthèse? J'étais si jeune et je savais beaucoup trop de la vie. *La Mouette* est une pièce qui me fait toujours une impression rare et violente: je me substitue à tous les personnages, y compris à Yakov, le jeune serviteur, quand Arkadina lui dit *J'ai donné au cuisinier un rouble. C'est pour tous les trois.* Et à l'acte III, quand l'instituteur demande à Dorn *Quelle est la ville que vous préférez à l'étranger?* Dorn répond *Gênes.* Treplev demande *Pourquoi Gênes?* Dorn dit *Ce qui fait la beauté de cette ville, c'est la foule. Quand vous sortez le soir de votre hôtel, la rue est noire de monde. Vous allez dans cette foule sans aucun but, par-ci, par-là, en suivant une ligne brisée. Vous vivez avec la foule. vous vous confondez avec elle psychologiquement et vous arrivez à croire que l'âme commune du monde peut exister vraiment.* Voilà pour me brasser. Et à l'acte IV Dorn demande à Arkadina *Etes-vous contente d'avoir un fils écrivain?* Elle répond *Figurez-vous que je n'ai encore rien lu de lui. Je n'ai pas le temps.* Il me faudrait ici retranscrire toute la pièce. Le théâtre m'exalte quand il me parle. Je me transporte. Je me déplace. La morale de l'échec amoureux y est en vigueur. Dont acte. En sortant de la salle, ce soir, lent cortège des spectateurs gagnant la sortie, en haut de l'escalier monumental, sur une fresque, à même la fresque, en noir, barbouillant un visage, quelqu'un a écrit *L'art est mort. Ne consommez pas son cadavre.* Et plus discrètement, dans une partie décorative de la fresque, quelqu'un a commenté *L'art est en vie. Vivez pour lui.* Dans les couloirs du métro Etoile, nous nous sommes quittés rapidement. J'ai eu l'impression que nous ne nous reverrions plus jamais. Ma porte est ouverte. Je t'embrasse fraternellement. Y.

Jeudi 1<sup>er</sup> mars. Chère Poupie. Je reçois tes lettres. Ça fait du bien. J'aurai une permission en fin de semaine les 23, 24 et 25 mars. J'arriverai le vendredi, très tôt le matin. Tu seras au travail. J'irai directement chez mes parents, pour l'usage, le linge et les attentions. Je t'attendrai à la sortie du magasin, côté parking, à 17 heures. Plus que six mois de service militaire. Je serai libéré le 2 septembre. Mais je ne perds pas totalement mon temps ici. Les appelés, dans une armée, c'est important. Ils sont là pour surveiller les militaires d'active. Car ceux-là, s'ils étaient livrés à eux-mêmes, on se pose des questions. Et puis les appelés, dont je fais partie, dans leur ensemble, donnent une idée de la population, de ses désirs et, comme on dit, de ses « aspirations ». Alors, au comparé, j'ai l'impression que je suis quand même mieux que la moyenne et que je peux avoir des ambitions. Tu ne peux pas imaginer ce que je vois, ce que j'entends, ce que je vis. Rien de spectaculaire ou de torturant. C'est très ordinairement instructif: je sais que je peux faire mieux, dans ma vie, que ce que j'envisageais. Puisque j'ai le désir. Puisque je sais un peu écouter, parler et écrire. Puisque je sais que tu attends mieux, toi aussi. De questionner notre vie à deux, faire très attention l'un à l'autre, ça demande un recueillement. Deux, c'est toujours fragile. Prêt-à-craquer. Il faut du sang-froid. Le 23 à 17 heures, ne nous parlons pas trop vite. Attention, décisions. J'ai de l'ambition pour nous puisque nous allons nous marier. La soumission aux ordres des gradés, et pour nous les gradés c'est d'abord les parents, ne doit pas constituer forcément la solution. Nos projets actuels sont en grande partie les leurs. Rester près

d'eux. Accepter n'importe quel travail. Il faut que nous parlions de tout cela entre nous. Vraiment entre nous. Ne t'inquiète pas. Nous n'irons pas au-delà de la limite du fou. Je reçois tes lèvres. Ça fait du bien. Les détails de l'opération « nous deux », je te les donnerai le 23, à partir de 17 heures. Et tu me les donneras également. A nous de les découvrir maintenant. Au comparé, je te le jure, nous avons le droit à l'ambition. Je t'embrasse. C'est comme si je dansais avec toi. Chris.

Vendredi 2 mars. Cher Adrien. Je reçois votre lettre avec gravité. Vous me demandez comment j'ai pu faire confiance à Strychner. Je ne m'étais jamais posé la question. Sans doute avais-je peur d'admettre, une fois de plus, ma légèreté qui est aussi une capacité de m'enthousiasmer: au-delà des êtres, la cause. Au début des années 70, je rencontrais notre homme dans les colloques et à certaines réunions de parti. Il avait de l'allure, l'air d'en vouloir, et prenait la parole avec précaution et probité. Finalement, je ne suis qu'un traînard et un fidèle. Mon itinéraire politique est si peu sinueux, tellement immobile, avec pour idée fixe, plus radicale que sociale, une plus juste répartition des produits et une plus protégée mémoire des origines: les pays qui n'ont plus de légendes sont condamnés à mourir de froid. Je me méfie de l'emphase lorsqu'il s'agit de ressusciter les élans de l'esprit. C'était il y a neuf ans. Je rentrais de Lyon à Paris. Je savais que Strychner allait prendre le même train en gare de Dijon. Il m'avait prévenu. Nous allions enfin pouvoir parler un peu et nous connaître mieux. Après Dijon, j'ai arpenté les couloirs jusqu'au wagon de tête. Je n'ai pas trouvé Strychner. J'ai donc rebroussé chemin. De nouveau les couloirs et l'inspection de chaque compartiment (il y en avait, alors, encore) jusqu'au wagon de queue. Strychner était là. Il voyageait avec Elsa, son épouse, Daulac, Sertier et Turckheim qui sont tous, depuis, devenus ses conseillers. J'ai voulu faire demi-tour. Il n'y avait pas de place pour moi dans leur compartiment. Mais Elsa m'avait vu. Et Strychner est sorti dans le couloir, l'air subtilement navré, en disant à ses amis « je reviens tout de suite ». Strychner m'a laissé parler. En maître. En dominateur. En propriétaire. Ça le flattait. Et ça le touchait également, car je le crois sensible. Je fis donc mon credo. Servilement. Au-delà des êtres, la cause! Et je le sentais capable de conquérir un pouvoir, une fonction, et peut-être d'agir différemment, enfin, quelqu'un de différent. Je parlais trop. Je le sentais pressé de rejoindre son groupe. Je le lui ai dit. « Si nous ne prenons pas le temps de nous rencontrer, maintenant, cela veut dire qu'il n'y a plus de cause parce qu'il n'y a plus de temps. » Il a souri. Il s'est retourné. Il a entrouvert la porte du compartiment, et il a dit à ses amis « laissez-moi encore quelques minutes, je parle avec quelqu'un d'intelligent ». Elsa était furieuse. Ah, l'éclat de son regard! Daulac, Sertier et Turckheim ont souri, entre eux. Voici, cher Adrien, le récit de ma première véritable rencontre avec Strychner. C'était il y a neuf ans. Je lui ai fait confiance depuis. Mais les petits sourires sont les mêmes et la grossièreté aurait dû me faire fuir. En lisant votre lettre, je me suis revu dans le train après Dijon, dans le couloir. Je ne me sentais pas particulièrement intelligent. Je n'avais pas précisément le désir d'être adopté. Considéré. Voire même utile. Je disais à Strychner l'élémentaire de toutes les vanités. Et ça ne sert à rien. Le pouvoir est une maladie. J'ai fait fausse route et pourtant je suis toujours le même. On pourra me reprocher de n'avoir jamais changé. Louvoyer en compagnie de Strychner est une tragédie chuchotée. Les dernières fois que nous nous sommes rencontrés, il n'écoutait même plus. Et surtout il ne disait plus rien. J'ai la douceur de porter à son crédit qu'il se sent désormais piégé. Quel culot ce « je parle avec quelqu'un

d'intelligent »! A bientôt, cher Adrien. Je suis un mauvais élève. Vous m'aviez pourtant prévenu. Mais ces erreurs, vous les avez commises, vous aussi. Alors? Amitié et respect. Michel.

Samedi 3 mars. Chère Lola. Il ne faut rien faire d'autre que ce que l'on crée. Sinon, c'est la compétition. La médaille. Les honneurs. Les lettres mortes. Je ne suis plus tout à fait sûr que les beaux jours, les vrais jours comme tu dis, nous réuniront cette année comme les années précédentes. Quand nous nous reverrons, je ne peux rien te donner de plus que de la camaraderie, de l'amitié, de l'humour, de la gravité. Mais pas de l'amour. Pas celui que tu demandes au point d'en faire une maladie. Et de me la décrire. Parce que l'hiver nous sépare. C'est presque un chantage. C'en est un. La vraie maladie de nous, de nous tous, c'est la précarité qui est à l'ordre du jour. Je suis allé au supermarché faire les courses pour la semaine prochaine. L'huile d'olive, les éponges, la poudre pour le lave-vaisselle, les yaourts, trois fromages, le lait longue conservation, une douzaine d'oeufs, les essuie-tout, les boîtes de potage poulet-vermicelle, les tranches de jambon, deux kilos d'oranges, des poires, des endives, du produit pour les vitres. Je fais des listes. Puis je les oublie. Alors je fais le tour du supermarché avec mon caddy. Un jeune homme, un micro à la main, annonçait une promotion de gâteaux au chocolat Zoumba « ils sont bons, ils sont moelleux, profitez-en, vous pouvez en acheter trois pour deux ». Il annonçait cela sans conviction. Toujours la même phrase. Dégustation: il tendait une assiette avec un gâteau à nu et une fourchette. Personne ne s'arrêtait. C'était empoignant. A la sortie du supermarché une famille, un couple avec deux petites filles et un petit garçon, se tenait autour d'un caddy vide sur lequel ils avaient accroché une pancarte *Donnez-nous de la nourriture*. Les gens passaient devant eux avec leurs chariots pleins. Dont moi. Je leur ai donné un camembert. Je n'aime pas ce geste-là et pourtant je l'ai fait. C'est moins compliqué de passer en faisant semblant de n'avoir rien vu. Ni les gâteaux au chocolat Zoumba, ni la famille réunie autour de la pancarte. La précarité est à l'ordre du jour. Et tu es malade d'un amour, physique, que je ne peux pas te donner. Ne manquent pour ta connaissance de moi que les garçons faciles des mauvais quartiers qui, un temps de ma vie, m'ont aidé à détendre un système nerveux d'une trop cruelle délicatesse. Je n'y peux rien. Je ne peux rien pour toi. Je ne peux rien pour qui que ce soit. Tout se détraque. J'ai perdu une dent. Une couronne. J'ai pris rendez-vous chez le dentiste. Le miroir de la salle de bains s'est décollé du mur. En pan. Le commutateur électrique le retient. Il ne s'est pas brisé. J'ai pris rendez-vous avec le miroitier. L'évier de la cuisine fuit. Sous l'évier. Dans le placard. Il faut que je trouve un plombier. La chatte a un kyste au ventre. Je dois la conduire chez le vétérinaire mardi matin, avant le bureau, et la reprendre le soir. Les charges de l'immeuble ont augmenté de 40 %. J'ai attrapé une puce, au cinéma, hier. En enfilant un de mes pulls, ce matin, une carte s'est envolée. Dehors, il pleut. J'ai fait fausse route. Tout cela est ordinaire. Nous aurions pu en rire si tu n'attendais pas de moi autre chose que ce que je peux te donner. Si je n'attendais pas des autres moins que ce qu'ils me donnent. Il va falloir nous décider inférieurs si nous voulons survivre. Inférieurs, avec passion, délectation et excentricité. La famille au caddy est excentrique. D'où le camembert. Il n'y a plus de garçons faciles dans les mauvais quartiers. Fais le tri, dans ce que je t'écris. Au parking du supermarché, on m'a remis un tract *Chez ceux qui ont, comme chez ceux qui n'ont pas, la peur grandit et s'installe. Et aucune relation humaine. et encore moins une société, ne peut se construire sur la peur*. Le tract était

anonyme. La jeune fille qui me l'a remis avait une écharpe rouge. La peur de l'amie qui demande trop, du miroir qui se décolle, de l'évier qui fuit, du cancer de la chatte, de la dent qui tombe et des piles de cartons de gâteaux au chocolat Zoumba, pâtisserie industrielle, personne n'en veut, le jeune homme au micro, payé à la journée et au pourcentage, n'y croyait pas non plus. Alors? Le pur est plus important que le beau. Toute activité de nous doit s'appuyer sur une morale plutôt que sur une esthétique. C'est la fin des exhibitions, des emballages, des trois pour deux, des donne-moi ce que tu ne peux pas me donner. C'est la fin des arènes sanguinaires de la consommation. La fin d'une époque. Sagesse en deçà de sa clôture, folie au-delà. Il va falloir faire attention à demander sans trop demander. La solitude est le thème récurrent de nos vies. Fais le tri. Notre histoire, contrairement à ce que certains croient ou veulent faire croire, n'est pas triste. En abandonnant la représentation du bonheur, son concert public, nous pouvons apporter une réponse de bon sens à des questions posées par d'autres. Tous les autres. Comme nous. Qui osent l'inquiétude et qui craignent la peur. Maintenant je t'informe sur le secret de demain. Ne cachons pas nos nudités mais cachons nos coeurs. Ça devrait être ainsi. Cette décence est à inventer. Fais le tri. Je continue à t'écrire, n'y croyant pas du tout, y croyant pleinement. Il ne faut rien faire d'autre que ce que l'on crie. Et nous pouvons en rire. J'ai fait les courses de la semaine prochaine. Je vais tout faire réparer, dentiste, miroitier, plombier, vétérinaire. Et ainsi de suite. Qui est deux? Vraiment? Un camembert pour cinq. Et la jeune fille à l'écharpe rouge? Je t'embrasse, ma Lola. Soigne-toi. José.

Dimanche 4 mars. Sept heures du matin. Comment passera le jour? Est-ce que je verrai des oiseaux? Est-ce que j'aurai peur de poser les questions que je dois poser? Est-ce qu'il y aura des nuages dans le ciel quand je reviendrai ce soir? Oui, toutes les peurs sont possibles. A une seule, sans doute, il ne faut pas céder. Les pétales des fleurs d'amandiers occupent de minuscules places sur les trottoirs, dans les caniveaux, ces matins-ci, dans le quartier. Nous écrasons des signes légers. Puis ils reviennent. J'ai dû rester debout et saluer une branche ainsi fleurie et provisoire en entrant dans une maison amie, il y a quelques jours. C'était « ce qu'il y a de mieux à faire ». Le répit que cela m'offrait ouvrait une voie, des larmes de joie et de faiblesse. Je t'embrasse, bien, comme un amandier. Gabrielle.

Lundi 5. Cher monsieur Kharg. Le jeune homme s'appelle Lionel. Il habite impasse des Brillles, numéro 8. Au quatrième étage. Porte gauche. Je n'ai pas son nom de famille. Il partage un studio avec une jeune femme. Au-dessus de la sonnette, Il y a simplement marqué « Macha ». Il a le téléphone, mais je n'ai pas le numéro. De Lionel, je ne sais que ceci: il a écrit un recueil de poèmes qui s'intitule *Le Val sans fin*. Il m'a envoyé une carte postale, de Chamonix, l'été dernier, avec pour texte *Je nettoie tout, même dans ma vie, y compris mes émotions*. C'est tout. Du signé Lionel. Il venait au bar, l'après-midi, aux heures creuses. Il me parlait beaucoup. Il me disait des projets. Il voulait chanter. Un autre jour, il voulait devenir acteur. Il disait qu'il prenait des cours. Qu'il allait passer des auditions. C'était vers la fin du printemps. Un soir il m'a dit »je suis seul. On va chez moi ». Il faisait chaud. Il a pris une douche. Il s'est allongé sur le lit. Il voulait que je le regarde, nu. Il a un tatouage, sous le pied gauche, qui représente un aigle. Vous me dites que vous voulez le revoir. Mais vous ne l'avez vu qu'une fois, au bar. Et je ne sais pas s'il serait d'accord. Le rapport avec lui est difficile. Il parle pour le conflit. Il

discute pour l'offense. Il mène la conversation pour que tout devienne douteux. Il m'a montré son recueil de poèmes. Mais je n'ai vu que le titre. Fin octobre, il m'a laissé un mot, au bar, avec pour texte *Faudra bien que quelqu'un résume les idées, les passions, les fautes et les vertus de notre époque. Ne m'oublie pas.* Ça aussi, c'est du signé Lionel. Il faisait tout pour m'embarrasser. Avec lui, je me sentais indiscret. Je vous livre ici tout ce que je sais de lui. Rien de plus. Si vous passez au bar, en milieu d'après-midi, du lundi au samedi, en ce moment, j'en ai un autre très bien pour vous. Il se fait appeler Rock. Il est sérieux. Il fait tout. Un débutant. Vous devriez venir plus souvent. Bien sûr, il y a Steph, Lucky et Roger. Mais vous les connaissez déjà. Et ils ne passent plus très souvent par le bar. Je vous remercie pour le cadeau. Je prends un risque en vous écrivant tout ça. Noir sur blanc, comme on dit. Je remettrai la lettre à votre secrétaire. Pour Lionel, il peut aller sur place. Moi, je ne l'ai pas revu. Il a dû s'envoler du pied gauche. C'est le genre. Vingt ans, à peine. A bientôt monsieur Kharg. Et à votre disposition. Mon téléphone personnel est toujours le même. Avant 13 heures et après 22 heures si je ne vais pas au cinéma. Patrick.

Mardi 6. Cher Guy. Pas de jour sans risque. Pas de lettre sans rature quand on n'a point le temps de se recopier. Pas de matin sans vertige. Et pas de rêve sans question. Je ne t'ai pas demandé d'être ton confident. A peine avons-nous fait connaissance que tu prenais déjà des airs de propriétaire terrien surveillant son territoire. Propriété privée. Défense d'entrer. Regards méchants. Contrôles radar. Toi. Simplement toi. Barricade. Sûr de ton charme. Ou bien douteux: il faut se méfier des gens sûrs d'eux. Et cette manière de constamment rappeler tes origines modestes, ton absence d'intelligence, ton manque de culture, ton désintéressement, ton innocence ou ta joie de vivre. Selon les jours. La panoplie du farouche. C'est Mardi gras. Qui se déguise encore? Qui met les masques? Ce soir, j'aurais fait n'importe quoi pour que quelqu'un me sorte d'ici, m'emmène, me rapte, me distraie. Je n'ai pas envie de dîner seul. Je n'ai pas l'intention de regarder la télévision. D'ailleurs mon poste fonctionne mal. Et à l'image j'ai l'impression de voir de la neige qui tombe. Sur toutes les chaînes. Les mêmes flocons. Quand j'essaie de régler, j'obtiens des rayures et plus de son du tout. Hier, j'ai fait un effort. J'ai vu une émission sur le cinéma. Trois actrices et trois acteurs étaient invités. Et il y avait un jeu qui permettait aux « chers téléspectateurs et téléspectatrices, madame, mademoiselle, monsieur, bonsoir », de gagner vingt, quarante ou soixante places gratuites dans des cinémas. Une sorte de quitte ou double. Les hommes, acteurs, étaient opposés aux femmes, actrices. Et le meneur de jeu leur posait la question de savoir « laquelle d'entre vous s'appelait Tona Thabor, et dans quel film? » ou « lequel d'entre vous s'appelait Constantin Drapon, et dans quel film? » Elles ne le savaient pas. Eux non plus. Elles pouffaient de rire « c'est toi? Non, c'est toi! » et ils blaguaient entre eux « ça doit être lui: il se place dans des films comme d'autres achètent leur baguette ». Et ils riaient. Ça les amusait. Pourtant, les films étaient connus. Du moins avaient-ils eu un succès public. Ils, et elles, avaient oublié le nom de leurs personnages. J'ai pensé, alors, que les comédiens n'étaient que comédiens. Comme toi. Sans mémoire véritable. Et j'ai éteint la télévision. Le public, ça commence à l'autre, un ou une autre, et les personnages, en représentation, sont bien oubliés. Toi. Simplement toi. Pour nous d'abord. Comme un dernier tour de piste ici, et puis salut. Tu peux saluer pour moi les coulisses du monde. Je m'interdis de jouer, Je ne peux pas jouer, Il y a de l'interdiction et de l'incapacité à cela, Et c'est bien dangereux,

Plus personne n'appelle, L'automne alors inquiète. L'hiver traque, C'est toujours moi qui fais signe et je ne le peux plus. C'est toujours moi qui t'appelle et je te dérange sur tes terres imaginaires, dans tes propriétés spectaculaires, dans ton toi souverain, Brave Guy, Ce soir, j'aurais fait n'importe quoi pour qu'on me sorte « viens dîner à la maison » ou « retrouve-moi au Balto dans une heure » ou « dépêche-toi, nous allons rater la séance de 20 heures! » Ou encore, tout simplement, « qu'est-ce que tu fais ce soir? » Ce soir, je vais sortir. Mais je n'ai plus le coeur aux rencontres, Pas celles-là du moins: avoir à demander « qu'est-ce que tu fais dans la vie? » Réponse « et toi? » Ou « tu veux que je parte? » Réponse « c'est comme tu veux, si tu veux rester », Ou encore « à quoi penses-tu? » Réponse « j'allais te poser la même question », C'est très drôle, Ça te parle? C'est l'histoire d'un monsieur qui appelle un taxi, au téléphone, pour le simple plaisir d'appeler. Au moins cette certitude-là. Il donne son adresse, précise l'arrondissement. On le branche sur un disque, Une musique grecque, Et en avant les bouzoukis. Ça le fait voyager. Puis une voix enregistrée dit « pour tous vos déplacements, même aux heures de pointe, même de Paris en province, nous sommes à votre service ». Et de nouveau la musique. De nouveau la voix. Et encore la musique. Jusqu'à ce qu'on lui annonce « une voiture dans cinq à dix minutes ». Alors il raccroche. Il éteint la lumière. Il se poste derrière la fenêtre. Et guette le taxi qu'il a fait venir et qu'il ne prendra pas. Parce qu'il n'a aucune raison de partir. Parce qu'on ne peut partir que pour quelqu'un ou, à l'extrême, pour soi. Or il ne peut même plus partir pour lui. Et voir le taxi, devant son immeuble, attendre quelqu'un qui ne vient pas est un plaisir qui lui convient. Au moins ce soir-là. Pour un soir. Voici, mon cher Guy, mon programme et ma lettre. Tu m'as dit un jour « mais je ne suis tout de même pas la seule personne dans ta vie ». Non, tu n'es qu'une personne, dans ma vie. Et qu'un personnage, dans la tienne. C'est plus rude ainsi. Je joins à ma lettre l'agrandissement de cette photo de toi prise l'été dernier, le jour de ton départ. Tu aimes cette photo, Tu t'y reconnais. Tu la voulais en grand. La voici. Tu allais rejoindre quelqu'un. Qu'est cette personne devenue, depuis, dans ta vie? Est-ce que cette personne t'écrit, aussi? Ce sont toujours les mêmes qui écrivent et les mêmes qui se taisent, reçoivent, taisent et persistent. Bonsoir maestro. Je te laisse cette photo en gage. En trop. Willy.

Mercredi 7. Cher Hervé, chère Jacqueline, cher Paul. Vu de notre trou de province. Mais quand rentrerez-vous de Londres? Porte-Poisie est revenu. Toujours plaintif. Même pas grave: désastreux. Il a repris ses habitudes. S'il voit de la lumière chez moi, il monte, il sonne. Si je ne réponds pas, il donne des coups brefs jusqu'à ce que je lui ouvre la porte. Il interroge<sup>7</sup> les visiteurs. A chaque fois il s'invente un métier différent en fonction de l'interlocuteur. Il est plus marrant et plus redoutable que jamais. Au Greg ou au Rallye, il suffit que tu prennes un verre avec quelqu'un, il ne tournoie même pas, il se pose direct. Il parle d'un « train de fous », d'un « temps d'escouades ». Il pointe du doigt, en menaçant, « il va y avoir des sanctions. Ça pue l'épuration. Vous êtes sur les listes ». Il me demande tout le temps de vos nouvelles. Il croit que vous êtes partis « pour éviter le pire ». Il a, paraît-il, un matelas à lui chez vous, et une guitare. Il veut se remettre à chanter. Il dit « le chant du poteau, c'est le plus beau. Porte-Poisie va secouer le gibet ». Il est fier, désormais, de son surnom. Il arrache les affiches. Il crache sur les vitrines. Il pisse sur les voitures étrangères. Il tire la langue aux enfants. Il envoie des

---

<sup>7</sup> Trois r dans l'original.

bises aux passants, les vieilles et les vieux. Il crève les pneus des mobylettes. « Les roues à l'arrière, c'est plus chiant, ils n'ont qu'à faire moins de bruit. » A la terrasse des Voyageurs, si quelqu'un lit *La Dépêche* ou *Le Soir*, il envoie un coup de poing dans le journal. Il y a déjà eu des bagarres. Mais pas de plaintes. Les gendarmes s'en foutent. « Tant qu'il ne tue pas. » Porte-Poisse fait donc partie du folklore. Personne ne sait où il dort. Lucia a fait changer la serrure de sa porte. Elle m'appelle, la nuit, « il est là! Il rôde, viens ». J'y vais: personne. Il paraît qu'il veut s'occuper de jardins dans les résidences secondaires. Il parle d'acheter une tondeuse pour les pelouses. « C'est tout ce qu'ils veulent: du bien tondu. Pour avoir la conscience tranquille. » Sur les murs, à la craie, il écrit *Ça va mal* ou *Ça va très mal* ou *Etes-vous contents de vous?* Avant c'était cinq francs, maintenant c'est dix « t'as pas dix balles? » Il ne boit pas. Il ne se drogue pas. Il a l'air ni jeune ni vieux. Il dit qu'il a perdu la mémoire et qu'il ne regrette même plus le temps où il avait des besoins et où il faisait des projets. Les chiens perdus le suivent. Il déchire les sacs des poubelles, la nuit, devant les portes des maisons, avec son canif de scout. Commentaire « il faut que la vérité se répande ». Finalement, ici, tout le monde l'aime. Comme l'idiot du village, c'est le fou de la sous-préfecture. Alors, je vous préviens: quand vous rentrerez, dans quinze jours, il sera là. Je ne lui ai pas dit que j'avais les clés de chez vous. De la terrasse du Greg, il guette la nationale. Je ne l'ai pas interrogé sur son voyage. Qu'est devenue sa belle Suédoise? A-t-il même franchi une frontière? Il ne se lave pas. « Je me refais une peau » dit-il à qui le regarde l'air vaguement dégoûté. Il lance un « la fraîcheur est perdue. Il n'y a plus d'eau de source. L'ombre arrive, de partout ». Puis il se tait, mystérieux. A son regard, alors, on se soumet. Comme s'il revenait d'un repérage. Il joue les éclaireurs. Il dit que nous l'avons trahi, que nous lui avons caché le monde et qu'il va se venger. Avec tant de douceur et de détermination que j'ai un petit peu peur, avec Lucia, avec la ville. Quand revenez-vous? Dois-je l'annoncer à Porte-Poisse? Je ne peux pas mieux vous résumer la situation: il sent la bête en route. Il prépare le final. Cette fois, répondez-moi. Philou.

Jeudi 8 mars. Cher B. Les jours d'été reviendront. J'irai au bord du lac de Brienz, au bord du lac de Thoue. J'irai me baigner dans l'Aare qui forme l'eau des lacs. Aux beaux jours, sur deux kilomètres, des rubans de familles se laissent glisser dans l'eau glacée. Aux endroits plus étroits et de grand courant, il faut attraper des barres rouges. Parfois on repêche un noyé. Un petit vieillard tout gris, un petit enfant tout bleu. La ville de Berne me touche. Elle a des allures. Mais je ne parle pas la langue. J'ai vu, hier, un film japonais sous-titré en allemand. J'essayais, à l'image uniquement, de comprendre la situation, l'histoire et son déroulement. Mes efforts furent inutiles. Je n'arrivais pas à savoir qui était qui par rapport à qui. Seuls deux amants se signalaient. Mais pourquoi se voyaient-ils en cachette? Ainsi, de ma vie, également, je n'ai qu'un souvenir d'amour intense, quand mon grand-père nous mettait dans sa hotte, ma soeur et moi, et nous emmenait dans les bois. Il s'appelait Leopardi. Il venait de Matelica, en Italie, non loin de Loreto. Il disait que nous n'étions pas de la famille du poète du même nom. Je me suis toujours senti exclu. Au temps des bains dans l'Aare, ce sont vraiment les familles que je vais voir. Elles se laissent glisser, emportées par le courant, le père, les enfants, puis la mère. Parfois, je vais me baigner seul dans l'Emme ou dans la Sarine. Mais ce n'est déjà plus la même histoire. J'ai été engagé pour trois ans. Comme preneur de son. Plus qu'un an. Nous faisons l'inventaire des carillons des églises de l'Oberland et du Mittelland. Des enregistrements. Pour une mémoire. J'ai vingt-cinq ans. Je suis comme

sur la photo. Je loue un appartement meublé. Il y a un grand tableau au-dessus d'un lit-cosy, qui représente un massif de géraniums en fleur et fanés. Curieux peintre des fleurs fanées. Curieux tableau que je finis par aimer. Quand je mets une petite annonce dans la revue *Entre nous*, c'est pour le plaisir de recevoir des réponses et du courrier. Mais également pour la certitude de ne jamais rencontrer celle ou celui qui me répond. D'ailleurs tu ne me donnes même pas ton prénom. B., c'est quoi? Bernard, Bertrand, Benny, Ben, Bébé, Benoît? Mes parents vivent près de Fribourg. Ma soeur va se marier. Je suis allé deux fois à Paris. Le mois prochain j'irai à Rome. Je rêve d'aller à Barcelone, à Londres et à Hambourg. Il n'y a qu'un bar, ici, et je connais tous les garçons. Je suis toujours dans la hotte, avec ma soeur. Mon grand-père chantait en nous promenant. Nous avons interdiction d'attraper les branches des arbres. Je ne m'intéresse pas. Je ne t'intéresse plus? Tu peux me répondre, encore, si tu le veux. La photo que je joins à cette lettre a été prise au bord de l'Aare. L'été dernier. Par ma soeur. Elle voulait faire la descente avec moi. Et les familles. A bientôt, qui sait? Virgilio.

Vendredi 9 mars. Chère Hélène. Même si je ne pense pas t'expédier cette lettre, je te parle et ça me fait du bien. J'aimerais te revoir. Pour te connaître mieux encore, pour te vivre en moi, pour mieux me rencontrer peut-être, au travers de toi. J'ai tant de choses à te dire, à aimer et à partager. Mais je veux choisir avec qui, égoïsme, tout seul. Je crois que je ne suis pas comme tout le monde et j'en suis fier. Je suis à la recherche, à ma recherche. Je m'aime et je me déteste, me cherche et me fuis, me parle et me tais pour mieux me retrouver. Je suis mal et bien à la fois. Mais j'éviterai toute jérémiade ou autre plainte. Je formule simplement le voeu d'entretenir avec toi une très profonde amitié. Je suis né au sud de Paris, près de la Sologne, au bord d'un des étangs de Hollande. Mon père tient là une guinguette qui n'est ouverte qu'aux jours d'été et l'hiver, parfois, pour les chasseurs. Ma mère fait la cuisine. Mon père reçoit, sert et tient la caisse. Je suis fils unique. Quand j'étais plus jeune, une fois, un soir, en début de saison, mon père m'entraîna au bord de l'étang, m'expliqua que c'était un lac, que plusieurs rivières secrètes et souterraines lui donnaient l'eau et qu'à l'autre bout un fleuve, un seul, profond, allait jusqu'à la mer et créait un courant si violent qu'on le ressentait jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Je suis allé voir ensuite, dans mon atlas illustré, où se trouvait ce cap. Je croyais mon père. Notre étang commandait les mers et les océans. Un autre soir, il me raconta que notre étang était la Méditerranée. Il me décrit Venise, Dubrovnik, Le Pirée, le Bosphore, Chypre, Alexandrie, Alger, Tanger, Gibraltar, Palma et l'île de Port-Cros, abandonnée à sa nature, où il faut être deux pour supporter le bruit des pas dans les aiguilles de pin. Tout cela, je le tiens de lui. Nous étions au bord d'un étang. Et nous étions au bord du monde. Un jour même il m'a dit que c'était en fait le bord de la Baltique, tout près de la frontière de la Pologne. Il rêvait de boire une bière danoise. Nous étions condamnés à ne jamais quitter le pays. Je l'ai cru. Ma mère nous appelait, dans la nuit. Il fallait rentrer. Il y a du sable fin pour les baigneurs. Je suis payé pour le ratisser. Je suis le préposé aux matelas de plage. Notre clientèle vient de banlieue. Les poubelles sentent l'oeuf, le saucisson et la mandarine. Quand j'aurai fini mon service militaire, je reviendrai là-bas. Viens au bord de mon étang. Le monde entier est là. Et c'est tout de suite trop te demander puisque nous ne nous connaissons que peu. Puisque tu tiens à Paris. Puisque tes parents surveillent mes lettres. Puisque je t'amuse un peu. Puisque tu ne me réponds qu'une fois sur deux. Puisque nos rêves ne concordent pas forcément. Puisque tu n'es jamais venue au bord



de mon étang. Puisque ma mère n'est pas si facile que ça. Puisque je ne peux rien offrir de mieux que cette fixation. Puisque je ne suis pas libre et toi encore moins avec tes idées d'avenir, jamais les mêmes, qui es-tu? Je me rends compte que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Or cela m'attache et me captive. Plus je me le dis et plus j'ai besoin de toi. Il y a de la conquête dans l'air. Et si je ne t'avais jamais parlé de mon étang et de mon père c'est que tu as, sans doute, tout à me dire encore, toi aussi. Question: qu'est-ce que tu attends d'autre? Question: qui attends-tu d'autre? A bientôt te lire. Je t'embrasse. Riquet.

Samedi 10. Chère Lily. Ça veut dire quoi *Concert de musique vivante*? Ce serait donc quoi, la musique morte? J'ai été jeune. Très longtemps. Un peu plus de quarante ans. C'est formidable. Tant de temps, jeune! C'est un record. Certains ne le furent même pas un instant. D'autres disent l'être pour toujours. Moi, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais je peux l'affirmer depuis peu. Je ne suis plus jeune. Je ne le suis plus. Je n'attends plus comme avant. Je quitte l'autre immédiatement. Depuis toi, j'ai perdu ma jeunesse. L'art de la blague, de la fugue et de l'émouvoir. Emu, je ne le serai plus de la même manière. Et je ne trouverai plus les mots pour toucher quelqu'un. Voici la lettre disgracieuse qui me tient à coeur et que j'écris pour me faire mal. J'ai été jeune longtemps. C'est formidable. Et je ne le suis plus. Tant de conscience pour rien. Tant de savoir pour rien. Tant d'efforts pour rien. Tant de vitrines pour plus de désirs et plus de faim. Et tu m'envoies des places pour ce « concert de musique vivante ». Au programme, Brown, Globokar, Miriglio, Heyn, Kurtag. Quelle musique écrivent-ils? Je ne connais aucun de ces noms. Chantent-ils, ces musiciens? Tu pars en voyage. Et tu me laisses deux places pour le jeudi 22 mars. Je voudrais tout savoir de la musique morte. L'autre musique. Celle dont je connais le programme. La musique de ma jeunesse. Je quitte l'autre immédiatement. Coline, Dominique, Agnès, Edith, je devrais écrire leurs noms derrière la porte. Il y a quelque chose, dans le scénario, qui ne va plus. Ou bien ma manière de jouer à chaque fois la même scène. Tu m'offres deux places pour ce concert. Je te donne, en échange, le message d'un vieux qui fut ton jeune ami. Les gens ne rient plus de la même manière. Je ne regarde plus le ciel, au-dessus de la ville, en rêvant de voyager. Nous avons oublié nos privilèges, nos libertés. Règne l'individu. Même pas celui prévu au programme des concerts amoureux, qui produit encore des hasards? Qui propose des énigmes? Qui avance sans suspecter? Qui a le courage de n'attendre rien en retour? Qui casse les mots sans éprouver le besoin de les broyer? Il faudrait que je te compose notre portrait de couple. Il faudrait que je me souvienne des raisons d'abandon qui nous ont précipités l'un vers l'autre. Il faudrait que je sache l'opinion que les autres avaient de nous quand nous étions ensemble. On ne manifeste plus de la même manière. On s'évite. On se figure. On s'arrête. On s'inscrit. On se dénonce. On s'isole. On ne croit plus aux saisons. On compte l'argent. On a peur de ce manque-là. On attend un rayon de soleil, un cri d'oiseau. On voudrait bien croire à une rigueur. On ne croit même plus. On calcule. Règne l'individu. Mais pas celui prévu au programme des concerts mélodiques. Et tu m'envoies deux places pour le jeudi 22 mars. Et ce petit mot *Bonne soirée. je pars en voyage. Lily*. J'aurais préféré n'avoir aucune nouvelle de toi. J'ai eu de la chance. J'ai été jeune très longtemps. Je ne le suis plus. Tu es partie avec mon dernier outrage. Je te devais bien ce petit hommage. Tu ne me manques pas. Nous avons joué. C'est tout. C'était encore le temps du jeu. Chacun

pensait à soi. Qu'avons-nous mis en commun, en fait, en réalité, effectivement, quand notre liaison nous épatait et rendait jaloux notre petit cercle d'amis? Bon voyage. Erik. Nous aurions dû nous perdre de vue.

Dimanche 11. Cher Pipo et cher Pitou. Je pensais trouver salle comble. J'étais persuadé que votre spectacle avait du succès. Avant le lever de rideau, j'ai cru que les gens étaient en retard. Puis une ouvreuse nous a fait signe de prendre place au milieu et dans les premiers rangs. « Faire la cuvette » comme on dit, quand le public ne vient pas. Composer un petit parterre. C'était pourtant samedi. Un jour de bonne jauge. Je me suis senti coupable de vous avoir demandé une place de faveur. Je sais que vous m'avez vu, pendant la première partie du spectacle, au troisième rang. J'ai croisé ton regard, Pipo, dans ton sketch de la vieille fille amoureuse d'un flic, et le tien, Pitou, dans la scène de l'achat de la robe de mariée. Après l'entracte, je me suis mis au dernier rang, seul. Et vous avez cru que j'étais parti. Non, j'étais là. Je suis resté jusqu'au bout. J'ai souffert avec vous, jusqu'au bout. Les costumes sont beaux. Les chansons ont de la trempe. Tout est mené tambour battant. Mais rien ne passe comme avant. Nous sommes loin du *Chemin des dames* et de *Rendez-vous hier comme convenu*. Vous n'étiez que deux, alors. C'était du bricolé. Du jeté. Il y avait du hasard et de la hargne dans ce que vous faisiez. Maintenant vous êtes six. Vous avez engagé trois femmes, des vraies, et un homme, un peu trop jeune, un peu trop beau. Il se prend pour le jeune premier. C'est trop bien pour être un vrai spectacle. On ne voit plus le défaut. C'est figolé, rapide, décidément drôle donc sans frisson, et le résultat, épatant, parfait, est tellement froid que le public ne s'étonne pas. C'est toujours le même piège qui se referme sur un premier succès suivi d'un second quand on veut faire mieux, faire grand, faire ce dont on a rêvé, après. Ce n'est plus le rêve du public. Ce n'est plus improvisé. Ce n'est plus « mal fagoté ». Votre troisième spectacle est terriblement fondu et si subtilement enchaîné qu'on voudrait avoir le temps de se distraire un peu. Et je n'éprouve aucun plaisir à vous l'écrire. Je m'apprêtais à venir vous voir en coulisses quand, à la fin, ôtant ta perruque blonde, tu as, toi, Pitou, interrompu d'un signe les applaudissements pour demander au public, insupportable supplique, de « faire venir d'autres personnes » sinon « nous allons être obligés d'arrêter dans quelques jours. Nous ne remboursions pas la location de la salle, le chauffage et les lumières ». C'est ce que tu as dit, Pitou. Le chemin des coulisses, je l'ai trouvé. Je le connais. Il me hante. Et je me suis arrêté à l'entrée de votre loge. Derrière la porte. Vous parliez à des amis. Vous parliez d'un trou de quarante millions. De soixante millions de costumes. Et de trois tournées annulées. J'ai reculé. Je me suis sauvé. Je suis allé boire, dans un bar, rue du Départ, du côté de la tour Montparnasse. *Chemin des dames*. c'était il y a neuf ans. *Rendez-vous hier comme convenu*. c'était il y a cinq ans. Vous avez fait deux fois le tour du monde et des centaines de salles combles. En buvant, je pensais à ce temps de bric et de broc. Dans ces cas-là, je bois de la bière. Je ne sais plus m'arrêter. C'était bon, ce temps-là. Nous étions copains. Puis on s'est un petit peu perdus de vue. Moi, avec mes rêves évanouis et mes conversations de H.L.M. (l'expression est de toi, Pipo), et vous, avec vos souvenirs de côté pour ce troisième spectacle qui s'effondre. Vos travestis ne sont plus drôles parce que de vraies femmes vous entourent. Vos travestis n'amusent plus parce qu'il faut inventer de nouveaux masques. Et les paroles de vos chansons baissent un peu le pantalon. On écrit à la hauteur de son désespoir, mais la hauteur change. Il faut agir par élans. Il faut avant tout se lancer, se lancer aussi bien en

amour qu'en création. Il faut être à la fois voyeur et menteur. Chaque sketch doit arrêter le temps. Il ne s'agit pas de réussir ce spectacle. Il s'agit de rendre la réussite spectaculaire. Il ne manque pas un bouton, pas un ruban à vos robes. On ne se demande même plus comment vous avez le temps d'en changer si souvent. Ça manque de décousu. On rêve d'un fil qui dépasse. Et vous avez désormais escarpins à votre taille. Ils ne vous font pas mal. C'est une copine qui vous l'écrit. Et en plus, j'ai demandé une place de faveur. Tout s'émiette. Rien ne s'avive. Le document de nos dérisions perdues est exclusif et accablant. Mon numéro de téléphone est le même. On mange toujours aussi mal chez moi. Mais il fait bon parfois se retrouver autour de la table de la cuisine. A bientôt si vous le souhaitez. Une copine qui vous voulait du bonheur. Et je croyais que ça marchait. Je voyais des affiches partout. J'ai même attendu un bon mois avant d'oser demander la faveur d'une place. Je me disais qu'au bout de ce temps-là ça vous ferait peut-être plaisir de me revoir en coulisses, après les autres, plus célèbres, pour fêter ça. So long les copines. Juan.

Lundi 12. Chers cousins. J'ai reçu Véronique comme vous me l'aviez demandé. Je crois qu'elle n'a pas eu peur de me parler. Et cela non pas parce qu'elle me fait particulièrement confiance, mais simplement parce qu'elle savait que je vous adresserais un rapport de sa visite et que j'essaierais, dans la mesure de mes moyens, de vous dire son état d'esprit. Elle est arrivée, hier, un peu avant le déjeuner. C'est la grande banlieue ici, et c'est déjà un peu la campagne. Il faisait soleil. Véronique, éblouie, fatiguée par tant de lumière du jour, m'a confié qu'elle n'avait pas quitté Paris depuis des mois et qu'elle n'en souffrait même plus. Elle ne reviendra pas vivre avec vous à Châteauroux. Ne l'attendez plus. Je vous imagine déjà furieux de cet impossible conseil que je vous donne. C'est votre fille. Elle n'est pas mariée. Elle n'a pas l'intention de se marier. Elle veut vivre une vie. C'est son problème. Je n'ai ni à vous blâmer ni à lui donner raison. Elle m'a parlé pour que je vous parle. Vous voulez savoir pourquoi elle a « tout quitté » et « ce qui se passe dans sa tête »? Elle ne le sait pas elle-même. Elle ne sait pas pourquoi. Il n'y a rien à comprendre. Elle a seulement, dans une solitude qui n'est certes pas le privilège de sa génération, un autre sentiment de la vie que le nôtre. Elle considère que les hommes naissent, vivent et meurent malheureux. Et elle trouve ce sentiment infiniment beau. Elle m'a dit « j'aurais pu vivre avec ce sentiment-là comme ça, rien de plus, à Châteauroux, cultiver ce beau, ce pur esthétisme, me cantonner et continuer, mais ce sens provoquait en moi le chagrin et la haine ». Notre conversation fut douce, et claire. Même si je n'ai pas très bien compris. Même si maintenant, à vous écrire cette lettre, j'hésite. Et je suis allée vérifier l'orthographe du mot « esthétisme ». Parce que je n'aime pas ce mot-là. Il ne m'est pas familier. Il ne m'est pas cousine ou cousin, comme vous. Pour Véronique, dès l'âge de quinze ans, ce fut le chagrin et la haine. Elle s'est cachée. Elle n'a pas osé vous parler. « Les parents n'auraient pas compris » m'a-t-elle dit « et je ne voulais pas leur faire de la peine. » C'est habituel. Véronique m'a dit ceci « j'ai trouvé un esthétisme à ma misère ». Elle veut tout décourager, tout soupçonner, tout renier. La foi est une duperie. L'autorité un fléau. Elle dit « je suis, j'attaque, je vis, je détruis ». Elle pense qu'il y a de l'affirmation dans la haine. Et de l'abdication dans l'amour. Elle est pâle. Mais elle a un franc sourire. Et si je prends la peine de vous écrire, au risque de vous froisser, c'est que Véronique ne va pas mal du tout. Je ne suis pas sûre d'avoir saisi parfaitement ce qu'elle m'a dit. Mais je sais qu'elle avait besoin de le dire ainsi et de se livrer enfin. Elle m'a parlé d'un « écart

mystérieux » qui restera toujours entre elle et nous. Elle a bien dit « nous ». Surtout ne cherchez pas à la voir. A la reprendre. A la questionner. Je crois qu'elle pense beaucoup à vous et qu'elle sait ce qu'elle vit. L'adresse qu'elle vous a donnée est celle d'une amie. Vous le saviez déjà. Elle ne vit pas là. Si vous lui écrivez, ne lui demandez pas des nouvelles. Parlez-lui de vous. Elle m'a promis de revenir un dimanche. Je ne lui ai pas demandé lequel. Je pense à vous. Très tendrement. Elisa.

Mardi 13. Cher Arnold. Il y a trois semaines de cela, au téléphone, je t'appelais pour te dire mon incapacité à assumer certaines fonctions que d'autres briguent par vanité ou par désir d'apparat. Tu n'avais pas l'air étonné par mes décisions. Et, comme un bon humour fut toujours de mise entre nous, j'ai senti que, secrètement, tu te régalais de me voir persister à être moi-même, tout entier livré à l'unique tâche d'écrire des histoires, reflets d'un temps et de ma vie. Rien d'autre. Or, ce jour-là de notre conversation au téléphone, les journaux placardaient un *Appel des intellectuels pour la paix*. Mon nom était dans la liste des signataires. Tu m'as dit ta surprise sans pour cela en dévoiler la nature. Je te reproche un peu, ce soir, de ne m'avoir pas purement et simplement houspillé. Tu m'aurais prévenu. Je ne l'ai été qu'hier. Quelle gaffe. L'affaire vaut le déplacement de ce courrier. En décembre dernier, j'ai reçu trois fois de suite le texte de cet *Appel des intellectuels*. Il faut croire que mon nom traîne encore sur des listes d'après-mai 68 ou d'avant-mai 81. On signait beaucoup alors. Toujours les mêmes listes. Toujours les mêmes noms. Il y avait quelque chose de touchant et de misérable à me retrouver ainsi listé avec des noms de personnes que je connaissais de réputation, de prestige, mais que je n'avais jamais rencontrées. Les intellectuels ne se fréquentent pas. Ils font place forte imprenable. Ils sont harcelés. Et je les plains comme je me plains parfois. Nous ne sommes pas très mobiles. Nous ne nous mobilisons pas entre nous. Nous signons comme des aveugles des « appels » qui ne réunissent que nos noms. Il n'y a pas courant de pensée. Chacun pense pour lui. Et je me méfie des intellectuels qui se prennent pour des intellectuels. Je les reconnais à un simple détail: ils disent rarement « je ». Je t'entends déjà rétorquer que c'est faux. Que c'est même le contraire. Je ne sais plus à qui me fier. Je te livre seulement l'histoire de cette signature. La première fois, j'ai lu l'appel, je l'ai trouvé convenable au sens fort et universel du terme. Il était bien précisé que les intellectuels signataires n'appelaient là qu'au nom de leurs consciences propres sans se réclamer de telle ou telle idéologie. La paix dans le monde. Arrêter l'escalade à l'armement. Les missiles de tous les bords. La menace des armes atomiques. Je n'ai pas signé. Par usure. Quinze jours plus tard, second envoi, je retrouvais déjà quelques-uns de ces copains inconnus des listes, l'habituelle horde. Le texte de l'appel m'a paru suspect. Beaucoup trop convenable pour ne pas être manipulé. Mais par qui? Je n'ai pas signé. Parce que j'avais froid. Début janvier, troisième envoi, j'étais ce jour-là un peu hors de moi, furieux du texte que j'écris en ce moment et dont le projet m'échappe, dire le plus grand nombre, la plus grande boucle: j'ai signé. Quelques jours plus tard il y eut les placards dans les journaux (qui les payait? j'avoue ne pas m'être posé la question) et, au téléphone, la remarque de ta surprise. Sans rien préciser. Passent quelques semaines. Un journaliste communiste me demande pourquoi j'ai signé. Il attend de moi une « déclaration » pour ses colonnes. Autour de moi, chez des amis proches, ce fut une belle rigolade. Il paraît que les communistes ont déposé depuis quelques décennies le label « paix » pour les catégories « marches », « colloques », « fêtes » et « appels ». Dès qu'il y a le mot « paix », c'est eux. Je ne le

savais pas. J'avoue ma naïveté. Je dis « je ». Ce n'est pas très clair n'est-ce pas? J'avais envie de signer pour la paix. Malgré les listes mortes. Malgré l'expérience du peu d'effet de ces placards. Je pensais à toutes les paix. Celle des armements et celle des armes bien sûr, mais aussi celle des esprits s'ils osaient enfin avoir conscience du temps qui court et nous précipite. La paix des ironies, des querelles et des rivalités. La paix des chapelles et des clans. La paix avec nos fiertés occidentales désormais bien peu productrices d'impressions nouvelles. Au journaliste, j'ai répondu ceci *La guerre se déclare, la paix se signe. Je signe pour la paix. Une signature pour la paix n'est ni une déclaration de guerre ni une déclaration d'amour. C'est foutu. Je m'enlise. J'ai fait une gaffe. Je n'ai à me signaler que dans mes textes. Tout le reste est calculé. Et si je ne calcule pas, couillon de la farce, d'autres calculent à ma place et fabriquent des listes. Il y a le mien dans cette liste-là. Pour cet appel-là. On m'a eu. Je suis reçu au concours nul. On écrit, Arnold, parce qu'on est rêveux, margereux, écartereux. Plus proche de celui qui subit que de celui qui impose. J'écris, Arnold, parce que je suis aventureux. J'écris pour au moins deux. Si cela encore se peut. J'ai signé aussi pour la paix des images. D'ordinaire l'écrit réagit sur elles et modifie la perception qu'on en a. Désormais l'horreur est muette. Des images ont supplanté les mots. Elles ont rompu l'ordonnance humaine. Des images de partout, tout le temps. Des images de toutes les guerres. Même les images publicitaires de guerre des prix. J'ai signé pour tant de paix que je ne cherche même plus, ici, ni à t'amuser ni à t'émouvoir. Il y a du grotesque tragique dans l'air. Quel temps fait-il à Paris? Comment vis-tu ta fonction? Ici, il pleut. La nature est en retard. Pourtant, pour le printemps, c'est le compte à rebours. Dis-moi le temps qu'il fait, notre temps. J'ai signé parce que je crois encore à la sauvegarde et à la modification. J'ai signé pour la paix donc contre tant de racismes honteux et censurés qui s'enfouissent dans le secret de chaque conscience et qui ne demandent qu'à se libérer dès qu'ils ont une caution. Je ne fais plus confiance à aucun parti même si je ne suis le militant que d'un parti. Ne retiens, de ma lettre, que deux faits. Ma candeur ou ma bêtise, au choix, c'est selon l'interlocuteur. Et nos terribles méconnaissances, si nous n'avons même pas pris le temps de nous rencontrer. Si nous n'avons même plus ce temps-là. Message transmis. Pensées amicales et ferventes. L'ouvrage en cours m'attend. Il demande. Tibi. Y.<sup>8</sup>*

Mercredi 14. Cher David. Tu ne devrais pas t'inquiéter de ne pas avoir de mes nouvelles. Je suis un peu déçu par vous tous, toi et les autres. Ou bien suis-je déçu par moi-même. Un petit glissement de terrain dans nos rapports. Alors on ne bouge plus. On croit que la montagne va descendre de la montagne. En avalanche. La terre et les rochers. On s'arrête sur le sentier. Et on regarde le ciel de peur d'avoir le vertige. Nos rapports n'étaient plus très gais depuis quelques mois. Ils étaient devenus flous. Un flou qui n'était d'ailleurs jamais celui du regard mais seulement l'absence d'intérêt de chacun de nous pour les détails, les liens de parenté amoureuse, le rôle de nos personnages dans notre groupe, les relations des protagonistes entre eux. Un peu comme si nous nous étions évacués pour toutes sortes de craintes qui ne sont plus des raisons. Or la peur est ce qui devrait nous permettre de survivre. La peur, cette dernière chance. La peur que nous devrions vivre comme une ultime farce. Il faut reconstituer le grand

---

<sup>8</sup> Plusieurs lettres sont signées ainsi de l'initiale de l'auteur, Yves Navarre, qui était aussi grand épistolier dans la « vraie vie ».

théâtre du monde. Qui fuit? Qui erre? Qui ne dit pas parfaitement? Ne plus être de ceux-là qui s'épanouissent trop bien dans la cambrure pour ne pas se rétablir, le moment venu, dans une gravité sagement expurgée. Ne comptez plus sur moi pour la revue. Elle ne servait d'ailleurs qu'à la publication de nos poèmes. Pour quelle lecture et quelle diffusion? Vous êtes dupes. Je ne le suis plus. Je l'ai été au début. Voir un de mes poèmes imprimé, la première fois, éveilla en moi un sentiment brutal et enivrant. Il manquait le papier, la pliure, l'encre, le graphisme. Il ne restait que le corps profond des mots dans cette immuable typographie de notre imprimerie qui me fait penser à un bois de bouleaux, un arbre, puis un arbre, on ne sait plus ce qui distingue un arbre du voisin. Et pourtant c'est un bosquet, c'est un bois, c'est une forêt. La lumière change. Deux écorces n'ont jamais le même goût. Et l'herbe. L'odeur de l'herbe. En parlant de moi, tu as dit aux autres « Théo n'est pas un poète. Il tape à la machine ». Cela vous a fait rire. Cela m'a été répété. Oui, je les tape, mes poèmes. J'ai trop peur, depuis la première publication, qu'ils ne soient que de mon encre. Et c'est toi qui viens prendre de mes nouvelles. Les voici: mes poèmes ne sont pas distincts. L'épreuve de l'imprimerie m'a permis de les lire pour ce qu'ils sont: vides. Il va falloir que je trouve les mots de la peur. Image: je prends le T.G.V. pour rendre visite à mes parents, la veille de Noël. Je regarde le paysage. Et, dès la sortie de Paris, je vois une haie, tout le long de la voie ferrée, un haut grillage hérissé de fer barbelé. Tout du long. Sans arrêt. Jusqu'à l'arrivée. J'étais dans un train protégé. J'étais dans un camp. Je voyageais dans un camp. Ce n'était pas important. C'est pourtant là un détail de plus. J'ajouterai que vous avez la fierté de l'argent et que les billets font un autre bruit entre vos doigts. J'ajouterai n'importe quoi. Notre revue est morte. Elle est morte parce qu'elle n'a pas peur. Dans un bois de bouleaux<sup>9</sup>, on apprend à distinguer un arbre d'un autre. Et je sais le danger d'une lettre comme celle-ci. C'est d'ailleurs le danger de toute lettre quand le destinataire n'est plus ami ou amoureux, amant ou tout simplement attentif. L'auteur de la lettre passe pour un plaintif, un froissé, un maniaque de l'échec, un larbin, un geignard, tout sauf ce qu'il est: quelqu'un qui dit, se dit, crie si besoin est, et parle obstinément un langage qu'aucune confiance en lui-même ne façonnera jamais. Alors, s'il joue cartes sur table, comme je le fais maintenant, on le traquera encore, et on dénoncera en lui le fier ou le superbe qu'il est bien incapable d'être. Je sais seulement que la cause de cette revue de poésie nous a réunis et enthousiasmés. Je sais également qu'aucun d'entre nous ne considérerait l'autre et que seul comptait le résultat imprimé, même s'il n'était pas lu. Que voulions-nous prouver par cette publication? Un défi à quelle malédiction? Je ne suis même pas arrivé à me convaincre moi-même. Et je me demande comment nous avons pu réaliser sept numéros trimestriels, tenir près de deux ans, franchir presque deux fois le cap des saisons, obtenir une centaine d'abonnements, et y croire encore. Et cette terrible phrase, en première page, en tout petit, en bas, *La rédaction n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés*. Tous ces poètes qui se tournaient vers nous. Or, nous n'avions que l'intention de nous publier nous-mêmes. C'était déjà assez cruel, comme ça. Les rivalités entre nous. Donc j'ai choisi de vous quitter sans éclat. Simplement en ne donnant pas signe de vie. Et tu m'écris. Tu t'inquiètes. Et je te réponds. La poésie n'est pas ma profession. C'est mon obsession. J'y viens. Je vais débiter. Personne n'aura à le savoir. Ne comptez plus sur moi pour le secrétariat de la revue. Meilleures pensées. Jean-Robert.

---

<sup>9</sup> En allemand, bois de bouleau se dit « Buchenwald ».

Jeudi 15. Vieux frère. Tant qu'il y aura des ronces, je quitterai la maison et tout ce qui y retient mon attention, pour couper, tailler, mettre au clair dans les buissons, donner une chance aux arbustes élus, les dégager au pied, les élaguer s'il le faut, et surtout lutter contre la broussaille épineuse, la liane stranguleuse, tout ce qui prolifère pour tuer. Je passe de plus en plus de temps dehors. Je me dis que ce jardin est ma liberté, et la jeunesse de ma retraite. Des mots, je ne connais plus l'ébriété. T'écrire me fait mal. Avant, je ne choisissais pas. Tout coulait de source. Mais avant nous pouvions ne pas choisir. Je ne me suis jamais senti aussi compté qu'en ce moment. Tu vas me trouver bien énigmatique. Alors, pour être clair, cela commence par les factures d'électricité, de téléphone, d'assurances, d'entretien, de Sécurité sociale, de Trésor public et de remboursements de prêts. C'est une course contre les dettes, jusqu'au jour où j'aurai à vendre cette maison. Elle n'a pas de valeur et où irais-je ailleurs? Mais son terrain est inestimable pour qui a un sécateur, un râteau, une sarcelle, une brouette, une pelle et une pioche. Alors, seul, en jardinier, j'arrive à oublier ce qui me hante, même si je parle à voix haute, même si je dialogue dans le vide avec ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus, ou avec ceux qui furent ou sont au pouvoir et que je ne rencontrerai jamais. Dès que je rentre dans la maison, ils sont tous là. Les vieux amours dans les objets, dans les livres, ou au piano si je déchiffre un peu et la mémoire me manque, je ne joue plus comme avant. Et les gens de tous les gouvernements, à la bousculade, dans le journal du jour ou à la télévision. Assiste en spectateur attentif, une fois n'est pas coutume, à un journal télévisé et très vite tu auras le tournis. Si tu écoutes un peu le monde, il ne te reste plus aucun espoir. Quel manque de fraternité et quelle coupure dans nos esprits. Je ne crois plus aux combats menés par tels ou tels. Ceux que l'on voit ne seront jamais plus ceux que l'on croit, et ne sont pas ceux qui usent de nous et nous perdent. J'achète le journal un jour sur deux. J'allume la télévision un jour sur trois. Je fais durer mon linge et mes draps. Je saute le repas de midi. Je dors de moins en moins la nuit. Je compte mes bains. Je parle moins aux voisins. Je ne fais plus aucun projet de déplacement et tu peux dire à Monique que je ne viendrai pas cette année la dernière semaine de juin. Je vous attends, en août. N'ayez pas peur de ma tristesse. Nous éviterons, si tu le veux bien, de nous quereller pour des riens. Le temps n'est plus aux peccadilles et à nos randonnées d'avant-guerre quand nous rêvions de conquérir le monde, de séduire la belle et de convaincre le hargneux. Je ne me suis jamais senti aussi fort et aussi perdu, aussi seul et aussi nombreux, aussi incapable et aussi entreprenant qu'en cette fin d'hiver. Je résume tout dans les ronces. Je me bats, là. J'y fais mon tri. Je ne crois plus aux manifestations, aux défilés, aux revendications. Je ne crois plus aux causes, aux desseins, aux programmes ou aux projets. Je ne crois même plus au souvenir des jours heureux avec Marie-Ange, à leur refuge, à leur douceur. Le souvenir est trop lointain pour être doux. Le monde entier est pris au piège de ses prévisions, de ses prédictions et de son savoir. Le monde entier compte ses billes comme nous les comptons, au retour du collège, pour faire de terribles échanges, chacun de nous deux essayant de tromper l'autre. Alors, je m'enfonce dans les ronces. Je taille de plus belle. Je veux que le terrain soit net. Je vis un peu dans la crasse. Je la découvre. Et je tiens de grands discours en tendant la paume de la main droite vers le ciel. De grands discours dans le vide. Je ne me suis jamais senti aussi capable et impuissant, achevé et jeune, mobile et cloué qu'en cette fin d'hiver. Voué à l'exploit d'une curieuse liberté. Je sais que dans le coin on dit que je deviens fou. J'avais oublié jusqu'à la sonnerie du téléphone. Il a

sonné, il y a une heure. C'était une erreur. On demandait « la fabrique de briques ». J'avoue avoir un peu flanché, au moment de la sonnerie. Quelqu'un m'appelait? J'ai laissé sonner trois fois avant de décrocher. C'était exaltant. Une surprise, qui sait? Le courrier, lui, ne me fait même plus plaisir. J'avoue me cacher dans la maison quand passe le facteur, pour le journal obligatoirement, s'il n'y a pas « grève tournante » au centre de tri du département, et pour la paperasse, car l'administration me chérit peu et ne m'oublie pas. Vous ne reconnaîtrez pas le jardin. Je l'ai soigné comme jamais. Il est clair et net. Je fais même la chasse aux cailloux pour que l'herbe pousse bien partout. Jamais les oiseaux n'ont été aussi affolés par le prochain printemps. Ou bien jamais auparavant ne les avais-je écoutés comme maintenant. Ne me cherche pas des poux, vieux frère. Je te le dis très gentiment. Je te l'écris du mieux que je peux. Je vous attends en août, mais ça ne vaut plus la peine de discuter. Ça ne sert plus à rien de se disputer. Et il faudrait une fois pour toutes que Monique comprenne que Marie-Ange n'est plus là pour veiller à la maison et lui donner un air de fête. Nous revoir n'est pas une réception. La nuit est tombée. Le vent s'est levé. Il pleut. J'ai vu, à la télévision, un couple, avec une petite fille de deux ans. Ils étaient filmés dans le métro. Ils mendiaient. Ils venaient de Normandie. Ils n'avaient pas de maison. Pas de travail. L'homme disait « le plus difficile, c'est de rester propre. Et présentable ». La femme ne disait rien. La petite fille regardait la caméra. L'homme expliquait qu'ils dormaient tous les trois dans des épaves de voitures « heureusement, on en laisse. On ne les ramasse pas tout de suite ». A la télévision, j'ai vu aussi un petit enfant, dans une salle d'hôpital, dans une bulle en plastique. On venait de le tenir là, hors du monde palpable, pendant six mois, pour le sauver des microbes et des bactéries. Un gosse. Un tout petit gosse. « Il n'avait plus aucune défense » disait le médecin. On a filmé sa sortie de la bulle. Ce ne fut pas si facile. Le gosse ne voulait pas. Il voulait rester dedans. Dedans. Alors, je me venge sur les ronces. Et j'ai fait un achat indispensable. J'ai changé le miroir de la salle de bains. Disons que je l'ai remplacé. L'autre avait trop vu Marie-Ange. Et moi. Et nous. J'ai cru que ce miroir allait me chanter une chanson. Alors je l'ai enterré. Histoire de faire un trou, de remuer la terre, d'en finir avec un temps et de mieux vivre celui-ci, dans l'égarément. Un sécateur à la main. C'est bientôt le printemps. La vigne vierge bourgeonne. Les tulipes sortent de terre. Elles se dédoublent chaque année. Elles ne donnent plus de fleurs. J'ai vécu avec un chien, pendant deux mois. Je l'avais appelé Crapule. Il est reparti comme il était venu, la queue en l'air, très fièrement. Les beaux jours sont donc proches. Il attendait peut-être que je lui mette un collier. J'ai fait une fois le chemin pour revoir mon ancien atelier. Mais il faut une carte, désormais, pour entrer dans les locaux. Dis bien à Monique mes pensées affectueuses. Et si tu me réponds, ne me donne pas de conseils, ne me donne pas la rage. Tant qu'il y aura des ronces (c'est la phrase qui m'a fait prendre la décision de t'écrire) je pourrai t'embrasser fort et franc. Romain.

Vendredi 16. Chère Tonia. Voici la *verità vera*. Episode sans importance. Ne cherche pas à émouvoir. Tu te racontes trop vite. Déjà, Richard se méfie de toi. D'une certaine manière, tu lui demandes de te prendre en otage. C'est tout de suite trop. N'agis pas avec lui comme tu as agi avec moi. Je ne plaide pas pour un ami. Richard, qui me « dit tout » comme on dit, ne m'a pourtant fait aucune confiance. Mais hier, au cours du dîner, j'ai senti, à tes regards et à tes gestes, à ses regards et à ses gestes, que tu allais trop vite encore une fois et que tu demandais tout de suite tout. Il t'aime. Tu le séduis,



mais déjà il se demande s'il n'est pas allé trop loin, ou s'il ne t'a pas laissée trop avancer. Ou tu t'en rends compte, et alors cela te fait plaisir de recomposer à chaque fois les données de l'excès et de l'échec. Tu es l'amoureuse des terres brûlées. Ou c'est plus fort que toi, tu te jettes, tu sautes, tu te précipites, tu te figures une perfection et une éternité, tu crois commander l'avenir de deux et je peux, alors, au moins te dire l'inévitable fausse route. J'ai comme une tendresse, pour toi. J'ai partagé ta soif. Tu m'as fait croire à l'aventure. Un certain été. Parce que nous étions en vacances. Parce que nous rentrions de la plage, à pied. Parce que la nuit chaude tombait sur nous. Parce qu'à la terrasse d'un certain café nous avons ri de la vie et nous avons bu des boissons fraîches. Parce que tu m'as, physiquement, donné l'impression de t'abandonner pleinement et de jouir sans aucun de ces vagues regrets qui vous font penser que l'autre n'est jamais exactement celle ou celui qu'on attend. Parce que tu me captivais en me parlant de toi et de ce que tu appelais tes « trébucheries ». Parce que tu t'habillais de blanc. Parce que tu laissais le vent te décoiffer. Parce que sans raison tu embrassais un mur, une porte, une table de chevet, un livre, le front d'un enfant qui passait. Parce que je t'ai vue faire un clin d'oeil à la lune. Parce que tu avais tout prévu de l'automne et de l'hiver à venir. Parce que tu disais « l'an prochain, quand nous reviendrons ici », et cette confiance en nous me choquait comme une étreinte. Parce que tu savais m'inquiéter dès que tu te taisais. Parce que tu avais une belle manière de sourire quand je te posais de nouveau des questions. Parce que nos vies, ordinaires, ne l'étaient plus. Parce que tu étais neuve, le matin, et drôle. Parce que tu nageais plus loin que moi. Parce que tes histoires de petite fille m'amusaient, cette obsession des rats, des araignées, des accidents de la route, des mensonges d'adultes. Parce que nous étions beaux, ensemble, et les regards des autres me flattaient. Tu savais alors te nicher sans minauder, poser la tête sur mon épaule, signaler ton attachement. Et c'est à ce signalement que rien ne va plus. Tout se dégrade. Tu es allée trop loin. Mon grand-père, en riant, parlait de la *verità vera*. Vérité vraie est d'admettre que l'histoire de deux ne supporte pas le jeu si les autres interviennent. C'est alors le début de la fin. Comme hier. Vous teniez à dîner avec moi. Il vous fallait un témoin. Un témoin de rupture. Je suis venu. Pour toi, c'est de nouveau le début de l'acte IV, ton acte préféré. La reine se retrouve seule et dit au bouffon qu'elle est encore victime d'une trahison. Quoi de plus gênant que de t'écouter parler de vos prochaines vacances alors que Richard fait déjà d'autres projets. Il ne sait pas. Il sait simplement que ce n'est pas avec toi. Ce n'est plus avec toi. C'est trop savoir de toi et trop paraître avec toi. Même ta manière de parler de tes premières rides est insupportable. Tu es la passionnante, l'irrésistible, l'absolue et la redoutable. On a, avec toi, la terrible impression d'être l'avant-dernier, l'éternel avant-dernier. Car, pour faire fuir un homme en trop l'aimant, il faut vraiment souhaiter le suivant. Je ne sais trop quel prince ultime, pour toujours. Comme tout cela est futile et me fait du bien. Tu as forgé en moi le célibataire. Je serre si fort ma cravate, chaque matin, en partant pour le bureau, qu'un jour je m'étranglerai. Je nage si loin entre les draps du lit, chaque nuit, que j'ai dû perdre le cap. Je vais vers le large. En rentrant ce soir, j'étais guilleret. L'idée de cette lettre m'enchantait. Et ainsi de suite. Tu as parlé tout le temps, hier. Je n'ai pas pu vous donner de mes nouvelles. Richard était ailleurs. Tu faisais comme si votre histoire n'était pas finie. Je salue en toi la charmeuse et l'ombrageuse. Je t'imagine dans vingt ans, la même, toujours épatante et gentiment fatale. Je t'embrasse. Bon vent. Fulvio.

Samedi 17. Chère Madame. C'était un garçon net et sain. Je l'ai rencontré, il y a dix ans, un samedi soir, dans un bain de vapeur. Nous nous sommes croisés dans le couloir sombre qui conduisait aux salles dites de repos. Nous avons échangé un sourire. J'ai cru que ce sourire ne s'adressait pas à moi alors qu'il m'était clairement adressé. J'ai de lui cette première vision, nu, un corps robuste, rudement dessiné, imberbe, avec le touchant défaut de longs bras, d'énormes mains et un maintien maladroit d'épaules trop larges. Il faut dire que le couloir était étroit et l'endroit grouillait de garçons qui vont et viennent, dans l'ombre de ce sous-sol en labyrinthe, chercher dans les recoins attouchements et étreintes furtives. J'ai tout de suite, en même temps, remarqué l'éclat de ses dents. Il venait de me dire, en me prenant la main, « nous ne pouvons pas rester dans cet endroit » puis « j'ai envie de toi mais pas ici ». Le fait qu'il me prenne par la main m'a rapté comme un enfant. Or c'était lui le gosse. Le gosse à corps de mec. L'ami nouveau dont je me disais encore qu'il se trompait de personne en s'arrêtant à moi. J'ai toujours eu le sentiment, dans ce cas de rencontre, d'être pris par erreur et pour un autre. En quelques minutes nous nous rhabillâmes et nous nous retrouvâmes à la caisse de l'établissement pour rendre les clés de nos placards et quitter le lieu du furtif, comme deux voleurs, décidés à vivre mieux. C'était au mois de mai. Paris sentait la feuille des avenues et des squares. Paris avait cette odeur prenante de pierre et d'eau. Nous avons quitté les grands boulevards, nous sommes redescendus vers la Seine. Nous l'avons traversée. Sur le pont, il s'est arrêté, il m'a pris par le bras et il m'a embrassé. C'était un colosse. Sa peau sentait la peau. Il marchait sans grâce. Il ne marchait pas encore comme on marche quand on marche à Paris. Il lui fallait de la terre sous le pied. Nous n'avons parlé, alors, que de l'ombre du couloir où nous nous étions rencontrés, de l'ombre et des jouissances curieusement négociées. Avec le prix d'entrée. Le bordel. Et chacun à nu. La marchandise. Nous avons également ri. Nous étions extrêmement heureux de rentrer chez moi. La première nuit fut douce et de désordre. Chacun jouant un rôle, ou l'autre, avec un égal plaisir. Mais c'est en le prenant que j'ai joui. Et il m'a dit merci. Le jour se levait. Nous nous sommes endormis l'un (moi) sur l'autre (lui). Il me serrait à la taille. J'avais le nez tout droit dans un oreiller juste à côté de son visage. En rêvant, il parlait. Il disait « j'y vais », « je vais le faire », « j'y arriverai », « je veux y arriver », « non, je ne reviendrai pas », « c'est ça que j'ai choisi ». En rêvant, il parlait très clairement. Je vous livre les mots exacts. Puis je me suis endormi. J'ai glissé à côté de lui. Plus tard le matin, je fus réveillé par un parfum de cuisine. Le parfum d'un gâteau. Le parfum chaud d'un gâteau qui se trouve encore au four et qui embaume. Puis il y eut l'odeur du café. Marc avait ouvert la fenêtre de la chambre. Ce fut mon plus beau dimanche et mon plus beau midi. Il s'est mis à genoux sur le lit. Il a fait glisser sa tête le long de mon corps et il m'a dit « le petit déjeuner est servi. Comment t'appelles-tu? » « Eric. Et toi? » « Marc. » Puis « il n'y avait rien pour faire un gâteau chez toi. J'ai été obligé de descendre. J'ai trouvé un magasin ouvert ». Cette histoire, Madame, je prends le temps de vous la raconter car elle vous dira mieux que moi, dans ses élans et ses franchises, la nature de Marc et le début de sa fin. Il avait vingt ans. J'avais dix ans de plus que lui. Je ne peux vous donner que ma version de son histoire. Nous avons vécu en amis, pendant quelques mois. Un an peut-être. Je n'ai pas compté. Je ne sais plus qui m'a dit, à propos de lui, « c'est le garçon qu'il te faut. Garde-le, cette fois ». Ça veut dire quoi? Les parents de Marc, vous le savez, sont fermiers dans la Sarthe. Marc avait rêvé de monter à Paris. Il avait travaillé comme apprenti chez le boulanger de son village, puis il avait passé son certificat d'aptitude

professionnelle de pâtissier et il s'était fait engager, à seize ans, dans un grand restaurant puis chez Barberine au coeur du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Le traiteur du Tout-Paris. C'est là qu'il travaillait quand je l'ai connu. Les gâteaux, en fait, c'est lui qui les faisait. En trois ans, il avait tout appris. Oui, c'est moi qui lui ai donné l'idée de se mettre à son compte. C'est à partir de ce moment-là que je le vis moins souvent. Sa première affaire fit faillite. Mais il trouva des financiers et la pâtisserie Marco Polo eut son heure de gloire. Marc était fidèle en pensée. Nous avons pris l'habitude de nous voir une fois par mois. Comme avant. Comme la première fois. En trois ans, il était devenu le fournisseur des gens huppés. Les célébrités n'allaient plus chez Barberine mais commandaient chez lui. Et l'invitaient. Le flattaient. Je lui ai souvent demandé quand il prenait le temps de dormir. Cela le faisait sourire. Un sourire étrange. Il taisait un secret. Plus j'écris cette lettre, moins j'aime cette histoire. Et plus je me dis que je ne peux pas ne pas vous répondre. Marc était devenu le pâtissier qu'il était de bon ton de courtiser. Et il s'est fait dévorer. Ce furent très vite les drogues dures. Et, de visite en visite, je retrouvais un Marc de plus en plus lointain. Je me suis dit, depuis, qu'il revenait me voir pour que je l'appelle encore. Mais jamais il ne me fit l'aveu des drogues dont telle ou tel se servaient pour l'entraîner dans je ne sais trop quels couloirs encore plus profonds. Marc venait me voir pour que je m'inquiète. Pour que je suppose. Pour que je lui dise d'arrêter. C'était trop tard. C'était trop tard le soir de notre rencontre. C'était trop tard avant. Il ne marchait pas comme on marche quand on marche à Paris. Il faisait des gâteaux délicieux et il aimait faire l'amour. La dernière fois que je l'ai vu, il ne pouvait plus parler. Il disait « je », puis « tu... » et puis « non... » Je le revois, la tête dans les mains, chez moi, répétant « non... », « non... » et « non... » Je ne savais plus à qui il s'adressait. Les financiers l'ont abandonné. L'affaire a fait faillite. Ceux qui l'avaient célébré, du jour au lendemain, disaient « ah, non, je n'ai aucune nouvelle de lui ». On le disait en Inde, à Los Angeles, dans une secte. On m'a même dit qu'il était entré à la Légion étrangère. Donc maintenant je sais. Il est dans votre hôpital. Je vous ai dit mon nom. Vous avez retrouvé mon adresse. Je vous réponds. Je ne viendrai pas. D'ailleurs vous ne me demandez pas de venir. Vous voulez seulement recomposer un peu son histoire. Mais les gens qui pourraient vous dire l'essentiel n'ont pas de mémoire. Ils font fortune dans le spectacle, les parfums et les colifichets, les relations publiques. Ils font des affaires. C'est leur société de consommation. Marc n'est ni leur premier ni leur dernier. J'ajouterai que tout cela lui a plu. Car je préfère penser qu'il y a pris un plaisir. Au moins ça. Avec l'expression de mes sentiments respectueux, et bien conscient que maintenant seulement je pourrais vous raconter son histoire. Seulement voilà, je ne la connais pas. Eric V<sup>10</sup>.

Dimanche 18. Monsieur le Maire. Par la présente lettre je vous adresse ma démission. Je ne veux plus siéger au Conseil municipal. Je suis un homme de vœux et de souhaits. Vous m'avez fait croire à un changement. Or, à chaque réunion, le mesquin l'emporte sur l'initiative. Et je reconnais, désormais pratiquement, ce défaut à tous les pouvoirs: vouloir le bonheur des gens malgré eux. Quel acharnement, sur le plan municipal, à créer des états de contrariété. Je suis pessimiste quand je considère les choses telles qu'elles sont et optimiste quand je constate qu'il y a des moyens de les

---

<sup>10</sup> Cette histoire, authentique dans la trame, est racontée également dans une nouvelle d'Yves Navarre, parue dans la Revue des deux mondes, où Marc est cette fois fleuriste.

changer. Ces moyens existent. Et quelle application à les ignorer. Quelle obstination à ne pas vouloir tenir compte du modeste et du possible. En vous remerciant et vous priant de croire, Monsieur le Maire, à l'expression de mes sentiments confiants. Justin Corrêa.

Lundi 19. Chère Gilberte. Merci pour ces deux beaux jours passés ensemble. Merci pour la randonnée. Merci pour le pari. L'idée de nous retrouver à mi-chemin, samedi matin, dans cette petite gare et de faire ces dizaines de kilomètres à pied, de village en village, de vallon en colline, avec parfois la peur d'être perdus et tout le temps le bonheur de nous perdre ensemble, sans avoir à nous parler, à « faire la conversation comme tu dis, est la plus belle idée de nous jusqu'à ce jour. Je n'avais jamais vu, ni entendu, tant d'oiseaux. Je n'avais jamais vu et guetté tant de ciel, le soleil et la pluie, les nuages et les brumes, et même l'orage, hier soir. C'est donc vraiment la fin de l'hiver. Tant de coups de tonnerre et tant d'éclairs. Et cette pluie qui devenait de la grêle et qui eût pu devenir de la neige si ce vent, en rafales, ne s'était pas levé. Je n'avais jamais passé une nuit dans une grange. Et je n'avais jamais bu un aussi bon bol de chicorée, le matin, dans un troquet. Tu as vu, les deux vieux, il était tôt, ils jouaient déjà aux dés. Et, comme nous les observions, ce que le plus vif des deux nous a dit « eh oui, nos femmes nous interdisent de jouer avec mise, alors on se fait la partie quand elles sont à l'église ». Ça, c'est la petite image. Et nous nous sommes retrouvés dans cette autre gare. Tout juste à l'heure pour ton train. Nous n'avons même pas pris le temps du traditionnel au revoir. Tu repartais d'un côté et moi de l'autre. Avec le changement et trois heures de salle d'attente, je suis arrivé à 7 heures du matin, crotté, boueux, fourbu, tout cogné d'images d'arbres, de prés, de routes, de nature à l'éveil et de toi en chemin. Dimanche, avant l'orage. Nous avons vu le premier amandier en fleur. Cela compte. Plus rien ne comptait cet hiver. Et il faudra bien, plutôt tôt que tard, que nous prenions la décision de cheminer ensemble. Au début de cette lettre j'ai dit « merci pour le pari ». J'écris maintenant « merci pour le défi ». Je dis comme j'écris, j'écris comme je dis: c'était pour toi une aventure, aussi, une découverte. Nous devons nous retrouver à mi-chemin, une fois pour toutes. Loin des trottoirs. Loin des parkings. Loin des transports en commun. Veux-tu m'épouser? Si c'est oui, je te propose un mariage-randonnée. Sans questions inutiles. Sans « avoir à se parler ». Si c'est non, recommençons samedi et dimanche prochains, dans l'autre sens, avec une halte dans la même grange. J'aurai deux mots à te dire. Je t'embrasse. Denis; P.S. J'ai consulté les horaires. Je pourrais arriver samedi à 6 h 32 et toi à 7 h 9.

[fait suite Le printemps]